

Le 13^{ème} œuf

Cette création est mise à disposition selon le Contrat Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.



Joël OLLIVIER

Le 13^{ème} œuf

Cycle d'Alimar
Tome III

Collection : *Héroic-Fantasy*

Les Éditions du Barbu
323 route du Rocher de l'Impératrice
29470 Plougastel-Daoulas
E-mail : cblanchard29@orange.fr
Site Internet : editiondubarbu.com

Vous pouvez joindre l'auteur à l'adresse suivante :

joel.ollivier@cycledalimar.org

ou le rejoindre sur son site

<http://www.cycledalimar.org>

*Vous pouvez aussi laisser vos impressions sur le site des
« Éditions du Barbu » :*

<http://www.editiondubarbu.com>

Du même auteur

Dans le cycle d'Alimar

Le Choix de Silla (tome I)

Les Cœurs Jumeaux d'Alimar
(tome II)

paru en 2006

paru en 2006

REMERCIEMENTS

Je remercie particulièrement Jeannine : parce que c'est la tradition, Loïc pour sa carte de Sarlin et ses précieuses remarques, Évelyne toujours correctrice en chef, Lorine pour sa correction express.

Je remercie tous ceux qui depuis l'impression du premier tome m'ont incité, par leurs encouragements et leur soutien actif, à poursuivre cette petite aventure. Je remercie l'ensemble des relecteurs et tous ceux qui d'une façon ou d'une autre m'ont accordé un peu de temps et d'attention. Comme ça fait plaisir et ça ne mange pas de pain je vais en citer un maximum :

Raymond, Adrienne et les fans de Haute Savoie, Jean-Loup et Lorine, Flippo, le Suédois, Carotte, Kiki, Zorro, Pancho, Gilgrall et Françoise, Augustin, mon prof de BBQ et le poulpe des Flandres, Nicole, Camille et Hugo, Marielle et Rock, Hélène et Alain, Elen et Filip, Hélène et Jacques, Christine et Fanny, Françoise, Tocar et petite buse, Odile I., Adrien O., Adrien (mon fan number ouane), Jean-Luc et Sylvie, Jean-Pi et Nicole 39, Philippe L.C., Anna et Camille, Marie et Jean, Lucie, Thibault, Bernex et Marie-Pierre, Marie-Pierre et Dédé, Bernard et Armelle, Pascal et Isabelle, Pascal et Isabelle, Marie-Paule et Cassoulet, Captain Flo et Charolais, Gérard, Hervé et Évelyne, Jean-Luc A., Matos, Glen, Jaoua, Divi, Ronan B., Ronan (le rouquin vert) et Nathalie, Mikaël et toute l'équipe de « Mauvais genre en rade de Brest », Marie-Pierre C., Mimo, Tarik, GreenCrabe, Jean-Michel et Armelle, Henri et Gene, Maël, Bleuenn, Manaig, Isa S., Marie-Elise et Pascale, Fabrice A., Nicolaz, Christian « le barbu » et Chantal, Annyvonne, Marie-Laure et Pascal, Lena et Bernard, Janine et Jean, Nolwenn et

Olivier, Olivier et Solen, Gwen, Jeannine, Nicole skol, Laurence et Alain, Yvette et Jean-Jacques, Jean-Yves et Véro, Cédric et Isabelle, Simone, Jean-René et Josée, Claire et Victor, Michèle et Yvon, Yvonne, Aurore et Dédé, Dédé et Petra, Annie et Louis, Maryvonne R., Régine et Adèle, Cathy et Benoit, Morgane et Nolwenn, Matthias, Sylvie et Hugo, Maryvonne G., Marie-Renée, Hubert et Fabienne, Anne L.G., Nicole et Claude, Claudie et Gégé, Jean-Michel et Martine, Morgane et Thomas, Dédé et Laurence, Loulou et Jeanne, Claude et Isa, Bernard et Bianca, Bluenn et Pascal, Marie-Christine, Martine et Kek, Sylvie L.M., Jean-François, Quoc, Marcel et Sylvie, Betty et Yves, Dominique, Nicobzrh, Elena, Bertrand, Lisette et Christine, Brigitte, Matthieu, Anne J., Didi, Juliette et Anna, Malou, Xavier, Coco, Sylvie R., Pierre G., Pascale et Michel, Serge L., JPK, Pascal M., Patricia la coiffeuse, Jean-Luk, Yvonne et Marie-Thérèse, Valery, Françoise Q., Marie-Claude, Dominique et Zabeth, Gilles, Anne A., Christiane E., Francine, Mithé et Hervé, Frédéric P., Germain, Gilbert E., Lionel, Nanou, Isabelle P., Isabelle Pi, Hervé, Jacques L.R., Frédéric S., Zizou, Magali, Marc S., Dominique D., Valérie K., Olivier W., Yvette et Laurent, Cathy et Julien, Pascale et Paul, Jeannine S., Antoine, Sylvie et Jacquot, Ambroise et Marie-Thérèse, Lulu et Marie-Anne, Tiphanie J., Itauba, Alan, Gregore, Marcel et Mona, Éliane T., Bruno Q., Patrick et Gene, Pierrick L.C., Mélanie et Jérémie, Tanguy et Karine, Marie-Christine L.B., Claude et Laurence, Monique et Loic, Ghislaine et Yves, Jean-Michel L, Lucienne, ainsi que quelques autres qui sont restés coincés dans un méandre vraiment récalcitrant vu que là j'ai encore mis le paquet !

Prologue

L'homme court. Il court depuis bien longtemps déjà, sans fatigue. Plus par plaisir que par nécessité. La course lui vide l'esprit. Sentir son corps fonctionner parfaitement, éviter une branche basse, bondir par-dessus un ruisseau, se rétablir avec souplesse. Rester accroupi un moment, humer l'air chargé d'odeurs par l'humidité matinale. Est-il encore vraiment lui-même ? Qui est-il d'ailleurs ? Peu importe, tout cela peut attendre. La proximité quotidienne des éléments le ramène à ce qu'il ressent comme sa nature profonde.

Un détail pourtant éveille son attention. Une empreinte peu profonde de la taille d'une main d'homme, posée sur le sol meuble comme une signature. Un loup. Solitaire, probablement. Un exclu. L'homme se laisse entraîner par cette piste encore fraîche. Il avance en silence. Furtif...

Très vite, il perçoit un bruit familier. Ce clapotement régulier entrecoupé de courtes pauses, musique de son enfance entraînant à sa suite un chapelet de souvenirs imprécis, pareils à la dentelle jaunie des feuilles mortes de

l'hiver, ces souvenirs pénibles qui constituent pourtant le socle sur lequel il construit sa vie.

Machinalement, l'homme avance encore, les yeux dans le vague, apparemment inconscient du danger. Le loup a cessé de laper l'eau claire du ruisseau pour lui faire face. Ses oreilles sont couchées, ses babines retroussées et les poils de son encolure légèrement hérissés. L'homme sait qu'il ne l'attaquera pas. Son attitude trahit l'inquiétude plus que l'agressivité. Il plonge son regard clair dans les yeux jaunes de l'animal. Peu à peu, celui-ci se détend. Lentement, il se redresse. Sa crainte se mue en curiosité. Les deux vagabonds s'observent.

Chacun d'eux est attiré par l'autre. Chacun d'eux pourrait se battre jusqu'à la mort, pour un mouvement trop brusque, pour un soupçon de provocation, mais aucun d'eux ne saurait accorder sa confiance. Pourtant ils sont semblables. À la fois sauvages et désespérément seuls.

Brisant le charme, le loup s'ébroue, recule, puis s'écarte avec méfiance, se déplaçant de biais pour garder un œil sur la bête à deux pattes. Il s'arrête. Hésite. Attendant peut-être un signe... Puis, finalement, à regret, il s'éloigne et disparaît.

L'homme est de nouveau seul. Accroché à ces souvenirs qui le guident et le rongent à la fois. Mi-homme, mi-loup. En équilibre entre un monde qu'il méprise et un autre où il n'a sa place que dans la solitude et l'errance.

Il sait qu'il devra choisir. Mais avant cela il doit faire place nette, purger son esprit de ses miasmes, de ces incertitudes qui troublent son jugement. Il doit régler ses comptes. Quand il sera à nouveau digne, il pourra prendre sa décision.

Oui, il sait à présent qu'il lui faudra choisir. Mais en attendant, il restera l'homme-loup.

PARTIE I

*Si tu jettes des billes dans un bol,
elles tourneront un peu,
mais elles finiront toutes, au bout d'un moment,
par se rejoindre au même endroit.*
Rich'oux chef de la tribu des Waskiidi du Nord-Ouest.

Depuis l'unique fenêtre de la salle des trophées située au dernier étage de son château, Charkhan contemplait sa ville. Vargas ! Vargas l'orgueilleuse. Vargas l'imprenable. Vargas qu'il avait dotée à grands frais d'une seconde ceinture de remparts pour en faire l'égale des plus puissantes cités coridoniennes. Vargas... Vargas aux rues boueuses et malfamées, Vargas étriquée dans des fortifications superflues, Vargas agitée par les continuel remous d'une contestation larvée où seuls la vermine et les rats semblaient partager sa conception agressive de l'urbanisme.

Charkhan détourna les yeux du paysage citadin qui, depuis les hauteurs de son château, offrait un spectacle superbe mais trompeur. L'altitude, pensa-t-il, ne jamais s'abaisser. Chacun sa place : moi dans mon donjon, les manants dans la fange où ils sont nés. Un ordre naturel voulu par les dieux... Je suis le général commandant en chef des forces du Nord basées dans les Terres Sauvages, héritier d'une longue et noble lignée. Mon destin n'est certainement pas de supporter les pleurnicheries incessantes de la racaille des bas quartiers. Par ma naissance, je suis promis au triomphe et la gloire. Chabana guide mes pas...

Charkhan ne put réprimer un sourire en coin. À force de le répéter il finirait presque par y croire ! Chabana, Silla et consorts : fables, billevesées, mystification facilitant le contrôle des foules ignorantes et crédules. Une supercherie plus vieille que le temps, imaginée par la majorité bêlante des faibles pour rendre supportable la perspective d'une vie insignifiante conclue par une mort inéluctable. Pour ceux de sa trempe, les hommes libres, pleinement conscients et affranchis des entraves posées par de vaines illusions, nul besoin de ces balivernes. Cette lucidité propre aux esprits supérieurs le plaçait dans une situation avantageuse dont il profiterait bientôt... quoi qu'il en coûte !

Il cessa d'arpenter la vaste pièce où il avait trouvé refuge et tira pensivement sur la peau de son cou. Une rafale de rictus grotesques anima soudainement ce visage auquel il imposait d'ordinaire une rigidité conforme à l'image qu'il entendait imposer à ses subalternes. Ce genre de relâchement coupable saluait, en général, l'effort louable accompli par une pensée coriace pour se frayer un chemin parmi les multiples blocages de sa personnalité égocentrique.

— Quoi qu'il en coûte, conclut-il avec conviction, et même si je dois pour cela envoyer la moitié de mes soldats nettoyer la ville et chasser les rats.

Il fit une moue dubitative. Où avait-il bien pu pêcher une idée aussi étrange ? Était-il convenable que des soldats se consacrent à pareille mission ? Pourquoi pas après tout ? Peu importe la couleur du chat pourvu qu'il attrape les souris ! La peste menaçait. Il n'était plus temps de tergiverser. Ce n'était pas avec une armée de pestiférés qu'il deviendrait le plus grand conquérant de son époque !

Ayant accouché de cette résolution libératrice, Charkhan se décida enfin à rejoindre les conseillers qui patientaient dans la grande salle du château. Il saurait présenter sa décision comme une généreuse faveur et surtout pas une concession tardive accordée à une population remuante. Il se garderait bien en revanche de revenir sur ses motivations réelles. En descendant l'escalier à vis, il tenta de récapituler la liste des énigmes qui le maintenaient captif de cette ville puante. Qu'étaient devenus Smillow, Valok, Débyan et Lula : les quatre mages dont on n'avait pas retrouvé les corps dans les souterrains de Solinas ? Où étaient passés les deux derniers membres de la Guilde des Ombres ? Dans quel but Grobelard avait-il déserté ? Pourquoi avait-il organisé l'évasion de ce bandit de Nouarn ? Et puis la pierre ! Dans quelles mains avait-elle finalement échoué ? Plus il y réfléchissait, plus ces premières questions en appelaient de nouvelles. Charkhan frappa rageusement l'épaisse colonne soutenant l'escalier de pierre. Il regretta immédiatement son geste et souffla dans ses doigts pour atténuer la douleur. Il avait cherché à éliminer Mytrion et Grobelard. Ces deux problèmes avaient explosé en une multitude d'incertitudes, comme autant de chausse-trapes parsemant le chemin de ses ambitions.

Avant de pénétrer dans la grande salle, Charkhan marqua une pause afin de rectifier sa tenue. Sur ses genoux tombaient les plis d'une riche tunique en soie pourpre de Nérolois, un vêtement remarquable par la qualité de son étoffe, mais surtout par la rareté de sa couleur. « Bénie soit l'alchimie des taxes, pensa Charkhan, qui transforme en teintures précieuses la sueur vulgaire des paysans ». Une courte épée d'apparat ainsi qu'une cuirasse confortable, mais trop légère pour être vraiment efficace, donnaient à

son costume une allure martiale destinée à rappeler à son entourage que, s'il était par la force des choses le régent de Vargas, il était avant tout le chef des armées du Nord. Il prit une profonde inspiration, se composa un visage impassible puis poussa la lourde porte de chêne. Il régnait en ce lieu une ambiance détendue des plus suspectes. Il s'approcha sans un mot des conspirateurs potentiels. En remarquant sa présence, les membres de l'assemblée baissèrent les yeux comme des enfants turbulents surpris à voler des mûres. Le brouhaha s'estompa. Satisfait de l'effet produit par son entrée inopinée, Charkhan s'inquiéta de savoir ce qui provoquait cette bonne humeur regrettable.

Un grand officier aux épaules voûtées se détacha du groupe. Malgré sa grande taille, et sa stature de mastard, Sgozibryl était un homme transparent. Si discret qu'on en oubliait jusqu'à son nom, si terne qu'on en oubliait facilement son rang, si triste qu'il donnait l'impression de subir son existence. De ses yeux légèrement exorbités qui lui donnaient un faux air de tortue fatiguée, il portait sur toute chose un regard désabusé. Son apparente inconsistance procurait à ses interlocuteurs habituels un sentiment de supériorité qu'il ne cherchait pas à contrarier. Cette souplesse naturelle en avait fait le bras droit de Charkhan, fonction qui l'amenait régulièrement à suggérer des réformes que l'on adoptait généralement avec un temps de retard en oubliant bien sûr de lui en attribuer le mérite.

— On vient de capturer un des mages, lâcha-t-il avec lassitude.

Valok avait été capturé par les hommes de Sgcozibryl, les seuls à avoir vraiment tenté une incursion dans l'épaisse forêt située au nord de Vargas. Quand il avait été découvert, le jeune mage était sale et affamé, recroquevillé dans le tronc creux d'un vieux chêne tordu. Profitant de son état de choc, on l'avait solidement enchaîné : avec les mages, on ne se montre jamais trop prudent... d'autant plus que celui-là n'était pas un mage ordinaire. Affligé par son aspect pitoyable, Sgcozibryl avait ordonné qu'on nourrisse le prisonnier et qu'on lui fournisse une couverture propre. Ramené en ville, le mage de Sarlin avait été jeté dans un cachot et placé sous la surveillance d'une demi-douzaine de gardes plus tendus que les cordes de leurs arbalètes. Même dans cet état Valok demeurait à leurs yeux un maître de la suggestion : qu'ils lui donnent l'occasion de faire la démonstration de ses talents et il les inciterait à se transformer mutuellement en porcs-épics, qu'ils l'exécutent prématurément par manque de sang-froid et Charkhan les ferait transformer en bouillie pour les cochons.

Sgcozibryl était conscient que les menottes qui entravaient les poignets de Valok constituaient le principal obstacle entre le mage et la liberté, il n'était pas bon qu'il

sût qui en détenait la clé. Le général désabusé avait donc transmis l'embarrassant objet au capitaine des gardes, qui s'était lui-même empressé de le confier au permanent de l'académie des sciences de l'invisible, dénomination pompeuse désignant la compagnie des mages entretenus bien malgré lui par Charkhan. Ceux-ci s'en étaient débarrassés auprès du nouvel intendant qui, ne sachant qu'en faire, l'avait rendu à Sgcozibryl, lui expliquant en substance que sa fonction auprès du régent lui procurait naturellement son lot quotidien d'émotions fortes et que, dans ces conditions, il le priait respectueusement d'assumer lui-même les conséquences de ses hauts faits.

Le lendemain de son arrivée à Vargas, Valok fut transféré au château. Ses mains et ses pieds avaient été attachés, ses yeux bandés. Des bruits métalliques lui indiquaient la présence de soldats derrière lui et sur ses côtés. Il resta ainsi un long moment dans l'attente, accablé par le poids de ses fers.

La méditation et le repos lui avaient permis de retrouver une partie de ses moyens. Avant de tomber aux mains des hommes de cet officier dont il ne parvenait pas à se souvenir du nom, il avait erré longtemps dans l'immense forêt, n'échappant que par hasard aux bêtes sauvages qui rôdaient alentour. Il avait été presque soulagé de se voir jeté dans ce vieux cachot insalubre, sous la garde de ces soldats qui tremblaient devant lui comme il avait grelotté de terreur et de froid durant les deux nuits qui avaient précédé sa capture. Plus que le sommeil ou la nourriture, c'est ce sentiment de puissance que procure la sensation de provoquer l'angoisse de ses semblables qui lui avait rendu un peu son assurance passée. Assurance ? Inconscience ? Dans son désir de conquérir la pierre, il avait négligé de préparer son retour vers Sarlin. Malgré

tout il pouvait se montrer confiant : on ne tue pas les gens de valeur dans ce monde, en tout cas pas ceux qui ont une valeur marchande. Corbane paierait sans aucun doute une rançon importante pour le récupérer. Il lui fallait simplement ne plus commettre d'erreurs...

Du haut du balcon réservé habituellement aux musiciens, Charkhan posa son regard sur le jeune mage qui se tenait en contrebass dans la grande salle des banquets. Désorienté, celui-ci tenait sa tête légèrement en arrière, cherchant à évaluer sa situation à partir des murmures et des toussotements qu'il pouvait percevoir autour de lui. Sans doute devina-t-il un changement car il se redressa de son mieux, adoptant une posture plus digne qui le forçait cependant à supporter le poids de ses chaînes. Il ne restait pas grand-chose du jeune homme insolent qui quelques jours plus tôt remportait le défi de Solinas. Après avoir longuement observé son otage, Charkhan se tourna brusquement vers Sgcozibryl qui se tenait à ses côtés.

— Pourquoi a-t-on autant tardé à me l'amener ? s'étonna-t-il à voix basse tout en laissant transparaître une irritation savamment dosée.

— Il n'était pas en état, répondit le général aux yeux de tortue fatiguée.

— En état ?

— Présentable...

— Présentable ? ! s'exclama Charkhan avec autant d'incompréhension que d'agacement.

— Cela n'aurait pas été convenable, marmonna le général transparent, consterné que l'on puisse contester pareille évidence.

Le régent de Vargas dévisagea, médusé, son subalterne favori, puis il soupira bruyamment et reporta

son attention sur Valok. Celui-ci résistait encore, mais le tintement discret de ses chaînes trahissait le léger tremblement de ses muscles tétanisés.

— Pourquoi lui a-t-on bandé les yeux ? s'inquiéta Charkhan, plus pour temporiser que parce que cela l'intéressait réellement.

— Un mage ne peut exercer ses pouvoirs que sur ce qu'il voit, l'informa Sgcozibryl.

Et tous ces soldats qui le tiennent en joue, n'est-ce pas lui faire trop d'honneur ?

— Il pourrait essayer d'ôter son bandeau...

— Malgré ses chaînes ! Je serais curieux de voir comment !

— C'est qu'il voit peut-être son bandeau... par transparence...

— hum...

— Avec les mages, on n'est jamais trop prudent...

Charkhan coupa court à la conversation. Sans pouvoir le formaliser, il se sentait vaguement vexé par le luxe de précautions qui haussait son captif à un rang quelque part supérieur au sien.

La fatigue l'emporta enfin. Valok courba l'échine. Ses épaules s'affaissèrent, Charkhan sourit.

Chose inhabituelle pour un mage, le pensionnaire de Bercigore était tête nue.

— Où est passé votre chapeau, maître Valok ? ironisa le régent.

Le jeune mage se redressa. Il avait reconnu la voix du général nordiste. Son ventre se noua. Son pouls s'accéléra. Ne pas commettre d'erreurs. Être convaincu de sa propre valeur pour en convaincre son geôlier.

— Je suis venu réclamer mon dû, décocha-t-il avec un bel aplomb, le prix qui revient au vainqueur du défi de Solinas.

Il y eut un long silence, signe qu'il avait, sinon déstabilisé, du moins surpris son interlocuteur.

— Votre dû, susurra Charkhan en se tapotant la lèvre inférieure. Ne craignez rien à ce sujet, je veillerai personnellement à ce que vous soyez récompensé à hauteur de votre mérite... Mais parlons un peu de vos aventures. Dites-moi comment s'est achevée votre petite excursion dans les souterrains de Vargas.

— Vous voulez savoir qui détient la pierre ?

— Vous seriez bien aimable de m'en informer, en effet. Je m'inquiète également pour vos compagnons. Si vous pouviez me rassurer sur leur sort...

— Smillow, Débyan et la fausse magicienne sont en vie. Ils se sont joints aux montagnards conduits par le rebelle aux cheveux gris.

— Le bandit, corrigea Charkhan, cette fripouille de Nouarn.

— Il est arrivé avec un groupe de fantassins...

— Déserteurs...

— Des déserteurs, conduits par un géant...

— Cette brute avinée de Grobelard qui fanatise mes soldats. Que les créatures du dessous l'emportent dans leurs marais fumants !

— Il semblait décidé à faire route vers le Sud avec ses hommes.

— MES hommes ! Mais comment savez-vous cela ?

— J'ai dû attendre la nuit pour sortir des souterrains. Depuis ma cachette, j'ai entendu leurs conversations.

— Intéressant... Poursuivez maître Valok.

— Un des dragons est mort. L'autre ne vaut guère mieux, mais les montagnards paraissent décidés à le transporter à travers la forêt par le Nord. Débyan pourrait bien les suivre, il s'est attaché à cette fille, l'usurpatrice...

— Parlez-moi des Ombres ?

— Il faisait nuit... finassa Valok qui voulait à tout prix éviter de mentionner qu'un de ces tueurs lui avait soutiré le cœur d'Alimar. Il savait qu'il tiendrait son sort entre ses mains tant que Charkhan croirait la pierre en possession d'un mage. Le général nordiste en avait fait l'expérience à ses dépens lorsqu'il avait tenté de se débarrasser de Mytrion par des moyens trop conventionnels : pour venir à bout d'un mage, il aurait besoin d'un autre mage...

— Les Ombres sont les hommes que j'avais envoyés pour garantir votre sécurité, précisa Charkhan avec cynisme.

— Beaucoup sont morts, les autres ont dû se perdre dans les galeries...

— Et la pierre ?

— C'est Smillow qui a la pierre, mentit Valok. À l'heure qu'il est elle fait route vers le Nord pour regagner la Coridonie.

— Tu mens ! s'écria Charkhan avec une soudaine véhémence. C'est toi qui détiens la pierre ! Avoue que tu as profité de ta fuite pour l'enterrer dans la forêt !

La confiance du jeune mage se fissa sous l'effet de cette offensive inattendue.

— Si j'avais eu la pierre, parvint-il néanmoins à articuler, je l'aurais utilisée pour me protéger...

— Je vous crois, concéda le régent de Vargas, retrouvant son calme avec une promptitude qui n'avait

d'égale que la rapidité avec laquelle il l'avait perdu. Vous prétendez savoir vous servir de la pierre, donc...

— En effet, acquiesça le jeune mage avec un peu trop d'empressement.

— Ce n'est pas ce que disait ce bon vieux Solinas — que son énergie vitale se fonde en Silla -. Avant de périr dans les circonstances tragiques que vous savez, mon ami de toujours me disait qu'il n'y avait plus que trois personnes capables de maîtriser la pierre : lui-même, son apprenti et Bolzoc.

— Mytrion était l'héritier de Solinas, je suis celui de Bolzoc.

Charkhan ne put retenir une exclamation de surprise.

— Bolzoc, un héritier ! J'avoue que vous me surprenez jeune homme. Si Bolzoc avait eu un disciple, j'en aurais été informé...

— Bolzoc ne m'a rien enseigné, il a simplement laissé derrière lui des écrits dont les plus anciens remontent à Alimar lui-même. Avec la pierre et un peu de temps je deviendrai plus puissant qu'aucun autre mage avant moi, une carte maîtresse dans le jeu de celui qui saura m'accorder sa confiance.

L'offre de Valok était on ne peut plus claire. Il avait parlé de façon solennelle, regrettant de ne pouvoir plonger son regard dans celui de Charkhan. Avec la suggestion tout était tellement plus... maîtrisé.

Le général nordiste observa un long moment de silence avant de lâcher d'une voix douceuse :

— Et ces précieux documents... je suppose qu'ils se trouvent à Bercigore ?

— Je... je préfère ne pas...

— Peu importe mon jeune ami, trancha le général avec une bonne humeur évidente, mais peu commu-

nicative. Si j'en crois vos révélations, de tous ceux qui ont participé au « Défi de Solinas », vous seul pouviez espérer contrôler la pierre. Les autres la convoitaient uniquement pour l'immortalité qu'elle procure. C'est bien cela ?

Le jeune mage garda le silence, sentant que la situation lui avait définitivement échappé.

— Très bien, conclut Charkhan sur un ton lourd de sous-entendus. Vous m'avez convaincu, maître Valok. Soyez sûr que je vais prendre les dispositions qui s'imposent afin que vous obteniez votre dû au plus vite...

Le général nordiste fit un signe de la main et les gardes emmenèrent le prisonnier. Charkhan se retourna vers les trois personnages qui, en plus de Sgcozibryl, se tenaient près de lui sur le balcon. Après avoir consulté ses confrères à voix basse, l'un d'eux s'avança. Sa robe mauve étrangement empesée tombait jusqu'au sol, se balançant au rythme de ses pas comme une cloche silencieuse. Ses mains disparaissaient dans les plis de ses larges manches, si bien que sa tête tondue semblait une boule posée sur un cône dansant. Vino était un mage clairvoyant¹. Il était grand et, à en juger par la largeur de ses épaules, très maigre. Il se pencha avec cérémonie et chuchota son rapport à l'oreille de Charkhan.

— Nous sommes tous trois formels, dit-il, vous avez menti au moins dix-sept fois par exagération, dissimulation, déformation, manipulation et une fois par action quand vous avez prétendu avoir envoyé les Ombres pour prot...

— Je sais très bien ce que j'ai dit, l'interrompit le maître de Vargas. Je n'ai que faire de vos commentaires...

¹ Clairvoyant : mage capable d'utiliser la perception pour déceler le mensonge.

— C'est la procédure, se justifia Vino, cette démonstration n'a d'autre but que de vous aider à évaluer la pertinence de nos conclusions.

— C'est bon, c'est bon : je suis convaincu. Alors, abrégez.

— Le sujet a dit : « Je suis venu réclamer mon dû ». Il a menti par action.

— C'est-à-dire ?

— Il a soutenu une chose qu'il pensait fausse.

— Bien, poursuivez.

— Le sujet a dit : « Il faisait nuit » quand vous lui avez demandé de parler des Ombres. Il a menti par manipulation, ce qui signifie qu'il a fait semblant de ne pas comprendre la question.

Pas étonnant, songea Charkhan. Probablement a-t-il malmené l'un ou l'autre de ces tueurs qu'il croyait à son service. Raison suffisante pour éluder la question. Au pire une des Ombres s'est emparée de la pierre. Dans ce cas elle a déjà perdu la raison et si elle refait surface un jour, elle ne sera pas bien difficile à éliminer.

— Le sujet a dit : « C'est Smillow qui a la pierre, à l'heure qu'il est elle fait route vers le Nord pour regagner la Coridonie. ». Il a menti par action. Nous ne saurions dire, cependant, si ce mensonge concerne la possession de la pierre, la destination de Smillow, ou les deux éléments à la fois.

Plus gênant, pensa Charkhan.

— Pour le reste le sujet a parlé en toute sincérité.

Quoi ! s'exclama le général nordiste. Tout ce qu'il a dit sur ses pouvoirs, sur la pierre, sur Bolzoc, vous prétendez que tout cela est exact !

— Nous n'avons pas ce pouvoir, nous garantissons simplement qu'en prononçant ces paroles le sujet exprimait sa propre vérité.

Il n'y avait plus donc, dans ce monde, qu'un seul mage capable de contrôler la pierre ! Qu'elle fût en possession de Smillow ou d'un autre n'avait donc plus aucune importance... Pour en finir avec le désordre permanent engendré par les incontrôlables caprices de la magie et retrouver enfin une situation saine basée sur le socle d'acier de la force brute, il suffisait à présent de neutraliser cet insolent Valok et de détruire ces encombrants manuscrits hérités de Bolzoc. Manuscrits forcément enfouis à Bercigore.

— Magnifique, marmonna Charkhan en se frottant les mains, c'est sur ma route !

Plus chargé qu'une bête de somme un jour de marché, Broncos se sentait léger. Il avait accompagné Débyan aussi longtemps qu'il était raisonnable. Il pouvait à présent retourner chez lui et penser à assumer d'autres responsabilités. Bien sûr la séparation avait été difficile, mais il avait su trouver les mots... des mots... mouais... disons qu'il s'était exprimé avec ses mots et ce n'était déjà pas si mal ! Il s'entendait encore dire à celui qu'il considérait comme son fils adoptif :

— Tu as déployé la grand-voile, moussaillon, et le vent du large te pousse vers les montagnes. Moi, ça fait un moment que j'ai jeté l'ancre et je sens que j'ai déjà bien trop tiré sur mes amarres.

Il avait soulevé le jeune mage et l'avait serré dans ses bras. Enfin serré... façon de parler ! Avec les mages on n'est jamais trop prudent ! Il avait donc pris soin de manifester son affection avec sincérité, mais aussi une certaine retenue au niveau de la pression exercée sur les vertèbres de son compagnon.

— De toute façon, avait-il poursuivi, je t'attendrai quelque temps à Sarlin. Je devrais arriver là-bas dans les premiers jours du mois de Kachiraz, je t'attendrai à l'auberge de Téniel jusqu'à la lune noire de Formical. D'ici là, tu auras eu amplement le temps de juger si tu es fait pour une vie de montagnard. Je ne me fais pas de soucis là-dessus, mais bon... on ne sait jamais : si Lula te casse trop les pieds...

Il avait ponctué cette remarque d'un rire sonore, mais un peu forcé.

— Non, non, je plaisante. Cette fille est parfois... souvent... un peu... mais, elle a aussi du... et... bref, elle est bien pour toi, enfin... vous allez bien ensemble. Et surtout, tu ne vas pas lui répéter que j'ai dit ça ! Bon, qu'est-ce que je disais moi ? Ah oui ! Je me suis arrangé avec Nouarn pour qu'il te fasse ramener jusqu'à Sarlin au cas où tu ne te plairais pas dans son beau pays. Mais il n'y a pas de raisons. Le bon air des montagnes te profitera et puis tu devrais découvrir des tas de racines et de tubercules inconnus. La belle vie quoi !

Conscient qu'il commençait à radoter, il avait décidé de conclure :

— Et puis, la terre plate n'est pas si grande, on finira bien par se retrouver un jour !

Débyan n'avait pas dit un mot. Il l'avait embrassé sur la joue comme il l'aurait fait pour un père, puis il avait repris appui sur le sol et avait tenté de sourire. Effort louable. Résultat mitigé.

Ils s'étaient éloignés chacun dans une direction opposée. S'étaient retournés en même temps sans se

concerter. La coïncidence leur avait arraché un sourire. Ils s'étaient salués une dernière fois. Débyan avait disparu dans la forêt.

Et lui, il s'était retrouvé seul avec Smillow.

Smillow !

Un phénomène, l'ancêtre ! Plus toute jeune, mais une santé de saumon¹. La pauvre n'était pas avantagée par la robe rapiécée que lui avaient procurée les montagnards de Nouarn. On était loin des riches atours en usage à la cour de Coridonie. Elle avait dû renoncer aux innombrables bagues, parures et autres fanfreluches dont elle ne craignait pas de s'affubler en temps ordinaire. Sa nouvelle condition ne s'en serait pas accommodée : les paysans n'avaient à l'évidence pas son sens aigu de la fête ! Elle n'avait concédé qu'une seule petite entorse à l'austérité de son déguisement de miséreuse : une chemise de lin qui, dissimulée sous sa robe de toile rêche, en rendait le contact plus supportable. Elle allait nu-pieds afin de capter le Chiwah, mais n'hésitait pas à léviter le long des chemins déserts pour éviter la fatigue et les écorchures. Quelques mèches rebelles de ses longs cheveux blancs s'échappaient de son bonnet de laine tissée aux couleurs locales. L'aspect le plus spectaculaire de sa métamorphose ne résidait pas, cependant, dans sa tenue vestimentaire. Non, ce qui l'avait transformée de façon radicale, c'était l'absence de maquillage. Broncos l'avait connue dans un premier

1 En raison de l'énergie qu'il déploie pour remonter les rivières afin de se reproduire, le saumon est considéré dans la société nordiste comme un symbole de vitalité.

temps outrageusement fardée et, par la suite, outrageusement trahie par la ribambelle de ses crèmes, fards et autres poudres peu adaptées aux rudes conditions de la vie d'aventurière. Une fois lavé et apaisé par quelques bonnes nuits de sommeil, son visage restait certes celui d'une vieille femme, mais il avait su conserver, malgré les rides, un charme aussi indéfinissable qu'envoûtant.

Broncos, lui aussi, avait troqué son armure contre une tenue plus discrète : il portait maintenant une chemise grossière, des braies, des sandales, mais surtout un énorme fagot dans lequel il avait dissimulé sa hache, un long couteau de chasse, des couvertures, un peu de nourriture et, enveloppé dans une étoffe protectrice, un parchemin frappé du sceau royal attestant de façon formelle l'identité du grand mage de Coridonie. Le précieux document avait un peu souffert de l'humidité, mais son authenticité demeurait incontestable.

Sillonnant la campagne comme mère et fils, le couple insolite prétendait gagner sa pitance en proposant aux habitants des villages traversés du bois mort pour leurs fours à pain¹. Charkhan, comme ses prédécesseurs, avaient toujours considéré la forêt comme un refuge pour les excentriques et les mécontents, un terreau pour la rébellion. Fort de ce constat, les représentants successifs des forces du Nord n'avaient eu de cesse de grignoter l'espace

1 Note à l'intention de ceux qui veulent se lancer dans le beau métier de boulanger : les fours à pain ont besoin d'un combustible brûlant vite en dégageant une forte chaleur, tel que le genêt, l'ajonc, ou la ronce.

sylvestre en favorisant les activités gourmandes en bois : les techniques agricoles traditionnelles à base de rotations de cultures avaient été remplacées par l'essartage¹ ; l'abattage systématique des futaies avait fourni la matière première pour les charpentes, les échafaudages, la construction navale ; l'exploitation des taillis avait procuré du combustible pour les forges de l'armée. Après un demi-siècle de ce traitement de choc, il ne subsistait plus, au sud de Vargas, que des lambeaux de forêt constituant cependant un réseau que chacun essayait à présent de préserver car il constituait une pâture indispensable pour les troupeaux de porcs ou de moutons et un rempart essentiel contre la progression préoccupante du désert du Rafar. Les bûcherons, charbonniers et autres boisilleurs², le plus souvent d'origine indigène, suscitaient la méfiance des riches paysans nordistes qui les soupçonnaient de pactiser avec les créatures des mondes du dessous. Les colons préféraient, autant que possible, demeurer à l'abri des palissades qu'ils dressaient autour de leurs hameaux fortifiés. Les nomades qui s'enhardissaient à venir leur vendre le fruit de leur collecte étaient en général accueillis avec suspicion, mais aussi un certain soulagement car ils leur évitaient de se rendre eux-mêmes dans des bois où ils se sentaient par trop vulnérables.

1 Pratique consistant à défricher une parcelle puis brûler les souches et broussailles pour y semer du blé ou du seigle avant de recommencer plus loin une fois le sol épuisé.

2 Chercheurs de miel, de cire sauvage, de liège, de résine, etc.

Tout cela ne concernait que très peu Broncos et Smillow. Les deux voyageurs se contentaient de suivre les sinueux chemins bordés de talus verdoyants qui les menaient vers le sud. En cette saison, les nuits étaient clémentes et un bon feu suffisait à éloigner les bêtes sauvages. La nature leur fournissait profusion de baies et le chapardage leur ration quotidienne de fruits et légumes. De temps en temps, Broncos relevait un collet posé par un braconnier et, quand le manque de protéines rendait le colosse morose, Smillow lui ramenait un poisson pêché grâce à ses dons de kinesthésie, selon une méthode certes déloyale vis-à-vis des habitants du monde aquatique, mais incontestablement efficace. Leur habile alibi de bradeurs ambulants de bois mort ne leur avait servi jusque-là qu'à endormir les soupçons de rares bergers d'autant plus enclins à souscrire à leurs allégations que la mine patibulaire que leur servait Broncos n'incitait pas à la contestation.

Le chemin poussiéreux s'était élargi et permettait à deux personnes de marcher de front. Broncos força l'allure et se porta à la hauteur de sa compagne de voyage. Il avait accepté de l'escorter, mais n'avait pas eu jusque-là l'occasion ou la volonté de sympathiser. Leur conversation s'était peu ou prou cantonnée à des questions d'itinéraires ou d'intendance. Le géant se sentait cependant redevable envers la vieille magicienne qui lui avait fourni, depuis leur départ de Vargas, les compléments carnés indispensables à son équilibre alimentaire. Bien que légèrement intimidé, il avait donc décidé de saisir la première occasion pour

entamer une conversation plus personnelle. Comme à son habitude, il avait su trouver une entrée en matière pleine de tact et de finesse : la première pensée qui lui traversa l'esprit rejoint directement sa bouche d'où elle s'échappa sous la forme d'une question indiscreète :

— Je me demandais, déclara sans préambule le colosse, votre style d'avant... hum...

— Quel style ?

— Genre peintures et frou-frou... tout ça...

— Vous voulez dire : genre bouffon ?

— C'est ça. Le genre bouffon, c'était par obligation ou par plaisir ?

Un peu surprise par cette amorce pour le moins abrupte, Smillow s'accorda un instant de réflexion avant de répondre par une autre question :

— Un chevalier va-t-il au combat sans armure ?

— Des peintures de guerre ?

— Quelque chose comme ça... confirma Smillow avec un petit sourire mi-figue mi-raisin, mais je suis pas sûre d'avoir gagné au change en adoptant le style populaire.

— Personnellement je trouve qu'il ne vous va pas si mal que cela.

— Merci...

Un petit compliment savamment distillé, le froid puis le chaud : dix ans de métier ! se félicita Broncos intérieurement.

— ...le style manipulateur vous sied également, lâcha la vieille magicienne.

— Ouh là ! Aurais-je laissé échapper une pensée compromettante ?

— Vous savez bien que je ne peux pas lire dans les pensées, objecta Smillow, mais c'était inutile, le capitaine Grobelard m'a rafraîchi la mémoire : nous nous sommes croisés dans le Nord. Je me souviens bien de vous maintenant, vous vous promeniez à l'époque en casque à plume et jupette. Style prédateur...

— Prédateur, n'exagérons rien.

— Vous avez pris un peu de ventre et perdu quelques cheveux, mais l'ensemble reste très correct...

— Vous aussi vous êtes encore pas mal.

— J'oublie le « encore » et c'est parfait.

Au moment où Broncos commençait à se demander si la vieille magicienne, d'ailleurs pas si vieille que ça, ne nourrissait pas à son égard quelque pensée concupiscente, un méandre du chemin les plaça sans préavis face à un groupe d'une dizaine de soldats nordistes qui se reposaient à l'ombre d'un talus. En un instant tous les hommes furent sur pied, l'arme au poing.

Smillow fit signe au géant de garder le silence. La réaction des soldats était disproportionnée : ils n'avaient apparemment à faire qu'à une femme et un homme désarmés. Les deux voyageurs s'immobilisèrent à quelques pas du petit détachement. Broncos posa lentement son chargement à terre. Deux hommes s'avancèrent vers eux, les détaillant sans vergogne.

— Ceux-là feront l'affaire, déclara un sergent massif qui semblait être le chef.

— Mais on ne les a même pas interrogés, s'étonna son compagnon, un garçon plus jeune et plus fin.

— Et alors, tu crois vraiment que Grobelard irait raconter sa vie au premier va-nu-pieds venu ? Si jamais il traverse la région, il restera forcément à l'abri dans les bois. Autant chercher une anguille borgne dans les douves de Vargas. Les ordres sont de faire un exemple pour dissuader les paysans montagnards de lui procurer de quoi nourrir son groupe de déserteurs. Toi qui es si scrupuleux, tu as déjà vu un montagnard depuis qu'on est arrivé dans la région ? Non, bien sûr ! Par ici il n'y a que des colons. Tu voudrais qu'on mette un colon au pilori ? ! Non plus... alors, maintenant, sombre crétin, tu m'embarques ces deux-là et tu remercies Chabana de les avoir placés sur notre route.

— Je ne pense pas que Chabana... commença le second.

— Chabana, Silla ou la chèvre de ta grand-mère, je m'en moque, éructa le sergent en saisissant son second par le col. Je t'ai donné un ordre, tu exécutes et tu remballes ton boniment !

— J'y vais, tenta d'articuler le théologien en herbe, mais son chef serrait trop fort et il commençait à manquer d'air.

— Et vous autres espèces de bons à rien, poursuivit le sergent en abandonnant son second recroquevillé sur le sol, je vais tous vous massacrer comme les larves que vous êtes.

Joignant le geste à la parole, il se précipita sur ses hommes en brandissant son épée. Ils ne furent pas trop de huit pour maîtriser leur sergent en furie et reconforter leur second qui, toussant et crachant comme un tuberculeux, ne parvenait pas à reprendre ses esprits.

— Le soleil est traître par ici, lâcha Broncos en dépassant le petit détachement en déroute. Un bon chiffon humide sur le front : y a pas mieux...

— Silence, chuchota Smillow entre ses dents.

Le géant ne résista pas cependant au plaisir de saluer, d'un grand geste de la main, les soldats trop affairés pour se soucier de lui répondre.

— Vous m'avez gâché mon plaisir, fanfaronna Broncos dès qu'ils furent hors de portée du détachement, ça m'aurait fait du bien, un peu d'exercice...

— J'ai la migraine, marmonna Smillow en guise de réponse.

— Ah, le prix à payer... déplora Broncos avec une moue qui se voulait compatissante, vous voulez que je vous porte.

— Je ne vois pas bien comment, je suis en concurrence avec le fagot...

— Je ne vais pas laisser ma pauvre mère marcher dans cet état-là, ironisa le colosse, Je peux bien vous transporter dans mes bras, de toute façon vous me devez un peu d'exercice.

8^{ème} jour du mois de Silla

Grobelard avait longuement pesé le pour et le contre avant de prendre sa décision.

Pour foncer vers le Sud, comme il l'avait initialement prévu, il lui aurait fallu traverser une zone de cultures entrecoupée de forêts peu profondes. Seul, il aurait su échapper au filet que Charkhan n'allait pas manquer de tendre à son intention, mais son groupe comptait une vingtaine d'éléments : quand les mailles sont serrées, elles laissent passer les petits poissons, mais pas les gros. *Terrain propice, effectif inadapté à la mission.*

Seconde option : contourner le dispositif par l'Ouest. Après avoir traversé le Durgorn, ce qui en soi ne constituait déjà pas une mince affaire, il se serait retrouvé dans une région de bocages divisée en une myriade de fiefs, généralement minuscules, dirigés par des hobereaux fraîchement anoblis, occupant le plus clair de leur temps à s'envahir à tour de rôle. Pour quelques conquêtes éphémères assorties de pillages festifs, ces nobliaux se livraient mutuellement une guerre d'opérette au prix de quelques morts sans

importance et de rançons incongrues supportées par des populations méprisées. Charkhan encourageait ces conflits très codifiés : ils détournaient l'ambition des seigneurs les plus virulents tout en lui assurant, en supplément à sa propre armée, une réserve d'hommes entraînés et animés par une saine concurrence. Son seul souci : maintenir l'équilibre entre la raison qui retiendrait ces imbéciles de ruiner leur pays et la haine qui les pousserait à se quereller plutôt que de songer à s'unir contre lui. *Mentalité déplorable, stratégie éprouvée.* Quoi qu'il en fût, difficile de circuler dans une région où tout étranger était d'emblée considéré comme un espion en puissance ! Conclusion : *conjoncture défavorable, engagement hasardeux.*

Restait l'option nord... La forêt avait toujours été un terrain délicat pour les armées organisées plus adaptées, par nature, aux sièges des cités ou aux batailles rangées qu'au camouflage et au harcèlement propres aux combats dans les zones escarpées et les sous-bois. Après analyse de la situation, Grobelard avait accepté la proposition de Nouarn : il ferait provisoirement cause commune avec les montagnards et les accompagnerait jusqu'à leur patrie d'origine. Il lui serait ensuite plus simple de gagner des terres vierges en contournant par l'Est le désert du Rafar. *Longue promenade, risques mesurés.*

Grobelard et son groupe s'étaient donc joints aux montagnards et faisaient à présent route au Nord-Est à travers une forêt aérée composée de grands arbres rectilignes. Les fuyards avançaient en file indienne, se frayant un passage à travers les fougères

qui leur arrivaient jusqu'à la poitrine. Leur progression se trouvait sensiblement compliquée par le transport du « sage ». Ils avaient installé le dragon sur un travois, sorte de traîneau constitué de peaux cousues entre elles puis tendues entre deux perches légèrement incurvées, disposées en « V » et attachées à leur extrémité par des liens de cuir. En l'absence de bœufs ou de chevaux, une dizaine de montagnards devaient se relayer pour traîner le système et son encombrant passager, traçant sur leur passage un sillon peu discret. Mitral était un très gros dragon, sans doute le plus grand et le plus lourd jamais observé par un homme. Son envergure était immense et son poids devait avoisiner celui d'un cheval de trait. Ses ailes, semblables aux voiles affalées d'un navire, avaient été soigneusement repliées et attachées dans son dos pour éviter qu'elles ne pendent et se déchirent pendant le transport. L'animal, bien que conscient s'était laissé faire sans protester. Il refusait cependant avec obstination de s'alimenter et devenait chaque jour plus faible.

Cette lente agonie influençait de façon évidente le moral des montagnards et, bien qu'aucun danger immédiat ne fût à redouter, seuls les vétérans de Grobelard laissaient transparaître dans leur attitude un certain optimisme. Débyan et Lula, quant à eux, s'étaient laissés glisser à l'arrière de la colonne où ils troublaient le calme relatif par leurs fous rires complices.

Grobelard n'avait pas bu d'alcool depuis bientôt quatre jours. Un mal de tête coriace l'accompagnait

depuis son réveil, comme si une poule idiote avait pénétré à l'intérieur de son crâne pour lui picorer le cerveau. Des sueurs froides mouillaient son dos, des frissonnements agitaient son corps et la honte le poussait à cacher dans ses manches ses mains moites agitées en permanence par des tremblements incontrôlables. *Réputation flattense, réalité...*

Le géant s'arracha à ses idées noires pour observer le manège des montagnards qui le précédaient. Le cortège s'était arrêté sur la berge d'une rivière assez large. Un attroupement s'était formé autour du travois et tous palabraient avec animation. Les porteurs avaient gardé leur position, mais affichaient des mines déconfites.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Grobelard.

— *Nous avons rivé la sonde hier*, expliqua Kalo un peu fébrile. *Elle fond de trop près.*

Le géant passa une main sur son front pour aider son cerveau, déjà malmené par un gallinacé clandestin, à accomplir la pénible traduction.

— Elle n'a pas l'air si profonde, remarqua-t-il finalement en observant les montagnards qui pataugeaient dans la rivière avec de l'eau jusqu'aux aisselles.

— *On ne peut pas planer un somme à l'arrière du travois...*

Grobelard avait compris le problème, le traîneau sur lequel était installé le dragon n'offrait pas de prises sur les côtés. Quand il ne s'agissait que de franchir des cours d'eau peu profonds, plusieurs hommes pouvaient temporairement se serrer à la pointe du « V » et

assurer tant bien que mal la traversée en infligeant à leurs lombaires un traitement peu recommandable. Dans la situation actuelle, la rivière était trop profonde pour permettre cette manœuvre sans immerger une partie de la structure.

Le géant écarta quelques montagnards pour s'approcher de l'arrière du travois puis se plaça à l'intérieur du triangle formé par les deux perches constituant l'armature du système. Comprenant son intention quelques hommes se précipitèrent pour l'aider à soulever le chargement et le caler solidement sur ses épaules de colosse.

— En avant, éructa-t-il à l'intention des porteurs situés à l'avant.

Houspillés par Kalo dont personne ne comprenait plus rien des ordres ou des encouragements qu'il proférait dans un mélange anarchique de Nordiste et de montagnard, l'étrange attelage entama la traversée. Le lit de la rivière était inégal et caillouteux. Grobelard avançait en grimaçant, mieux épaulé par la fraîcheur du courant qui l'aidait à conserver sa lucidité, que par les quelques mains maladroites qui tentaient de le soulager d'une partie de sa charge. La traversée dura plusieurs éternités, mais les porteurs réussirent finalement à prendre pied sur la rive opposée. Grobelard déposa son fardeau et repoussa sans ménagement les hommes qui s'approchaient pour le féliciter. Sentant son esprit s'embrumer, il poussa un long cri rageur, s'administra quelques claques retentissantes puis frappa du poing un jeune saule innocent : sans succès. Exténué par son

effort et surtout affaibli par son sevrage, le géant tomba sur son séant et perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, il constata que ses hommes lui avaient confectionné un travois semblable à celui du dragon. Il jouissait à présent des avantages réservés aux impotents. Sa première pensée fut : « Qui me fera traverser la prochaine rivière ? » Il soupira : se sentir à la charge de ses compagnons lui était insupportable. Il tenta d'écarter la couverture dont on l'avait enveloppé, mais constata qu'il était trop faible pour se lever. Débyan se tenait à ses côtés. Il lui sourit.

— Je vous ai administré une potion à base d'artichaut sauvage, dit-il. Cela soulage temporairement en cas de... hum, en cas d'intoxication.

— Tu veux dire, ça soulage les ivrognes, ironisa le géant.

— Je ne voulais pas vous blesser, s'excusa le jeune mage.

— Tu n'as rien à te reprocher, tu es déjà bien trop bon de t'occuper de moi...

Grobelard grimaça pris d'une violente douleur au côté.

— Le point tisane ? hasarda Débyan.

— Mouais...

Le travois heurta une pierre. Son passager ahana quelques injures à l'intention de ses porteurs. Ceux-ci se mirent à jacasser dans un sabir incompréhensible. Grobelard réalisa alors que les responsables de cette regrettable erreur de trajectoire ne faisaient pas partie des vétérans de son escorte, mais du groupe des rebelles de Nouarn. Il tenta de se redresser sur ses

avant-bras afin de vérifier ce fait extraordinaire, mais une main se posa sur son épaule pour l'inviter à se tenir tranquille.

— Nous a-vons été très tou-chés par vo-tre geste en-vers le gui-de, articula Kalo, nous som-mes heureux de vous ai-der à no-tre tour.

Grobelard cessa de s'agiter. Il ferma les yeux. C'était donc ça « les terribles barbares gonflés de haine et avides du sang des nordistes ». Sa gorge se serra alors qu'une fois encore son esprit remontait le temps pour survoler en silence un champ de bataille abandonné dévoilé sans pudeur par les lueurs rampantes d'une aube glacée.

Fort Kaloum...

Silla, pria le géant. Que la mort m'emporte ! Une mort lente et douloureuse en châtiment de mes crimes. Un nouveau cahot secoua le travois et Grobelard se tordit de douleur. La nausée lui retourna l'estomac. La poule reprit ses petites activités de picorage. Rectificatif ! Pour la douleur, je me contenterai de ce que j'ai déjà.

PARTIE II

*La vérité de l'esprit est un feu qui brûle
à l'intérieur d'un oignon,
Si tu veux la saisir
il te faudra ôter une à une ses mille pelures.
Et quand tu la tiendras dans ta main,
le feu te brûlera les doigts.
Rich'oux chef de la tribu des Waskiidi de l'Est.*

Les éclaireurs envoyés par Nouarn n'avaient repéré que quelques rares soldats rodant en lisière de la forêt. Les troupes de Charkhan s'étaient faites particulièrement discrètes, le pouvoir nordiste semblait se désintéresser des rebelles, du moins tant que ceux-ci se cantonnaient à couvert dans les bois. Les montagnards avaient donc progressé à une allure modérée, mais régulière, seulement contrariée de temps à autre par quelques obstacles naturels. Ils se trouvaient à présent à proximité de Fort Drill. La forêt était par ici moins dense, laissant place à un paysage plus rocailleux qui annonçait les premiers reliefs. Le tapis de fougères avait totalement disparu au profit d'une végétation rase où les paysans montagnards amenaient paître leurs troupeaux de porcs et de moutons. Ça et là, de petits champs délimités par des murets de pierres sèches quadrillaient la campagne comme les cases d'un damier dessiné par un géant alcoolique.

Grâce aux quelques bergers rencontrés en chemin, les fuyards apprirent que les soldats du fort étaient sur le pied de guerre. La végétation étant plutôt clairsemée, il serait difficile d'aller plus loin sans combattre. Il faudrait, à coup sûr, imaginer une diversion afin de détourner l'attention des nordistes pendant l'évacuation de Mitral. Le

pauvre dragon refusait toujours de s'alimenter, il était chaque jour plus faible et Kalo ne cachait plus qu'il craignait pour sa vie.

On interrogea les bergers afin de se faire une idée sur les forces et faiblesses du poste nordiste. À l'évocation d'une opération armée contre la garnison du fort, les autochtones se montrèrent contrariés. La cohabitation entre les militaires de Fort Drill et les habitants des villages environnants était bien éloignée de ce à quoi on aurait pu s'attendre. Les paysans avaient pris l'habitude de commercer avec les soldats. Un camp de toile permanent avait été installé à quelques pas des remparts, les uns et les autres s'y livraient à toutes sortes de trocs, d'échanges de services ou de marchandises. Les portes du fort restaient ouvertes à toute heure et chacun pouvait y circuler à sa guise. Beaucoup de montagnards avaient fraternisé avec l'occupant, il se disait même que quelques jeunes filles des villages voisins avaient perdu leurs papillons avec des soldats de la garnison. Grobelard qui était un peu pâle, mais tenait à nouveau sur ses pieds, ne put s'empêcher de froncer un sourcil sévère à l'évocation de ces nombreux manquements à la discipline militaire.

Tout cela, précisèrent les bergers, c'était avant que ne parviennent les « or-dres-de-Var-gas »¹. Tout avait alors changé : le village de tentes avait été démonté, les portes fermées et des patrouilles régulières circulaient quotidiennement aux abords du fort. Le bel équilibre entre les militaires et la population locale avait été bousculé et les deux communautés s'efforçaient à présent de rétablir le dialogue sur des bases mal définies. Pas simple.

Les rebelles établirent leur ultime campement dans une grotte assez spacieuse, mais où ils se trouvaient tout

1 En nordiste dans le texte.

de même un peu à l'étroit. C'était là le prix à payer pour jouir d'un bon feu sans risquer d'attirer l'attention de patrouilles nordistes. Tous les hommes s'étaient massés autour de Nouarn et l'écoutaient avec attention présenter un résumé de la situation. Kalo proposa de se charger de la traduction à l'intention de Grobelard et de ses hommes, il était cependant un peu nerveux, si bien qu'au bout de quelques instants il fallut bien se rendre à l'évidence : à part Débyan, personne ne comprenait rien à son charabia. Comme il était embarrassant de mettre en place une traduction de la traduction, ce fut Lula qui s'occupa d'éclairer les nordistes sur la teneur des débats. Nouarn aurait, bien sûr, pu s'en charger lui-même, mais il considérait plus commode de se concentrer sur le fond plutôt que sur la forme. Il n'était, de surcroît, pas mécontent de profiter de l'occasion pour tenter de responsabiliser sa remuante compagne de voyage.

Le Montagnard aux cheveux argentés se tenait péniblement debout en s'appuyant sur une béquille de bois :

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour assiéger Fort Drill, dit-il, de plus l'état de notre guide nous impose d'agir sans délais. En conséquence, je propose que Magatt prenne la tête de nos forces pour attirer les patrouilles nordistes au Sud. Pendant ce temps, quelques-uns d'entre nous contourneront le fort par le Nord pour transporter le dernier sage en lieu sûr.

Magatt hocha la tête pour signifier son accord tandis que des murmures d'approbation saluaient cette proposition qui paraissait simplement raisonnable même si elle portait en elle la froide promesse du sacrifice de nombreuses vies humaines.

Une fois que Lula eut achevé sa traduction, Grobelard se leva pour prendre la parole.

— J'ai une autre proposition, déclara-t-il sans parvenir à attirer l'attention de l'assistance.

— J'ai une autre proposition, répéta-t-il d'une voix puissante qui roula comme le tonnerre d'un orage d'été.

— J'ai une autre proposition, reprit-il plus bas lorsque le calme fut revenu. Je vais aller négocier la reddition de Fort Drill.

Certains avaient compris les paroles du géant, mais tous attendirent la traduction de Lula pour être sûrs de n'avoir pas rêvé. La grotte surpeuplée s'emplit alors d'un brouhaha indescriptible. Certains s'interrogeaient sur la validité d'une intervention nordiste au cours d'un conseil montagnard. D'autres s'extasiaient sur le retour en forme du colosse à attribuer, assurément, aux potions administrées quotidiennement par Débyan, mais plus encore aux danses rituelles effectuées chaque matin par des volontaires zélés. D'autres soulignaient l'acoustique exceptionnelle de cette grotte où il faudrait, en des temps meilleurs, songer à organiser des chants nocturnes. Finalement, entre l'indignation contenue et les boutades amicales, il ressortit de l'opinion générale que le gros nez avait jusqu'ici bien caché son jeu et qu'il dévoilait, en l'occurrence, un sens de l'humour finement aiguisé.

Nouarn avait gardé le silence. Il leva une main autoritaire pour inviter ses hommes à se taire.

— Je vais négocier la reddition de Fort Drill, s'entêta Grobelard en hochant la tête avec une conviction qui finit de convaincre l'auditoire de ses dons de comique.

Manus tournait et retournait le parchemin entre ses gros doigts calleux. Les cheveux longs, une barbe de trois jours, des vêtements à peine propres aussi éloignés d'un uniforme militaire qu'un poil de rat d'une plume de paon, malgré l'épée qui pendait mollement à son côté, le capitaine en charge du commandement de Fort Drill n'avait pas vraiment l'allure de sa fonction. Affichant une égale décontraction, les membres de son escorte paraissaient avoir été recrutés à la hâte parmi les brigands de la région et équipés pour la forme d'un armement disparate et d'une oriflamme délavée pendouillant au bout d'une perche tordue. Pourtant, ils étaient tous d'authentiques soldats nordistes et Grobelard en était pleinement convaincu pour les avoir tous comptés, jadis, au nombre de ses éléments les plus dévoués.

Manus n'avait pas eu l'occasion de lire depuis bien longtemps. Il entama ce pénible exercice avec application. À mesure qu'il déchiffrait le texte, sa méfiance initiale se muait en inquiétude puis en consternation.

« ...deviendra donc, s'il y consent, souverain de cette région peuplée de montagnards. Il y exercera le pouvoir à sa convenance. ».

Il jeta un regard incrédule en direction de son interlocuteur puis se replongea dans le manuscrit en ponctuant sa lecture de petits ricanements désabusés.

« ...En échange d'un juste tribut versé chaque année aux alliés, que je représente, je lui fournirai suffisamment d'hommes de troupe pour y faire régner l'ordre jusqu'à ce que les profits engendrés par l'exploitation de son nouveau domaine lui permettent de lever sa propre armée. Il pourra en outre s'installer au Fort Drill qui lui reviendra de droit. ».

Finalement Manus lâcha le bas du parchemin et celui-ci s'enroula sur lui-même dans un effort inutile pour retenir ses secrets. La validité de l'acte était incontestable, sa simple existence constituait à elle seule un gage d'authenticité : il n'y avait sur cette terre plate que peu d'érudits capables de rédiger un tel document et encore moins susceptibles d'en produire un faux, à Sarlin peut-être... Quoi qu'il en fût, celui-ci était accompagné d'un sceau frappé aux armes de Charkhan¹, ce cachet de cire brune aurait achevé de chasser les derniers doutes de l'esprit le plus soupçonneux. Avant de s'adresser à Grobelard, Manus s'accorda quelques instants de réflexion. Il se massa le cou avec la mine blasée d'un cul-de-jatte inscrit de force dans un concours de gigue².

L'air était encore frais et la campagne silencieuse mouillée par la rosée. La lumière pâlotte du matin colorait le ciel immaculé d'un bleu presque transparent. Aux quatre coins de l'horizon, étirés par la brise comme des algues fragiles, de minces panaches de fumée blanchâtre trahissaient la présence de nombreux campements montagnards. Manus leva les yeux au ciel, puis brusquement, plongea son regard dans celui de Grobelard :

1 Le serpent s'enroulant autour des deux glaives.

2 Danse nordiste très rythmée.

— Pourquoi ne se montrent-ils pas ?

— Je suis venu en tant que médiateur, répondit la légende, pas pour parler de stratégie.

— Ils veulent me faire croire qu'ils sont assez nombreux pour nous coincer ici ? C'est ça ?

— N'insiste pas, Manus, tu sais bien que tu n'obtiendras rien de moi. En tant que porteur de ce document frappé du sceau de Charkhan, je suis venu dans un but unique : réclamer pour Nouarn la souveraineté sur Fort Drill.

— Les ordres de Vargas, soupira le capitaine de la garnison, sont d'appréhender par la force un groupe de rebelles dirigé par mon futur « souverain » et une bande de déserteurs conduits par son « médiateur ».

— Tes ordres proviennent-ils d'une autorité supérieure à celle du général en chef des armées du Nord en mission dans les Terres Sauvages ?

— Tu sais bien que nos ordres ne proviennent pas directement du général. Nous ne sommes pas d'un intérêt stratégique suffisant.

— À voir la façon dont on vous traite, insista Grobelard, il semblerait même que vous soyez d'un intérêt stratégique insignifiant...

— Tu n'imagines pas à quel point, marmonna Manus en parcourant une nouvelle fois le parchemin remis initialement à Valok, puis offert par Débyan aux montagnards de Nouarn. « *...deviendra... souverain de cette région... exercera le pouvoir à sa convenance... fournirai suffisamment d'hommes de troupe... Il pourra en outre s'installer au Fort Drill qui lui reviendra de droit...* ». Charkhan offrait, ni plus ni moins au porteur de ce document, Fort Drill et sa garnison. Le capitaine nordiste lança un regard noir vers les uniformes dépareillés de ses hommes. La plupart

avaient complété ou même remplacé des éléments de la tenue réglementaire par des vêtements typiquement monta-gnards. Charkhan n'avait jamais fait grand cas de ce poste avancé. Nombreux étaient même ceux qui pensaient que Fort Drill lui servait avant tout à éloigner les fortes têtes et les vétérans prématurément usés par les horreurs de la guerre. Depuis plus de quatre ans il les avait tout bonnement livrés à eux-mêmes et la tutelle de Vargas était devenue plus que virtuelle. Finalement, peut-être Charkhan se moquait-il effectivement que Fort Drill bascule sous l'autorité des rebelles. Mais le pire... c'était que personne ici n'aurait songé à s'en plaindre !

— Bon, reprit Manus en se massant les tempes, récapitulons : nous sommes encerclés par des forces supposées supérieures en nombre ; en présence d'ordres contradictoires je devrais appliquer ceux qui émanent de l'autorité la plus haute et livrer le fort aux rebelles. En acceptant, j'éviterais des combats meurtriers et réjouirais aussi bien mes hommes que l'ensemble des habitants d'une région où il n'y a plus un colon à protéger depuis Belle Lurette¹. Pourquoi refuserais-je d'obéir à ce document ? Peut-être à cause du curieux pressentiment que Charkhan me ferait étripier pour haute trahison ?

— C'est un risque à courir... Cependant je serais surpris que Charkhan s'aventure à nier la validité de ce parchemin : il l'a remis au vainqueur du défi de Solinas devant des centaines de ses soldats. L'étripage d'un capitaine coupable de la stricte application d'un document portant son sceau serait pour le moins maladroit. Sans son

1 La Belle Lurette est l'héroïne d'un conte pour enfants censé se dérouler il y a bien bien longtemps. L'histoire narre les mésaventures d'une enfant qui, partie chercher du bois mort, se perd dans la forêt profonde et rencontre un loup fatigué.

armée Charkhan ne serait rien. Il peut se permettre d'éloigner les gêneurs... les étripper me paraît plus hasardeux.

— Mouais... Un risque à courir... Il faudra que je coure vite...

— On courra ensemble si tu veux, accompagne-moi dans le sud.

— Bon et puis, pourquoi pas après tout ? De toute façon je m'encroûte ici. Tu as gagné ! Alors, maintenant que tu as ce que tu veux, tu peux bien me le dire, en réalité qui sont ces terribles rebelles qui encerclent le fort ?

Le son de l'olifant avertit les rebelles occupés à entretenir les feux de la ruse qu'ils étaient invités à converger vers Fort Drill. Nouarn avait tenu à finir la distance en s'appuyant sur ses béquilles. Il arriva au point de ralliement en suivant le travois sur lequel le pauvre Mitral n'en finissait pas d'agoniser. Kalo marchait à côté de l'attelage en affichant une mine défaite. Si le dernier guide ne voulait pas vivre, nul ne pourrait l'y contraindre.

Fort Drill était une construction récente. L'assise des remparts avait été bâtie avec les pierres blanches de la région et surélevée en utilisant des rondins enduits de goudron. Des tours faites également de bois sombre occupaient les angles des fortifications et encadraient des portes massives surmontées par un large chemin de ronde aux multiples aménagements étudiés pour faciliter l'accueil chaleureux d'éventuels assaillants. L'association du blanc et du noir donnait à l'ensemble une esthétique étrange en décalage avec la vocation militaire du site.

Comme des marmottes sortant de leur terrier après une pluie d'orage, de nombreux paysans avaient rejoint le théâtre des opérations par petits groupes, à la fois soulagés d'avoir évité le pire et impatients de vérifier la rumeur selon laquelle l'un des guides était encore en vie. Ils

avaient salué avec une joie sincère les membres de la garnison comme les nouveaux arrivants. Afin de loger les vétérans de Grobelard et les rebelles qui n'avaient pas pu trouver un hébergement à l'intérieur du fort, on avait réinstallé au pied des remparts le village de tentes démonté quelques jours auparavant suite au passage de l'émissaire de Vargas.

Les montagnards n'étaient pas peu fiers du tour qu'ils avaient joué au commandant de la place nordiste en lui faisant craindre un soulèvement général, ils furent surpris de constater que ce dernier s'était lui aussi moqué d'eux en les laissant supposer que son détachement comptait bien la centaine de soldats mentionnée dans le parchemin de Charkhan. En réalité celui-ci ne comptait pas plus d'une cinquantaine d'hommes sous-équipés et modérément motivés. Manus avait été nommé dans cet endroit perdu peu de temps après le massacre de Fort Kaloum. Il expliqua à Grobelard que depuis ce jour sa garnison avait diminué de moitié. De nombreux soldats étaient morts, d'autres avaient sombré dans la folie ou l'alcool. Le renfort épisodique de quelques « mutés disciplinaires » en provenance de Vargas n'avait pas permis de compenser ces « départs sanitaires » et les effectifs avaient décliné lentement jusqu'au « coup de grâce » survenu peu de temps avant l'hiver dernier. Le lien ultime reliant Fort Drill au reste de l'armée régulière avait alors été rompu : Vargas avait cessé de faire parvenir « la solde ». Privée de ressources, il était devenu difficile à l'enclave nordiste de commercer avec les paysans montagnards. Ne pouvant se résoudre à piller une population pacifique et bienveillante, une majorité de soldats avaient décidé d'assurer leur subsistance en exerçant un métier honnête. Expérience inédite... Le

forgeron s'était reconverti dans la fabrication d'outils agricoles ; la cantine s'était transformée en taverne avec un succès immédiat, confirmant la théorie selon laquelle le vice ignore les barrières culturelles ; beaucoup de soldats avaient trouvé des emplois de saisonniers dans les fermes des environs ; les écuries avaient été transformées en basse-cour et la plus grande partie de la surface du fort divisée, avec une rigueur toute militaire, en petits potagers rectangulaires où les paysans en herbe expérimentaient, avec des fortunes diverses, leurs nouveaux acquis professionnels. Considérant la nature de leur engagement militaire inconciliable avec les contraintes d'une existence laborieuse au sein d'une exploitation agricole collective, une minorité de grincheux avait pris congé en espérant gagner les petits fiefs belliqueux de l'Ouest pour y monnayer leurs services.

Manus et Grobelard pénétrèrent dans la grande tente¹ où avait été installé le dragon. Celui-ci gisait inerte sur sa litière de paille fraîche. Près de lui se tenaient Nouarn, Kalo et quelques-uns de leurs compatriotes.

Kalo s'accroupit et passa une main tremblante d'émotion à la base du cou de Mitral. Il se releva avec une vivacité surprenante, bredouilla une information capitale dans une langue qui n'existerait jamais, effectua plusieurs allers-retours fébriles entre ses compagnons et le dragon, inventa encore quelques mots théoriquement imprononçables, dodelina de la tête avec agacement devant la perplexité de ses compagnons, se gratta le crâne pour y

1 Le mot « tente » est ici employé à défaut d'un terme plus approprié : il s'agit en fait d'un abri de toile plus que spacieux dont chaque fort nordiste se trouve doté de façon systématique afin de pouvoir accueillir les chevaux de valeur ainsi que les précieux éléphants de l'armée régulière en manœuvre.

faire germer une idée salvatrice... sans succès. Vaincu, il soupira bruyamment puis s'assit sur le sol, levant les bras au ciel comme pour implorer les dieux de le libérer de cette malédiction qui le rendait d'autant plus inintelligible qu'il ressentait de façon aiguë le besoin de se faire comprendre.

— Habituellement, expliqua Nouarn à l'intention des deux Nordistes, il s'exprime à peu près bien dans notre langue, mais là... il est tellement énervé que personne n'y entend plus rien.

Débyan et Lula arrivèrent à leur tour, attirés, comme la plupart de ceux qui passaient à proximité de la grande tente, par les lamentations de Kalo.

Nouarn passa une main hésitante sur le poitrail décharné du « sage ». Ne s'étant pas alimenté depuis la mort de sa compagne, ce dernier avait beaucoup maigri. La main du montagnard aux longs cheveux argentés rencontra une étrange protubérance. Kalo sauta sur ses pieds et se précipita vers le chef des rebelles en gesticulant. L'assemblée comptait à présent une quarantaine d'individus et chacune des mimiques du gros montagnard était immédiatement saluée par autant de tentatives d'explication invariablement clôturées par une série de débats contradictoires d'un intérêt théorique certain, mais qui se traduisait, pour la forme, par une cacophonie indiscutablement improductive.

— Tout cela me paraît un peu confus, non ? murmura Grobelard à l'oreille de Manus.

— Ils sont comme ça... déplora ce dernier avec une moue résignée. Il faut faire avec...

Kalo empoigna un bâton. Dans son regard la rage avait allumé une étincelle de folie. Les premiers rangs reculèrent prudemment. Le silence se fit. Le gros

montagnard s'agenouilla et commença à tracer dans la poussière une série de figures ovales. Douze. Sur sa lancée, il saisit sans ménagements Lula par le bras et pointa sur son ventre un doigt accusateur. Il désigna ensuite les cercles dessinés sur le sol puis son propre abdomen comme pour inviter la jeune fille à un transfert de masse graisseuse. Celle-ci fronça un sourcil, visiblement peu enthousiaste à l'idée d'une telle transaction. Kalo balaya l'assemblée d'un regard halluciné : sa démonstration n'avait convaincu personne. Changeant subitement de tactique, il se mit à sautiller sur place en agitant ses bras repliés de façon ridicule.

— On dirait qu'il fait la poule ? observa un spectateur intrépide ou à l'esprit joueur.

Kalo cessa son imitation et opina du chef vigoureusement afin de signifier son approbation. Plein d'espoir il se mit à frapper de la pointe de son bâton les ronds tracés dans la poussière.

— Des œufs ? s'étonna Nouarn. Tu veux qu'on nourrisse le guide avec des œufs ?

Kalo grimaça.

— J'ai compris ! s'écria soudain Lula en arborant un sourire triomphant. Kalo a dessiné douze œufs de dragon ! Le dernier guide a douze œufs dans le ventre.

Au comble de la reconnaissance, Kalo souleva la jeune fille dans ses bras.

— Youhou ! s'exclama celle-ci avec une joie enfantine. Tu as vu, Débyan ! C'est moi la plus fine !

— La-plus-fi-neu, approuva Kalo en hochant la tête avec une expression bizarre.

La graisse de porc prélevée dans l'infirmerie du fort dégageait une odeur désagréable. Lula était entièrement nue et enduite de saindoux de la tête aux pieds. Ses chevilles avaient été attachées ensemble et amarrées au pilier central qui soutenait la tente

— Je me suis peut-être un peu emballée ? soupira la jeune fille en écartant une mèche de cheveux luisants. Tu crois que je peux encore renoncer ?

— C'est toi la plus fine... avança Débyan avec un sourire peu convainquant.

— C'est malin ! Je dois choisir entre abandonner le dernier guide ou plonger dans ses entrailles de dragon... et toi tu m'infliges tes jeux de mots douteux ! Merci beaucoup tu m'es d'un grand secours !

— Non... Je voulais dire, euh... tu devrais peut-être laisser tomber, c'est sans doute... dangereux... On ne peut forcer personne à se comporter en héros...

— Donc tu laisserais mourir le dernier guide !

— Eh bien...

— Kalo a été clair, enfin... clair n'est pas le mot, mais on a tous compris ce qu'il y avait à comprendre : ces œufs ont été transmis au dernier guide par sa compagne juste avant qu'elle ne meure. Elle lui a confié ce qu'elle

avait de plus cher dans un ultime baiser. Un baiser de vie...

Lula tenta d'imaginer la scène. Touchée par le romantisme de la situation, elle sautilla jusqu'à Débyan et prit sa main dans la sienne.

— Tu imagines... commença-t-elle d'un air rêveur. Non, bien sûr ! se ravisa-t-elle en repoussant brusquement son compagnon. Vous autres mââââles, vous n'avez pas idée de ce que c'est que de transmettre la vie !

— Je sais que si les œufs éclosent dans le ventre du guide les petits mourront étouffés et je sais que tu es la seule ici assez svelte pour aller les chercher là où ils sont.

— Juste ! approuva la jeune fille que les compliments ne laissaient jamais de marbre. C'est moi la plus svelte. Mais toi non plus, reprit-elle avec un sourire enjôleur, tu n'es pas très épais... mon gentil chevalier servant à moi tout seul... Pourquoi n'irais-tu pas à ma place faire un petit tour là-dedans ?

— Dans un accouchement ce qui compte c'est la largeur des épaules... et mes épaules sont trop larges.

— Ce n'est pas un accouchement.

— C'est pareil mais à l'envers.

— Tu pourrais peut-être utiliser ta magie...

— Je ne peux agir que sur ce que je vois : je ne vois pas ces œufs...

— Alors tu pourrais me donner le courage.

— Par la suggestion ?

— Oui, suggère-moi très fort de plonger dans la gueule baveuse du dernier guide !

— Je ne peux pas non plus : comme tu es prévenue tu saurais que c'est moi qui t'influence...

Lula soupira longuement. Résignée.

— Bon admettons que j’y aille... Je ne suis plus très certaine de me rappeler de l’itinéraire...

— Bon, je reprends tout depuis le début. Sachant qu’elle allait mourir la compagne du dernier guide lui a transmis ses œufs, par voix orale...

— ... Quelle poésie !

— Les œufs sont maintenant dans une poche que possèdent tous les dragons à la base de leur cou. Normalement, ils sont censés expulser les œufs quand ils sentent le moment venu. Seulement notre patient a sombré dans une inconscience profonde. Il n’a plus la force, ni probablement la volonté, de cracher ses œufs. Ceux-ci vont donc éclore à l’intérieur de la poche et les petits mourront étouffés.

— Et moi je vais leur tenir compagnie... ironisa Lula.

— Tu vas les sortir de là, parce que tu es la seule personne du fort suffisamment fine pour te glisser dans la gueule du dragon et que tu es la femme la plus intrépide des Terres Sauvages.

— Exact.

— La technique consiste à te glisser dans la gorge de la bête. Dès que tu auras dépassé le gosier, il y aura deux passages : l’un conduit à l’estomac, l’autre donne accès à la poche qui contient les œufs. Il y en a un troisième plus bas. Ce dernier amène aux poumons et permet de respirer par la bouche si les naseaux sont bouchés. Ce n’est pas le cas, le guide devrait donc continuer à respirer normalement même quand tu seras engagée...

— Arrête, j’ai peur.

— De quoi ?

— S'il se réveille...

— Il ne se réveillera pas.

— Et s'il se réveille quand même ?

— La situation serait embarrassante : ce n'est pas très poli de s'introduire à l'intérieur des gens pendant leur sommeil... Tu devras sûrement t'excuser.

— À ma place tu le ferais ?

— M'excuser ? !

— Non, tu irais chercher les œufs ?

— Je n'en sais rien. Si tu y vas je t'encouragerai, et si tu renonces je t'approuverai aussi. Je sais juste que je ne peux pas prendre cette décision à ta place.

— Si tu le pouvais, tu viendrais avec moi.

— Oui, je te suivrais.

Lula huma le saindoux dont elle était enduite de la tête aux pieds. Elle fit une grimace.

— Tu trouves que je pue ?

— Oui.

— Allons-y.

Avant de laisser Lula aux bons soins de son chevalier servant, Nouarn avait fait prendre les dispositions indispensables au succès de l'audacieuse manœuvre qu'avait imaginée Kalo. On avait enlevé le fond d'une solide barrique cerclée de fer et on l'avait glissée dans la gueule du dragon. Les mâchoires de ce dernier avaient ensuite été ligotées autour du cylindre ainsi constitué pour mettre l'accoucheuse à l'abri d'une réaction imprévue de son patient. La longueur de la corde qui liait les chevilles de Lula au pilier de la tente avait été calculée pour lui permettre une pénétration optimale tout en lui évitant un avalement fatal. Il avait fallu, ensuite, évacuer les lieux pour satisfaire la jeune fille qui entendait ainsi, disait-elle, faire respecter sa pudeur naturelle. Pur caprice ! avaient ronchonné une majorité de voyeurs contrariés en se tassant autour de la tente, pendant que ce veinard de Débyan s'employait à enduire sa compagne de graisse de porc nauséabonde. Il y a des cas où l'on supporte mieux l'odeur...

La toile de la tente était trop fine pour retenir le secret des conversations et la masse des curieux avait pu suivre les tergiversations de Lula, ponctuant ses hésitations de murmures tantôt amusés, tantôt angoissés. Malgré

l'ambiance bon enfant, chacun savait que l'issue pouvait être tragique, Nouarn avait été clair : si l'opération tournait mal, on sacrifierait le guide pour sauver Lula. Magatt se tenait devant l'entrée, prêt à intervenir à la moindre alerte. Il tenait à la main un couteau de chasse long et effilé... tout commentaire supplémentaire aurait été superflu...

Lula s'agenouilla puis se cambra pour pénétrer dans le tonneau. La vue était exceptionnelle. Débyan chassa l'idée que ce serait peut-être bien la dernière image qu'il conserverait de sa bien-aimée. La jeune montagnarde se trouvait aux trois quarts engagée dans la gueule de charognard du dragon mourant : il n'avait pas dû se laver les dents depuis bien longtemps. Lula passa les bras dans la gorge moite où s'écoulait un long filet d'une humeur suspecte pareille à du fromage fondu. Elle prit une grande respiration. Comme convenu elle sentit Débyan pousser sur ses pieds. Elle raidit ses jambes. Débyan commença à compter à haute voix :

— Un, deux, trois...

Elle avait l'impression que sa tête s'enfonçait dans de la vase chaude. Elle réprima un haut-le-cœur et effaça ses épaules. Son torse suivit, ses seins, ses hanches, ses cuisses... La voix de Débyan lui parvenait, étouffée :

— ...quatorze, quinze, seize...

L'intérieur du guide était chaud et doux. Elle s'arracha à une étrange torpeur qui tentait de l'envahir, l'ivresse des profondeurs ? Elle commença à tâtonner.

— ...vingt, vingt et un, vingt...

Sa main rencontra quelque chose, un orifice... Elle n'eut pas le temps de poursuivre ses investigations et se retrouva expulsée. Le charmant projectile termina sa course rectiligne dans les bras de Débyan. Ce dernier

n'avait pas eu le temps de lâcher la corde et les deux chercheurs d'œufs se retrouvèrent doublement enlacés.

— ...deux.

Magatt passa la tête par l'entrebâillement de la porte. Lula essuya la graisse qui coulait dans ses yeux et lui fit signe que tout allait bien.

— Vomie ? s'inquiéta Débyan en s'essuyant les mains dans sa robe de mage.

— Toussée, corrigea Lula en retournant à son exploration. Je suis allée trop loin. Cette fois-ci, tu comptes jusqu'à quarante avant de me ramener.

Bras, tête, torse, hanche. Débyan cessa de pousser. Lula détecta une large cavité sur sa gauche. Normal, le guide se trouvait légèrement basculé sur le côté pour éviter qu'il ne s'étouffe sous l'effet de son propre poids.

— ...quinze, seize, dix-sept...

Elle tâtonna à l'intérieur de la poche, ses doigts se posèrent sur une série de masses molles agglomérées. Était-ce bien les œufs ? Le rythme de son cœur s'accéléra. S'apprêtait-elle à arracher un organe ? Elle commença à manquer d'air.

— ...trente-sept, trente-huit, trente-neuf...

Tant pis. Elle planta ses ongles dans la masse spongieuse. Immédiatement, elle sentit la corde la tirer vers l'extérieur, vers l'air, vers la lumière...

— Splotch !

Lula s'extirpa de sa prison de chair avec un bruit de succions disgracieux.

Les chevilles toujours attachées, elle s'assit sur la couverture qui avait été placée sur le sol pour éviter que la poussière ne lui colle à la peau. Elle regarda Débyan en se mordillant la lèvre inférieure. Son butin était constitué d'un ensemble de blocs agglomérés enveloppés d'une

gangue de mucus visqueux. Débyan se décida le premier et entreprit, en grimaçant, de séparer les différents éléments. Onze. Il regarda Lula sans oser exprimer sa pensée.

— Il en manque un, trancha finalement Lula avec une moue désabusée. Les sages font toujours douze œufs, pas un de plus, pas un de moins. Bon, je crois que je n'ai pas trop le choix...

Bras, tête, torse, hanches, rotation du tronc vers la gauche. Une routine bien huilée... Lula fouilla une nouvelle fois les replis de tissus organiques à la recherche du rejeton perdu.

— ...trente, trente et un...

Ses mains se posèrent enfin sur l'objet de ses désirs, mais alors que le dragon était resté jusque-là sans réaction, il commença subitement à s'agiter. Lula se sentit aspirée. La corde se tendit. Une douleur aiguë lui vrilla les chevilles. Son sang se glaça. Elle s'empêcha de crier, mais tout son corps se mit à trembler. Elle manquait d'air. De l'extérieur lui parvint une plainte stridente puis une série de bruits secs... comme le son produit par un fouet qui claque. Elle aurait préféré ne pas comprendre, mais le doute n'était pas permis : les lattes du tonneau craquaient les unes après les autres accompagnées par un bruit sinistre de ferraille tordue. Elle comprit qu'elle était perdue.

Broncos et Smillow avaient tiré les enseignements de leur délicate rencontre avec la patrouille nordiste. Bien sûr, l'improvisation de la magicienne les avait tirés d'affaire, mais bon... La chance ne serait pas toujours de leur côté. D'autre part, même s'ils n'avaient fait que se défendre, ils avaient mis des vies en péril, probablement des vies de crétins obéissant sans scrupule aux ordres de Charkhan, mais des vies humaines malgré tout. Il fallait donc redoubler de prudence. Plus facile, cependant, à dire qu'à mettre en pratique. Quelques tentatives de déplacement nocturne à travers les bois touffus de la région les avaient convaincus qu'il y avait plus à craindre des prédateurs sylvestres que des patrouilles nordistes, et que, bien plus terrifiant encore, ni la force, ni la magie ne les protégeraient contre la détermination inflexible d'une branche basse à éborgner les promeneurs imprudents. La fatigue accumulée lors de ces expériences mouvementées avait fini de les persuader que, comme le souligne l'adage bien connu, trop de sécurité tue la sécurité.

Il valait donc mieux, tout bien considéré, prendre le risque de croiser quelques militaires soupçonneux que de subir le sort que réserve Formical à ceux qui se hasardent à

troubler son repos¹. À mesure qu'ils se dirigeaient vers le Sud à travers les champs et les taillis, ils avaient éprouvé de plus en plus de difficultés de se tenir à l'écart des patrouilles. Ils avaient rejoint les terres pauvres annonçant le désert rocailleux du Rafar en progressant aux heures troubles de l'aube ou du crépuscule, lorsque le monde des hommes hésite encore entre le sommeil et l'agitation dérisoire de la vie². Au contraire du colosse dont la seule hâte était de quitter ce pays hostile pour retrouver les bras accueillants de sa bien-aimée et la frimousse espiègle de son unique rejeton, la magicienne semblait s'inquiéter de cette effervescence martiale. Un tel déploiement de force pour traquer quelques fugitifs... Peu de barrages... Des troupes nombreuses, mais que l'on devinait peu concentrées, absentes... Se pouvait-il que...

Smillow savait où chercher la réponse.

Au prix de quelques poissons finement cuisinés, la magicienne avait obtenu de Broncos qu'il consente un détour par l'agglomération nordiste la plus méridionale des Terres Sauvages. Une ville sans nom qui avait poussé comme une grappe de champignons sur une souche pourrie. Après avoir gravi une longue pente caillouteuse parsemée de quelques épineux rabougris, dignes ambassadeurs du Rafar tout proche, le couple insolite commença à distinguer à travers les brumes matinales les premières maisons de pierre d'une ville sans âme, puis,

1 Formical, dieu de la nature et des forêts était censé lancer les terribles créatures de la nuit aux trousses de ceux qui lui manquaient de respect. Ceci étant (un fait acquis), nul parmi ceux qui avaient eu le malheur de provoquer l'ire du dieu de la nature n'en était revenu. Par conséquent, il n'existait aucun manuel de bonne conduite en milieu boisé pour enseigner aux voyageurs nordistes les règles de politesse à respecter pour espérer voyager en paix.

2 ...ou l'inverse.

telle une colline s'élevant au-dessus des toits en terrasse, la silhouette imprécise d'un édifice gigantesque. Il était dangereux de poursuivre plus avant et le couple de fouineurs dut patienter parmi les rochers en attendant d'y voir plus clair. Quand la chaleur du jour eut dissipé le brouillard, le temple de Chabana leur apparut dans toute son extravagance et dans toute sa... laideur.

La mise en chantier du monument avait été ordonnée par Charkhan immédiatement après sa nomination à la tête des armées du Nord basées dans les Terres Sauvages. L'ambitieux général n'avait pas eu jusqu'alors la réputation d'un homme pieux, sans doute s'était-il imaginé attirer la bienveillance du dieu de la guerre par une débauche de moyens supposée proportionnelle à une dévotion aussi intense que tardive. L'édifice se présentait sous la forme d'une pyramide aux angles mal définis et au sommet inachevé : une immense taupinière en perpétuelle construction. Un chemin en spirale s'enroulait autour de l'incroyable empilement et l'on pouvait malgré la distance y distinguer des attelages de bœufs hisser sans relâche des blocs de pierre vers l'esplanade supérieure, vaste terrasse qui semblait constituer le socle d'une nouvelle ineptie architecturale. Huit contreforts régulièrement répartis permettaient d'ancrer le temple de part et d'autre du ravin au fond duquel s'engouffraient les flots puissants du fleuve jaune. Comme pour symboliser l'écrasante puissance nordiste franchissant le gouffre à l'assaut de nouvelles conquêtes, les responsables de cette monstruosité avaient tout sacrifié à la démesure, rien à la grâce un peu magique qui par essence investit d'ordinaire les ponts suspendus, traits d'union reliant les hommes aux hommes partout sur cette vénérable terre plate.

— Difficile de faire pire, conclut Broncos quelque peu vexé par le manque de sens artistique de ses compatriotes. Je ne suis pas convaincu que Chabana se sente vraiment honoré par ce tas de bouses.

Les deux espions franchirent avec prudence la distance qui les séparait du précipice et se tapirent à plat ventre pour observer le paysage à leur aise. Tel un monstre endormi, le Durgorn serpentait au fond d'une vallée délimitée par d'abruptes falaises s'évasant en amont du temple pour former un immense entonnoir à l'extrémité duquel la croûte terrestre semblait avoir été éventrée pour offrir un étroit passage aux fleuves majestueux. Nourrie par les crues saisonnières, la riche végétation du canyon contrastait avec celle plutôt rachitique du plateau qui le surplombait. Dominées par des à-pics vertigineux naturellement ornés de motifs ocre aux formes ondulantes, quelques cabanes de rondins s'étaient établies à l'endroit où, formant une arche lugubre, la hideuse cathédrale dédiée au dieu de la guerre coiffait l'entrée du ravin avec une sorte de prétention déplacée.

Les pieds solidement plantés au milieu du cours d'eau, une monumentale statue de Chabana s'acquittait de l'ingrate mission de soutenir le temple. Sous son œil sévère, s'activait, malgré l'heure matinale, une foule bigarrée, transpirant au son lourd des tambours censés rythmer la cadence du chantier. De cette cacophonie dominée par les cris des charretiers et les claquements de fouet, Broncos et Smilow ne percevaient que des échos amoindris témoignant mal de la fièvre ambiante. Sur la rive nord, laquelle jouissait probablement d'un meilleur ensoleillement que sa jumelle, s'étaient agglutinées, à perte de vue, les tentes bien rangées d'une armée en campagne. Disputant l'espace aux militaires, des troupeaux de bovins

et de moutons piétinaient avec une nervosité sans doute justifiée, le sol boueux de leurs enclos en attendant de connaître un sort encore plus funeste. Comme des scarabées morts au bord d'une fourmilière, d'énormes barges avaient été alignées le long de la berge. Des grues à roue d'écureuil permettaient d'y charger des poutres, des pierres et quantité d'autres choses qu'on ne pouvait distinguer à cette distance. Là où les grandes péniches plates avaient été amarrées, le courant n'était pas encore trop puissant. En aval du temple, le lit rétréci de la rivière deviendrait bien plus turbulent et à vrai dire tout juste navigable.

— Il ne faut pas être angoissé pour s'aventurer là-dessus, remarqua Broncos en détournant les yeux des chalands surchargés. Bon, j'en ai assez vu comme cela. On pourrait peut-être y aller maintenant...

Smillow ne répondit pas, elle semblait subjuguée, non pas par le temple, mais par l'activité qui régnait en contrebas.

— Eh ! Tu rêves maman ! insista Broncos avec ce petit soupçon de provocation qui lui assurait en général une réponse, parfois cinglante, mais toujours rapide.

— Oui, opina la magicienne en ignorant volontairement la familiarité dont faisait preuve le barbare. Vous avez raison Broncos, le temps presse.

Quand Lula reprit ses esprits, elle était propre et sentait bon. On l'avait lavée, parfumée et revêtue d'une chemise de lin. Il faisait presque nuit. Ses chevilles lui faisaient mal, la corde avait laissé des traces. Débyan était étendu près d'elle. Il ne bougeait pas. Son teint était un peu pâle. Autour de la couche où ils étaient étendus côte à côte, un groupe de danseurs montagnards s'employait sans relâche. Nouarn était assis près d'elle. Il lui sourit, hocha la tête plusieurs fois avec une moue énigmatique puis éclata d'un rire sonore. Il la prit par les épaules et la regarda dans les yeux avec une expression qui laissait deviner une grande fierté :

— Tu peux te vanter de nous avoir flanqué une belle frousse, fillette !

— Et Débyan ?....

— Il est hors de danger. Il a dit à Kalo qu'il avait utilisé une magie dangereuse : un chant qu'il a appris auprès des petits hommes de la grande forêt de l'Ouest. Magatt l'a vu faire. Dès qu'il a entendu des bruits suspects, il s'est précipité à l'intérieur de la tente. Dans sa crise le guide avait tendu le cou et la corde était devenue trop longue. Magatt a vu ses mâchoires broyer le tonneau comme du bois mort. Il a vu Débyan enrouler la corde

autour de son bras et tirer en poussant un cri qui nous a tous laissés à moitié sourds un bon moment. Jamais Magatt n'avait vu une chose pareille. Pendant un instant, Débyan est devenu comme flou ! Tu as été arrachée de la gueule du guide à la vitesse d'un carreau d'arbalète. S'il n'avait pas réussi à t'extraire à temps, la corde aurait été sectionnée et Magatt aurait dû sacrifier le guide... Rien ne dit qu'on aurait pu la récupérer à temps. Ce jeune mage doit beaucoup... hum, t'apprécier. Il s'est bien abîmé le bras avec la corde, et l'effort qu'il a produit lui a déplacé quelques os ! Heureusement que Kalo a de solides talents de rebouteux : il l'a manipulé longuement et assure qu'il a tout remis à sa place. Les danses de vie ont fait le reste. À présent ton héros dort. Nous allons vous laisser tranquilles... Ah oui, j'allais oublier... Le dernier guide s'est calmé et il accepte à nouveau de s'alimenter. Nous l'avons laissé avec ses œufs. Tes mains étaient restées crispées sur les deux derniers...

— ... ?

— Oui, tu as bien entendu ? C'est incroyable, mais il en restait deux... en plus des onze autres. Il y a donc bien treize œufs !

Les œufs avaient éclos un à un. Trois jours après l'« accouchement par voie orale », leurs résidents s'en étaient extraits sous l'œil attendri de quelques montagnards émerveillés. Il n'y avait rien eu à faire¹. Seulement attendre. À l'approche du soir, le plus dégourdi des dragonneaux, ou peut-être le plus frileux, avait décidé de se lancer dans l'aventure de la vie. Jouant de ses petits crocs déjà tranchants, il s'était taillé une ouverture par laquelle il s'était contorsionné hors de son douillet cocon. Les autres l'avaient imité sans se faire prier. Quand on fait partie d'une portée de dragons, il ne faut pas rester traîner : en effet, sitôt acquises quelques fonctions motrices rudimentaires, les petites créatures célèbrent leur naissance en dévorant de bon cœur l'enveloppe dont ils viennent de s'extirper et qui contient les éléments nutritifs qui en feront des charognards pétillants de santé. Alors, malheur aux retardataires ! Ils se feraient littéralement manger leur premier repas sur le dos !

1 Les dragons couvent leurs œufs à l'intérieur de leur corps. Après l'expulsion, leur enveloppe de mucus retient quelque temps la chaleur, mais la relative fraîcheur « du dehors » incite les petits à sortir de leur coquille. Ainsi les œufs éclosent-ils souvent le soir ou la nuit quand la température descend.

Souhaitant ne pas troubler trop longtemps l'intimité du guide et de sa descendance, les montagnards avaient quitté discrètement la tente où, dans un désordre parfait, les nouveau-nés malhabiles découvraient par l'expérience l'usage approximatif de leurs membres encore engourdis. La lumière du jour commençait à décroître. Encouragés par la douce clarté du soir, les petits dragons avaient ouvert leurs grands yeux fragiles. Profitant de cet avantage décisif, tremblant sur leurs petites pattes courtes, trébuchant à chaque pas, mais animés par l'enthousiasme de la jeunesse et la perspective d'un joyeux festin, ils avaient retrouvé les restes de leurs coquilles et dévoré sans manières ce repas équilibré mijoté par la nature bienveillante.

Mitral avait repris des forces. On avait enlevé de sa mâchoire un bout de ferraille et quelques éclats de bois, souvenirs encombrants laissés par le tonneau des accoucheurs bénévoles. Il se sentait mieux. Un peu mélancolique, un peu désorienté, comme si, sa peine s'atténuant, il se retrouvait aussi démuné que soulagé. Il se redressa lentement et s'assit sur ses pattes arrière dans une posture qui donnait à ceux de son espèce une allure si fière. Il promena autour de lui un regard sévère. Il semblait préoccupé. Malgré sa confusion, il se laissa distraire par le spectacle de sa remuante progéniture. Après avoir dévoré les restes mélangés de leurs coquilles croustillantes et de mucus gélatineux, plusieurs petits affamés avaient commencé à s'attaquer à la gangue visqueuse du dernier œuf. Celui qui tardait à éclore.

Fallait-il intervenir ? Mitral hésita. Il se sentait à la fois concerné et bizarrement étranger au sort de cette vie qui avait palpité en lui. Était-il le jouet de fausses évidences ? Rassasié, un de ses rejetons s'approcha de lui

d'une démarche malhabile. La petite créature bomba le torse, se dressa sur ses pattes arrière et se tendit comme s'il cherchait à impressionner son géniteur. Ayant présumé de ses forces, le minuscule provocateur tomba piteusement sur le côté et se releva immédiatement en piaillant d'une voix nasillarde qui semblait exprimer son indignation devant l'indifférence paternelle. Sans vraiment réfléchir Mitral se pencha et donna quelques grands coups de langue râpeuse au petit effronté. Surpris par sa propre attitude, le dernier sage se redressa et dans un mouvement de recul instinctif effleura de la tête la toile du plafond.

Pourquoi avait-il léché ce petit ??? Et... pourquoi se posait-il cette question ? Qu'y avait-il d'étrange à prendre soin de ses propres enfants ? Le dragonneau déploya ses ailes embryonnaires nettoyées par la salive de ce père récalcitrant qui rechignait à remplir ses obligations naturelles. Tel un petit coq satisfait exhibant ses nouveaux attributs, il se mit à sillonner la tente en se dandinant avec une arrogance comique. Mitral fouetta nerveusement le sol de sa longue queue. Une panique sourde s'immisçait en lui comme une bête nuisible. Il s'ébroua bruyamment pour chasser ce flot de souvenirs nauséux qui, tel un torrent de boue, refluit furieusement d'un pan abandonné de sa mémoire en friche. Insensibles à son angoisse, mais fort impressionnés par l'édifiante démonstration de leur petit camarade de couvée, les jeunes convives se détournèrent de leur dessert et se précipitèrent en désordre pour profiter du décrassage paternel. Dans la bousculade, ce que les montagnards avaient pris pour un œuf roula dans un coin et disparut sous la paille de la litière. Débarrassé de son enveloppe de mucus, il n'en restait plus, à présent, qu'une pierre couleur sang à peine plus grosse qu'un poing d'enfant.

— Une boule de mucus ! Ce n'était donc qu'une simple boule de mucus !

Ce fameux treizième œuf avait fait couler assez de salive pour mettre les montagnards à l'abri de la sécheresse jusqu'à la prochaine saison des pluies ! Kalo irradiait d'un bonheur communicatif. Il laissa échapper un petit gloussement satisfait. Il était probable que, jamais dans toute l'histoire de la terre plate, ni homme ni bête n'avaient nagé dans une telle félicité. Et il y avait de quoi ! Après avoir frôlé la mort, le dernier sage gagnait chaque jour en vigueur et semblait devoir maintenant entraîner dans son sillage la nation montagnarde tout entière. Plus important encore, le pays retrouvait son âme perdue sous la forme de ces douze petites créatures insouciantes sur lesquelles il entendait personnellement veiller jusqu'à son dernier souffle.

Comme chaque matin, Lula avait aidé le gros montagnard à laver les dragonneaux et leur avait servi cette repoussante purée de viande faisandée dont ils se gavaient avec bien peu de savoir-vivre. Elle avait changé la litière de SON guide, celui-là même qui lui avait involontairement permis de gagner la considération de Nouarn et de ses pairs. Grâce à lui, elle demeurerait à

jamais dans l'esprit de ses compatriotes : « Lula l'accoucheuse de dragons ». Son bonheur aurait pu être aussi complet que celui de son compagnon de pouponnage et pourtant, sitôt fini son travail, elle quitta la tente avec une discrétion qui ne lui ressemblait guère. En franchissant la porte de toile, elle croisa Débyan et le gratifia d'un petit baiser distrait. Le jeune mage la regarda s'éloigner pensivement.

— Pourquoi est-elle aussi absente ? demanda-t-il à Kalo.

— Un grain de poivre dans son bol de lait... répondit distinctement le gros montagnard à présent plus serein qu'une poule sur un œuf d'autruche¹ et, par conséquent, débarrassé de ses problèmes d'élocution jusqu'à une prochaine contrariété.

— Un grain de poivre ?

— Elle a trouvé un compagnon, elle a gagné le respect : ça, c'est le bon lait, chaud et crémeux... Elle serait comblée s'il n'y avait ce gros grain de poivre... Lula n'a pas toujours eu autant de chance, vois-tu. On pourrait même dire qu'il n'y a pas si longtemps, elle était habituée à avaler jour après jour une abondante ration de petites choses contrariantes. Jusque-là, elle s'en était accommodée tant bien que mal, mais à présent qu'il est tout seul à la narguer en faisant des petits ronds à la surface de son bonheur, ce petit grain de poivre quotidien devient de plus en plus dur à ingurgiter...

¹ L'étymologie de cette expression, typiquement montagnarde, reste nébuleuse et son postulat discutable. Il est peu probable, cependant, que la lente évolution des gallinacés leur permette, dans un délai raisonnable, de s'organiser pour obtenir de l'auteur ou de ses descendants un éventuel démenti.

— Et ce grain de poivre qui la tracasse, c'est quoi exactement ?

— Lula est une femme-fille. Un problème de papillons... Je pense que le mieux serait qu'elle te l'explique elle-même.

Kalo était de bon conseil... Débyan était d'une nature conciliante. Il se lança immédiatement à la recherche de Lula, fermement résolu à chasser le nuage de papillons qui assombrissait l'horizon de sa bien-aimée. Il la retrouva facilement. Elle s'était réfugiée sur le toit de l'une des tours qui trônaient aux angles des remparts. Comment avait-elle réussi à grimper là-dessus ! ? Le jeune mage fit une grimace : difficile de considérer le choix de cet endroit inaccessible comme un vibrant appel à la convivialité. Il se concentra brièvement et lévita jusqu'à la jolie montagnarde.

Le toit de rondins était plat. Les pieds de Lula pendaient mollement dans le vide et son regard mélancolique semblait contempler le paysage verdoyant qui s'étendait à perte de vue. Débyan s'assit à ses côtés en déployant un luxe de précautions. C'était haut... vraiment haut...

— C'est haut, déclara-t-il sans chercher à masquer son appréhension.

Lula lui sourit et se pencha pour l'embrasser. Le jeune mage trouva une prise solide entre deux rondins légèrement disjoints et enroula son bras libre autour de la taille de sa compagne dans un souci louable de concilier romantisme et sécurité.

— Miaou ! lâcha-t-il sitôt sa langue à nouveau disponible pour l'expression orale.

— Pourquoi dis-tu « miaou » à chaque fois que je t'embrasse ?

— J'hésitais entre « miaou » et « bonjour ma dame », tu penses que je devrais changer ?

— Non, non... Garde « miaou », ça ira pour le moment... de toute façon je finirai bien par savoir.

— Ça m'étonnerai, je suis le seul à connaître le secret du « miaou ».

— C'est de la magie ?

— Un peu...

— Alors je vais être obligé de te torturer ! susurra la jeune montagnarde en plissant ses jolis yeux pour tenter de se donner un air mauvais.

— Il y a plus simple : on pourrait faire un échange...

— Un échange de secrets ? ! Je ne vois pas trop ce qui pourrait t'intéresser, à moins que tu ne cherches à rendre ta peau plus douce ou tes cils plus soyeux...

— Euh, non... répondit le jeune mage légèrement déstabilisé. Par contre, tu pourrais peut-être me parler de tes problèmes de papillons...

— Ah, le traître ! fulmina la jolie montagnarde en bondissant sur ses pieds.

— Je reconnais que j'ai été un peu fourbe sur ce coup-là... admit le jeune mage en se mordant la lèvre inférieure pour éviter le fou rire.

— C'est Kalo qui t'a parlé de cette histoire ? contre-attaqua Lula en prenant un air inquisiteur.

— Il m'a dit que tu étais une femme-fille à cause d'un problème de papillons, mais il a préféré ne pas m'expliquer ce que cela signifiait. Il estime que c'est à toi de choisir de m'en parler... ou non.

— Mouais, il s'en tire bien celui-là...

— Si tu ne veux pas en parler, tant pis...

Lula croisa les bras, pencha la tête sur le côté, leva les yeux au ciel puis, finalement, poussa un long soupir et reprit sa place à côté de Débyan.

— Bon, dit-elle, de toute façon, il aurait bien fallu régler ça un jour ou l'autre. Autant en finir tout de suite. Alors voilà : chez nous autres, les montagnards, il n'est pas convenable de courtiser une femme sans désir de s'unir à elle et il n'est pas convenable tout court de courtiser une femme-fille. Or je suis une femme-fille et toi, Débyan de Bercigore, j'ai comme l'impression que tu me courtises gravement...

La jeune fille marqua une petite pause afin de laisser mijoter dans son inquiétude l'infâme personnage qui s'était rendu coupable de courtoisie avérée à son égard.

— Rassure-toi, reprit-elle après un petit ricanement vengeur, tu n'es pas un montagnard, tu n'es donc pas soumis à nos lois... De toute façon : je me moque de ces coutumes débiles.

— Ouf ! Mais les pap...

— Ce serait juste embêtant, enchaîna Lula en coupant la parole à son compagnon, si tu voulais, heum... faire les choses dans les règles... Mais, il n'y a aucune raison. N'est-ce pas ?

Débyan fronça les sourcils. Sa compagne avait prononcé ces dernières phrases d'une voix plus basse et mal assurée. Ses mots prétendaient une chose, mais ses yeux semblaient affirmer l'inverse... Quoi qu'il en fût, il ne voyait pas du tout où elle voulait en venir.

— Tu veux ou tu veux pas ? reprit-elle soudain, laissant transparaître une pointe d'agacement.

— Euh, ben... si tu veux que je veuille, moi je veux bien... mais je veux quoi, exactement ?

— M'épouser bien sûr !

— Ah ! Ah, oui... Euh... Eh, bien oui. Oui, bien sûr. C'est évident. Je veux t'épouser... dans les règles. Voilà, c'est dit. Lula, je te le demande. Veux-tu m'épouser, euh... dans les règles ?

— Eh bien c'est pas trop tôt ! s'exclama la jolie montagnarde en retrouvant son sourire malicieux et le franc-parler qui faisaient son charme. Ceci dit, côté spontanéité il y aurait à redire... Mais j'accepte tout de même ta proposition... De toute façon, ce n'est pas encore gagné : pour m'épouser dans les règles, il faudrait d'abord que tu t'arranges avec ces maudits papillons des montagnes !

— Ah, nous y voilà ! s'exclama Débyan soulagé d'en arriver enfin à l'objet de sa question initiale. Donc, pour t'épouser selon les usages montagnards, il me faudra le consentement de ces fameux papillons ?

— Oui, en quelque sorte. En fait, tous les ans à cette époque, on organise une grande cérémonie : le rituel des papillons. On devrait plutôt dire le rituel des crétins de papillons, mais passons. Je t'explique : à l'occasion du rituel, on dépose des sortes de chenilles dans les cheveux des adolescentes en âge de devenir des femmes. Ces chenilles idiotes finissent par se transformer en petits papillons colorés. En fait, ce ne sont pas de vrais papillons, mais des espèces de poux ailés qui sucent le sang à travers le cuir chevelu. Ça gratte, mais c'est très joli et ça plaît aux vieux. Partout où les heureuses élues se promènent, elles sont accompagnées de leur essaim de parasites personnels : on dirait qu'elles ont au-dessus de la tête un petit tourbillon de pétales bleus.

— C'est poétique...

— C'est pathétique ! Et ça peut durer plusieurs lunes. En fait, ça dure jusqu'à l'hiver ou jusqu'à ce qu'un

amant se présente et fasse son travail de... Bref jusqu'à ce que la jeune fille perde sa virginité ou que l'hiver ne chasse la poésie.

— Ah bon... une fois que les filles sont... initiées, les papillons s'en vont ?

— Oui. Chez les nordistes vous dites : « dépuçelées », chez nous on dit que les filles perdent leurs papillons. Tu notes que tout cela reste une histoire d'insectes... sans doute que vous autres aussi, vous aviez jadis une coutume du même genre...

— Ah... euh, sans doute. Et donc, euh... toi... tu n'as pas trouvé de... heu... de prétendants...

— Tu n'y es pas du tout ! Qu'est-ce que tu crois ! J'aurais certainement eu plus de courtisans sur mes talons que de papillons au-dessus du crâne. C'est les chenilles qui ont refusé de s'installer dans mes cheveux, sans doute mon sang n'était-il pas assez sucré pour ces petites créatures délicates. J'ai essayé sept années de rang et puis j'en ai eu marre de ramper devant des chenilles !

— Tu es donc restée tout ce temps "interdite".

— Oui, et je jouissais à ce titre d'une totale indépendance et d'une misère sentimentale affligeante. Aucun montagnard n'aurait osé me toucher, même du bout des doigts. Heureusement qu'il y avait les voyages...

— Pourquoi es-tu revenue, alors ?

— Ici c'est mon pays. J'y suis bien... Enfin, toujours mieux qu'à Vargas. Je sais maintenant que je ne suis pas différente des autres et que je peux profiter de mes avantages sans provoquer de cataclysme...

— Dans ce cas, tout va bien ! Si tu te moques de ces coutumes, pourquoi veux-tu que je t'épouse dans les règles ?

— C'est toi qui veux !

— D'accord. Bon, alors dis-moi pourquoi est-ce que je veux t'épouser dans les règles ?

— Je n'en sais rien, c'est à toi de trouver...

— À bien y réfléchir, je ne sais pas si c'est très malin de ma part de vouloir coller à la tradition : cette histoire de papillons me met à l'abri de la concurrence locale !

— Tu es jaloux ?

— C'est plutôt que j'ai du mal à croire en ma chance...

Lula lança au jeune mage un regard à faire fondre un rocher.

— Bon, reprit-il en se raclant la gorge, si j'ai bien compris ce que tu ne me demandes pas, il faudrait que je trouve un moyen pour que ces chenilles idiotes de papillons crétins apprennent à apprécier le goût de ton sang. Mais qu'est-ce qui te fait penser que je peux réussir une chose pareille ?

— Je ne comprends pas ta question, minauda la jolie jeune fille en entortillant une de ses courtes tresses autour de son doigt, pour un mage aussi puissantissime que le grand Débyan de Bercigore, rien ne devrait sembler impossible... Ou alors, ce serait de la mauvaise volonté !

Les dragonneaux constituaient le centre d'intérêt principal de la population de Fort Drill. La nouvelle de leur naissance s'était répandue à travers le pays et de nombreux montagnards affluaient continuellement dans l'espoir de pouvoir vérifier la réalité de leur existence. Pour les récompenser de leurs efforts, sans pour autant troubler outre mesure l'intimité des dragons, une période de visite avait été décrétée aux heures chaudes de la journée. Supportant avec flegme les ardeurs d'un soleil indifférent à leur fatigue, un cortège ininterrompu de pèlerins volubiles mais disciplinés, défilait en rangs serrés devant la tente du dernier guide, capturant en l'espace de quelques instants magiques, l'image irréelle de Mitral et de sa progéniture endormie. Exténués, mais riches d'une foi plus grande que le ciel, la plupart des visiteurs s'attardaient ensuite dans les environs. Certains attendaient d'en apprendre plus sur la destination finale des dépositaires inattendus de leur fierté retrouvée, mais les plus nombreux cherchaient simplement à prolonger l'intermède de ce séjour réconfortant, comme au petit matin on garde les yeux clos pour tenter de retenir ses rêves.

Compte tenu des circonstances, le rituel des papillons aurait pu passer au second plan. La candidature

de Lula avait eu pour effet de préserver l'intérêt des montagnards pour cette coutume ancestrale que certains commençaient à juger encombrante. La décision de la jeune rebelle avait été, comme il se doit, largement commentée. Parmi ceux qui la connaissaient un tant soi peu, ils étaient rares à croire en son innocence, mais, bien entendu, aucun en mesure de prétendre avoir goûté à ses faveurs. Lula s'était donc jointe à quelques adolescentes des villages voisins pour la solennelle cérémonie dite de la « pose des chenilles ». Sa présence parmi cette brochette de jouvencelles intimidées aurait pu sembler incongrue ; en réalité, son air espiègle et la finesse de ses traits lui permettaient de paraître à peine plus âgée que ses camarades.

Malgré la relative brièveté de la célébration, la jeune rebelle avait soigné sa présentation et donné libre court à sa coquetterie : elle avait revêtu la longue tunique de soie bleue ramenée de Vargas, tenue luxueuse d'une effronterie savamment calculée pour donner des regrets à tous ceux qui n'avaient pas osé braver les interdits pour lui donner sa chance du temps où elle était libre et solitaire. Elle portait aux poignets et aux chevilles des bracelets en ivoire poli, autour du cou une parure constituée de feuilles de chêne en fer doré. Deux plumes jaune vif lui tenaient lieu de boucles d'oreille. Ses cheveux étaient défaits et quelques mèches scintillaient dans le soleil de reflets métalliques d'un bleu profond. Elle était tout simplement divine. D'une beauté qui faisait déglutir les jeunes, sourciller les épouses et radoter les vieillards.

Kalo avait officié en qualité de gardien de la tradition et procédé aux lâchers de chenilles. À la surprise générale les charmantes petites créatures s'étaient adaptées à l'écosystème capillaire de Lula. La jolie montagnarde était

pleinement consciente des lourds soupçons qui pesaient sur sa virginité et semblait s'en amuser énormément : ces braves petites bêtes, disait-elle avec un sourire malicieux, ont fini par admettre qu'il n'y avait pas, dans ces vastes montagnes, jeune fille plus chaste et plus pure que moi. Au bout de deux jours les « braves petites bêtes » lui tenaient encore compagnie. Elles étaient certes gonflées comme des gousses trop pleines, amorphes, violacées, certainement promises à une fin tragique et probablement explosive, mais, pour l'heure, elles étaient encore incontestablement vivantes ce qui suffisait à entretenir les espoirs de Lula et alimenter les conversations de ses voisins.

Le troisième jour, de bon matin, alors que Lula se promenait dans la campagne déserte, ses chenilles s'étaient subitement métamorphosées en papillons. Un record, si l'on considère que leur évolution normale aurait dû les conduire à se transformer au bout de six ou sept jours seulement ! La nouvelle avait été rapportée par un témoin on ne peut plus fiable : un vieux berger respectueux des usages, réputé d'humeur taciturne et totalement dépourvu de sens de l'humour. Il avait décrit la scène en détail, jamais il n'avait vu pareil tourbillon : les plus gros papillons, les plus bleus, les plus bruyants et les plus virevoltants... Spectaculaire et effrayant, à coup sûr la manifestation d'une espèce nouvelle probablement mutante.

Immédiatement après l'éclosion, Lula avait choisi de regagner la modeste tente qu'elle partageait avec Débyan... en tout bien tout honneur donc ! Posté à l'entrée de son refuge, le jeune mage avait été chargé d'expliquer aux visiteurs septiques, ou tout simplement désireux de contempler le spectacle fascinant des papillons

mutants, que sa bien-aimée préférait ménager ses petits pensionnaires de façon à les conserver assez longtemps pour qu'un « éventuel » prétendant se charge de leur donner congé selon les usages en vigueur. Débyan prononçait en général ces derniers mots d'un air grave, tout en opinant du chef avec une mimique qui en disait long sur le sérieux de la situation. Puis, paraissant soudain préoccupé, il se mettait à fouiller du regard l'horizon immaculé à la recherche d'un signe d'évolution météorologique : "Le temps se couvre, non ?". Quand l'épreuve devenait inhumaine et que le jeune mage en déroute se mettait à siffloter dans un réflexe ultime destiné à combattre le silence ennemi, Lula volait à son secours en clamant à travers la toile de tente quelques arguments irréfutables :

— J'ai tellement patienté, lançait-elle, que je ne tiens pas à prendre le moindre risque. On ne sait jamais : un cyclone, une éruption volcanique, une attaque de serins !

Compréhensifs et goguenards, les visiteurs se contentaient en général de surenchérir, mettant Lula en garde contre les pluies de sangliers ou les invasions de plantes papivores. En fin de soirée, Lula avait tout de même accepté de recevoir individuellement quelques « contrôleurs ». Ces privilégiés avaient vu le prodige, entendu le son feutré des battements d'ailes, senti sur la peau de leurs mains le souffle léger du vol tourbillonnant de cet essaim de papillons d'une espèce mystérieuse. Un consensus semblait devoir s'imposer : pourquoi nier l'évidence ? Lula s'était pliée à la coutume, à sa façon, un peu ironique, un peu capricieuse, certes, mais aussi avec un zèle qui l'honorait.

La nuit était tombée sur le fort. De toute évidence le prétendant "éventuel" en avait profité pour se livrer à un

dépapillonage en règle, car le matin suivant Lula promenait dans le village sa tignasse toujours agrémentée de reflets bleutés, mais indéniablement débarrassée de sa population d'insectes mutants. Elle arborait un sourire triomphant qui contrastait avec la mine de son compagnon dont les traits exprimaient certes une joie réelle, mais également une profonde lassitude. Ces Nordistes avaient sans doute des manières raffinées, épilogaient quelques jaloux, mais face au tempérament des filles du pays ils ne tenaient visiblement pas la distance ! Quoiqu'il en fût, au matin de ce 28^{ème} jour du mois de Silla¹, Lula était devenue une honnête femme et Débyan un non moins honnête époux. Les usages avaient été respectés, chaque étape du processus dûment constatée et homologuée par les membres les plus éminents de la communauté. Et pourtant...

Et pourtant, incompréhensiblement, Kalo s'était retiré dans la tente du dernier guide et tardait à rejoindre le nouveau couple pour lui adresser au nom de tous les montagnards, la bénédiction rituelle, apanage de sa fonction de gardien de la tradition.

À l'abri des regards, conscient du malaise qu'il créait par son attitude, Kalo se tenait à genoux face à l'immense dragon. Il avait respecté le protocole et sollicité une vision. Tout comme il en avait eu l'occasion par le passé, il avait formé dans son esprit des images et prononcé des mots... ces images et ces mots, le guide les avait compris, il ne pouvait y avoir de doute. Malgré tout, le guide ne lui avait pas procuré de vision. Kalo était démuni. Assis sur ses talons, il repoussa délicatement quelques dragonneaux qui joyeusement s'agglutinaient autour de lui, prenant son comportement insolite pour un appel au jeu. Une voix familière arracha le gros montagnard à sa méditation :

1 Les montagnards ont adopté le calendrier nordiste.

— Je ne sais pas si le dernier guide est en état de te répondre... mais je crois savoir ce qui te tracasse.

Kalo garda le silence. Nouarn poursuivit :

— Débyan a traficoté une mixture pour retenir les chenilles, une espèce de pâte aux reflets bleus... Ensuite il s'est arrangé pour que chacun d'entre nous se retrouve en tête-à-tête avec Lula... Tu sais comme moi que Débyan possède des pouvoirs comparables à ceux des guides : il peut procurer des visions, mais à une seule personne à la fois. Posté à l'entrée de la tente, il lui a été facile de nous surveiller discrètement pour pouvoir nous abuser.

Kalo soupira.

— Sa fatigue n'est pas un effet de son activité nocturne, poursuivit le chef rebelle, et ces papillons n'étaient pas réels.

Kalo opina à regrets.

Mitral se redressa un peu.

Nouarn poursuivit :

— Mais cela a-t-il vraiment de l'importance ? À qui ont-ils fait du tort ? Tu sais ce que je pense des traditions en général et du rituel des papillons en particulier. Nos mythes ont beaucoup souffert de l'occupation nordiste. Nous faisons tous semblant d'y croire encore, mais nous savons pour la plupart que ces légendes et ces rituels valent avant tout par les repères qu'ils nous donnent, ils matérialisent des règles que nous acceptons tous de façon tacite et qui permettent à notre société de prospérer dans la paix. Le rituel des papillons facilite le passage à l'âge adulte, indique les filles prêtes à devenir des femmes, les aide à quitter le cocon familial. Le cas de Lula est une anomalie, un accident qui nous met tous mal à l'aise. Si Débyan a organisé cette comédie c'était sans doute pour plaire à Lula. Il nous a prouvé son attachement pour la

petite et, par la même occasion, son désir d'épouser aussi nos coutumes : où est le problème ?

Le gros montagnard réfléchit longuement avant de livrer sa réponse. Lentement un sourire se dessina sur ses lèvres épaisses.

— Les temps changent, concéda-t-il finalement. Allons rejoindre les jeunes époux. Il faut leur offrir une grande fête.

Mitral suivit des yeux les deux montagnards. Sa queue battait le sol nerveusement. Les visions, la magie, tout cela prenait un sens. Comme les perles d'une pluie d'orage, ses souvenirs s'agglutinaient à présent pour reconstituer une nappe uniforme et limpide, celle de sa vie, celle de ses vies...

1^{er} jour du mois de Kachiraz

Ils étaient à présent quelques milliers à s'attarder dans la région de fort Drill. Même si l'hiver avait été clément et que les réserves étaient abondantes, la région du fort ne disposait pas à long terme de ressources suffisantes pour supporter une population aussi nombreuse. Nul ne se sentait cependant investi d'une autorité suffisante pour oser renvoyer chez eux ces hordes de traîneurs. L'affaire était délicate. Comme le soulignaient les anciens, le désœuvrement porte en lui les germes du désordre et cette situation finirait, si l'on n'y prenait garde, par accoucher d'un désastre. Il fallait secouer tout ce petit monde, remplacer la douce mélancolie par la ferme volonté de la confiance retrouvée. Quoi de mieux, soutenait en écho une majorité de jeunes gens responsables et toujours prêts à se ranger à l'avis des plus vieux quand il s'agissait de combattre la perfide oisiveté, quoi de plus approprié pour amorcer cette dynamique salutaire, que d'organiser de bonnes grosses réjouissances : profiter du mariage de Débyan et Lula pour décréter un jour et une nuit de folie, comme une ponctuation, un repère qui marquerait la date d'un nouveau départ pour le peuple montagnard tout entier.

La conjoncture était favorable et l'ambiance légère. L'union d'une montagnarde et d'un Nordiste symbolisait la possibilité d'une cohabitation harmonieuse entre deux peuples finalement moins différents qu'il n'était apparu jusque-là. Le projet avait été retenu et les préparatifs menés avec cette science de l'improvisation et ce brin de génie qui aide les chats à retomber sur leurs pattes et agace les partisans appliqués de l'organisation rationnelle.

Alors que l'astre têtue se reposait un instant au faite de sa courbe quotidienne pour observer avec bienveillance les enfants turbulents de sa lumière et de son feu, un long miaulement strident retentit comme l'appel euphorique d'un félin colossal signalant à ceux qui pouvaient l'entendre qu'une parenthèse s'ouvrait, que la raison devait s'effacer et que l'excès devenait loi. Disséminés aux alentours du fort en une multitude de groupes hétéroclites et bigarrés, des milliers de montagnards impatients répondirent au signal en joignant leurs cris d'enthousiasme en une unique clameur :

Jabadao !

L'après-midi serait consacrée au jeu. Un peu partout déjà les enfants avaient commencé à s'amuser avec des billes de terre ou à courir après des balles de chiffon. Les plus vieux, émoustillés par la compagnie de quelques femmes faussement intimidées, comparaient leur adresse dans des jeux de précision utilisant des pierres plates ou des anneaux de fer. Occupations passionnantes requérant, chacun en convenait, technique et sang-froid, mais des passe-temps également bien trop sages pour ces périodes de Jabadao. Pour les jeunes gens et ceux qui, à défaut d'en avoir l'âge conservaient l'illusion d'en posséder les jambes, une unique devise : « Que les « têténbas¹ » avalent la

1 Les montagnards utilisent par dérision ce néologisme en allusion aux

sagesse des anciens!» et un mot d'ordre, un seul : « Poooooooooooooooootar »!

Dans la langue du pays le mot « potar » désignait indifféremment une énorme pagaille ou un plat traditionnel à base de viande hachée et de tomates écrasées. Par analogie, ce mot avait été utilisé pour dénommer un sport créé peu avant le déclenchement de la grande guerre¹, un sport dont les règles avaient été imaginées, à l'origine, pour familiariser les soldats montagnards avec l'élaboration et la mise en œuvre concrète de stratégies collectives, un sport, enfin, dont la popularité n'avait cessé de s'accroître en se nourrissant de l'énergie déployée par les envahisseurs nordistes pour en interdire la pratique.

Quoique déconseillé aux personnes de constitution fragile, le « potar » proposait de nombreux aménagements destinés à éviter que l'engagement indispensable à l'intérêt du jeu ne transforme les participants en une bouillie évoquant la spécialité culinaire du même nom. Un peu malgré lui, Débyan s'était laissé entraîner dans l'une de ces parties débridées qui entamées à midi se terminerait peu avant le coucher du soleil, par l'épuisement des athlètes ou des réserves de bière destinées à leur éviter une « sournoise déshydratation ». Un champ fraîchement fauché avait été choisi pour héberger la rencontre. L'herbe déjà sèche avait été empilée pour former une vingtaine de meules grossièrement réparties sur toute la surface disponible. Débyan avait été enrôlé par l'équipe des hommes mariés²

monstres du dessous qui terrorisent les gros-nez. Tout montagnard sait en effet que la terre et le ciel s'étendent à l'infini formant un univers cohérent sans dessus ni dessous.

- 1 On dit grande bien qu'il n'y en ait eu qu'une seule dans toute l'histoire montagnarde.
- 2 La guerre contre les gros-nez avait donné l'occasion à de nombreuses

qui, dans quelques trop courts instants, affronterait celle des célibataires dans un esprit bien entendu viril mais correct... enfin, tout de même un peu plus viril que correct lui avait-on fait comprendre à demi-mot. Un rapide examen des forces en présence lui permit de constater avec soulagement que ses coéquipiers se caractérisaient majoritairement par la largeur de leurs épaules et l'épaisseur de leur abdomen, une allure contrastant avec les carrures plus modestes de leurs adversaires. Plus athlétiques, mais moins puissants, conclut le jeune mage. Dans un objectif limité à la stricte survie cette répartition des forces lui sembla d'autant plus favorable que la présence de quelques jolies demoiselles dans les rangs de la sélection adverse laissait espérer une touche inattendue de douceur féminine. Les aléas de la vie de famille aiguisant la prévoyance des épouses en émoussant en proportions équivalentes celle de leurs maris, une seule volontaire avait désiré intégrer l'effectif des hommes mariés. Débyan chercha du regard la solide matrone qui parmi ses coéquipiers assurerait le rôle peu évident d'unique dépositaire de leur touche de douceur féminine. Il détailla un à un les nombreux remplaçants qui se tenaient prêts à suppléer à la moindre défaillance en luttant déjà contre la « surnoise déshydratation » avec beaucoup de métier et un sens aigu de l'anticipation, il ne parvint à y déceler ni douceur, ni féminité, ni même le

femmes de s'illustrer. Si l'on admettait leur présence sur les champs de bataille, il n'y avait aucune raison de les exclure des matchs de potar... Cependant, la tradition étant bien ancrée et l'évolution de la langue suivant souvent celle des mœurs avec un temps de retard, on continuait sans vergogne à opposer un peu partout l'équipe des hommes mariés à celle des célibataires, même si la plupart des équipes comptaient à présent de plus en plus de femmes dans leurs rangs.

souvenir de cette expression affable qui habitait d'ordinaire le visage de ses hôtes.

— Ouh, ouh ! Tu rêves ou quoi ?

Une voix familière arracha le jeune mage à sa méditation.

— Oui ?

— Regarde... Ceci est un « potar », expliqua Lula en présentant à Débyan une panse de brebis¹ qui avait été remplie de sable puis recousue avec soin. Il faut lui faire franchir la corde posée au sol qui délimite le camp de l'adversaire. Seul le « poulet » est autorisé à amener le « potar » dans le camp adverse.

— Le « poulet » ?

— Ne te fais pas de soucis, tu vas vite saisir l'image... Toi tu es notre « premier poulet ». Pour jouer à cette place il faut courir vite et, comme tu as pu le remarquer par toi-même, on n'a pas une équipe de gazelles...

Débyan hocha la tête tout en grimaçant : il avait espéré qu'il pourrait se tenir à distance du feu de l'action, se contenter de sauver les apparences... Le rôle de « poulet » était à l'évidence incompatible avec cette tactique prudente.

— Les joueurs se passent le « potar » à la main, poursuivit Lula en appuyant ses paroles par des mimes inutiles, mais pleins de conviction. Dès qu'il y a une ouverture on jette le « potar » au « poulet », c'est-à-dire toi, et tu fonces vers le camp adverse sans te poser de questions. Une petite accélération, deux trois crochets et tu perces la défense des célibataires pendant que les

1 morte forcément...

« mariés » neutralisent les adversaires pour protéger ta charge victorieuse.

— Et comment font-ils pour, euh... « neutraliser » ?

— Là, c'est chacun qui voit selon son style : tout est permis tant que ça reste correct.

— Tu peux préciser ce que tu entends par « correct » ?

— Il est interdit de mordre, de griffer, de casser les doigts, d'arracher les cheveux... Tu vois ?

— Hmm, j'imagine...

— Pour neutraliser le « poulet », précisa la jeune rebelle en passant à la taille de Débyan une large ceinture de cuir à laquelle avait été fixée une corde longue d'environ six pas terminée par un gros nœud teint en rouge, on peut bien sûr le ceinturer, mais on peut aussi l'arrêter en attrapant le « bout¹ ». C'est la corde que tu traînes maintenant derrière toi, elle est en laine tressée, c'est légèrement élastique pour éviter que tu ne sois coupé en deux à chaque fois que tu te fais intercepter !

— Enfin une bonne nouvelle...

— Si le « poulet » est intercepté le « potar » change de mains.

— Bon débarras !

— Hein ? !

— Non, non... je plaisante. Vive les « mariés » ! À nous la victoire !

— Je me demande si tu as vraiment « l'esprit Jabadao » ?

1 prononcer « boutte »

— Question d'éducation, ça viendra à l'usage... plaida le jeune mage en embrassant sa ravissante épouse pour couper court à la conversation.

En rejoignant ses coéquipiers Débyan croisa Kalo dont la présence lui sembla surprenante :

— Tiens, ironisa-t-il avec un sourire forcé, le « gardien de la tradition » est aussi « gardien de l'esprit Jabadao ».

— Non, je suis là comme rebouteux, expliqua le gros montagnard.

Le jeune mage n'eut pas le loisir de réclamer un complément d'information sur la nature des soins médicaux traditionnellement consécutifs à une pratique inconsidérée du « potar ». Celui des hommes mariés qui semblait à la fois le plus vieux et le plus robuste passa son gros bras poilu autour de ses épaules et fit signe à ses autres partenaires de former un cercle. Sur le ton de la conspiration, il leur exposa la tactique proposée pour le premier mouvement. Le jeu avait été conçu au départ comme un exercice militaire, il en avait conservé le jargon à la fois économe et fleuri :

— « Opération troupeau de buffle », annonça le stratège. À droite passage étroit entre la dernière meule et le talus, les filles sont sans doute là : éviter. Ouais, les filles sont des enragées, précisa-t-il à l'intention de Débyan. Depuis qu'on les accepte sur les terrains, elles se sentent obligées de prouver qu'elles sont à la hauteur : des enragées, on contourne. Sans doute, ces ahuris nous attendent-ils au centre, on ne va pas les décevoir : charge avec « potar » au chaud, passe longue sur poulet au large flanc opposé. Des remarques ?

— Euh... je crois que j'ai compris, hasarda Débyan, mais j'aurais plutôt vu une « opération poulet volant » :

lévitation du poulet au-dessus des lignes ennemies et ponte du potar tout en douceur dans le nid des célibataires.

Les hommes mariés échangèrent en silence des regards gênés.

— Pas correct, finit par lâcher l'un d'entre eux.

— Ouais, ouais, pas correct, reprirent ses coéquipiers avec des moues significatives.

— « Opération troupeau de buffle » : à vos pôôôôôstes, conclut le vieux costaud. Prêts. Chaaaaaargez !!!

L'instant d'après les hommes mariés chargeaient bruyamment plein centre, en zigzaguant lourdement parmi les meules de foin parfumées. Ils enfoncèrent les premières lignes célibataires mais leur progression s'enlisa rapidement stoppée par des adversaires plus légers, mais qui les plaquaient au niveau des genoux. Débyan qui s'était avancé discrètement dans l'ombre du talus se montra enfin alors que le potar menaçait de tomber aux mains de l'ennemi. Comme convenu, le porteur du « précieux » objet effectua une passe longue. Le jeune mage tenta d'attraper la panse au vol au lieu de la laisser tomber sur le sol comme on le lui avait conseillé. Erreur. La passe était longue et le « potar » était pesant. Très pesant. Débyan tomba à la renverse sous l'effet du choc : souffle coupé. Il se retrouva sévèrement « neutralisé » avant d'avoir eu le temps de se relever. Quand il commença à reprendre ses esprits, il était allongé sur le bord du terrain.

— Ça va mon chaton, susurra Lula en lui passant une main sur le front, ne t'en fais pas, je vais leur faire manger le « potar » à ces minus.

— Tu n'as rien, compléta Kalo, juste un peu sonné. Lula a pris le « bout », elle joue comme « second poulet ».

Débyan avait bien entendu ce que Kalo lui avait dit, mais, compte tenu de son état, il dut se le répéter un certain nombre de fois avant d'être certain d'avoir bien compris. Lula, touche de douceur féminine, second poulet. Lula, touche de... et soudain une aveuglante lumière illumina son cerveau d'une insoutenable compréhension : le « second poulet » était en fait une poulette... SA poulette !

— Ne t'en fais pas trop pour elle, poursuivit Kalo en observant avec amusement la mine déconfite du jeune mage, elle sait ce qu'elle fait, enfin... autant que les autres en tout cas.

Débyan refit surface petit à petit en observant avec inquiétude sa bien-aimée évoluer en souplesse parmi ces hordes de joueurs corrects, mais virils. Elle s'en tirait à l'évidence bien mieux que lui et prenait, de surcroît, un plaisir évident. Assailli de sentiments contradictoires, il rumina sa frustration durant le reste de l'après-midi. Devait-il laisser à Lula la lourde charge de défendre l'honneur familial ? Ce qu'elle faisait d'ailleurs avec une certaine aisance... Devait-il chercher à entrer en jeu malgré tout au risque de se faire ratatiner une seconde fois ? Profitant d'une courte pause « ré-hydratation », Lula vint le prévenir qu'il s'agissait du dernier assaut. Elle s'arrêta devant lui les mains sur les hanches, encore un peu essoufflée. Des mèches de ses cheveux noirs aux reflets bleutés étaient collées sur son front. Son visage était rayonnant, son sourire éclatant.

— « Opération perce-meule », commenta-t-elle en débarrassant ses vêtements des brins de paille qui s'y accrochaient çà et là. Ce coup-là, on a vraiment échoué de peu.

Débyan se sentait à la fois inquiet, vexé, ridicule, en un mot : minable. La mauvaise humeur qui grondait en lui trouva enfin la prise qui lui manquait pour s'échapper de sa tanière. Elle se cristallisa sur des traces, il est vrai très suspectes, laissées sur la chemise de Lula par des mains de célibataires sûrement corrects, mais néanmoins plus concentrés sur les rondeurs de la poulette que sur celles du « potar ». Circonstance aggravante, la poulette en question n'avait pas l'air de se formaliser de ces manquements évidents à l'éthique sportive. Et le « bout », alors... Fiente de chardon ! Épine de calao ! C'était pour les chiens, peut-être ? !

— Bon, j'ai récupéré, annonça-t-il d'un air résolu. C'est à mon tour de faire la poulette.

— Ah, répondit Lula un peu surprise, tu es sûr que tu es en état ?

— « Opération vengeance immédiate », marmonna Débyan en ajustant le « bout » à sa taille.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Lula.

Débyan répondit sans se retourner par un signe incompréhensible et rejoignit au petit trot l'équipe des hommes mariés qui déjà arrêtait sa prochaine tactique.

Lula se pencha vers Kalo.

— Je crois qu'il est un peu fâché, déclara-t-elle en se mordant la lèvre inférieure. Je me demande s'il a bien compris « l'esprit Jabadao » ?

— Je crois surtout qu'il est jaloux, répondit le gros montagnard.

— Jaloux ? ! répéta la jeune rebelle comme si elle savourait une sucrerie.

Débyan passa avec autorité son bras maigre et pâlot autour des épaules du stratège campagnard.

— « Opération Potar total », annonça celui-ci.

— « Viande hachée tomate », renchérit Débyan en plissant ses yeux d'un air mauvais.

— « Opération pagaille totale », articula le vieux costaud, vous les jeunes vous ne pensez vraiment qu'à votre estomac...

Débyan hocha la tête sans se formaliser.

— Bon, reprit le stratège ventru. Dispersion, courses croisées, jet de foin – nuage de poussière, infiltration poulet aile gauche – éviter aile droite cause femelles enragées. Des remarques ? Pas de remarques. On y va.

Débyan profita de la confusion créée par la charge débridée de ses coéquipiers, pour progresser de meule en meule, courbé en deux comme un voleur de poules au crépuscule. Arrivé au centre du terrain, sa panse de brebis bien calée sous le bras, il se lança légèrement à gauche, comme prévu, puis bifurqua brusquement vers la droite en poussant un cri guttural. Un cri non moins guttural, mais bien plus aigu répondit à son appel. « Ah, Ah », ricana intérieurement le jeune mage, « moi aussi je peux ramener des traces de doigts sur ma tunique ! ». À travers le nuage de poussière soulevé par l'équipe des hommes mariés, Débyan distingua les visages déformés des célibataires du sexe faible qui se précipitaient vers lui. Sa colère fondit plus vite qu'un glaçon dans un lac en fusion. Ses projets de vengeance repoussés à une date ultérieure, il bifurqua vers le centre, assénant au passage un coup de potar magistral dans le menton d'une frêle jeune femme qui projetait de le déchiqueter. Il évita deux autres furies, bouscula une troisième, reprit de la vitesse. Les cris des harpies qui le poursuivaient ne laissaient pas de place au doute, il était talonné de près. Il entendit coup sur coup deux bruits sourds derrière lui. Le « bout » ! Deux des jeunes filles

avaient dû plonger pour tenter d'attraper la corde qu'il traînait derrière lui comme une queue de singe. Fort heureusement, elles l'avaient manqué. Un nouveau bruit. Un choc brusque au niveau de l'abdomen. « Je suis foutu ! » pensa-t-il. Quelqu'un avait saisi le « bout ». Débyan était encore debout. Il fit un effort monumental pour avancer un peu plus loin, comme si deux ou trois pas supplémentaires pouvaient encore changer son funeste destin. Il regarda par-dessus son épaule tout en poursuivant machinalement son effort. Sans avoir eu le temps de distinguer le visage de son adversaire, il se prit les pieds dans quelque chose. Une racine sans doute. Il tomba. Le « potar » amortit sa chute.

— « Potar ! », hurla une voix derrière lui.

L'instant suivant Débyan se trouvait enseveli sous une avalanche de corps. Il pensa que les femmes du pays avaient une odeur forte et du poil aux pattes. Le jeune mage ferma les yeux en serrant dans un ultime réflexe la panse de brebis contre lui. Alors qu'il attendait de se faire éparpiller aux quatre coins de la campagne par une bande de femelles hystériques, il se sentit soulevé de terre et porté en triomphe par ses coéquipiers dopés à la bière.

Quand la plus rapide des poursuivantes avait réussi à attraper le « bout », il n'était plus qu'à quelques pas de l'extrémité du champ, il avait traîné l'intrépide demoiselle sur une courte distance avant de se prendre les pieds dans la corde qui délimitait le camp des célibataires. Un membre de son équipe qui venait à son secours l'avait vu poser la panse de brebis en terre promise et avait hurlé « potar » pour signifier l'exploit au reste des joueurs. Les « mariés » s'étaient alors précipités sur lui pour ériger un monument de chair à la gloire du premier poulet nordiste à s'illustrer dans la pratique du sport national montagnard.

— On a gagné ? s'étonna Débyan une fois qu'il eut reposé pied à terre, il me semblait que les célibataires avaient marqué plus que nous.

— Gagné ? ! s'étonna Lula. Gagné quoi ?

— Gagné la partie...

— Ça, c'est bon pour les Nordistes, chez nous on n'a pas besoin de compter les points, on s'amuse c'est tout : c'est ça l'esprit Jabadao !

— Et alors, pourquoi m'a-t-on porté en triomphe ?

— Tu as accompli une action splendide, taquina la jolie rebelle. Quel panache ! Défier ces furies... il fallait oser : elles ne sont pas toujours très correctes.

— Mouais...

— Il fallait vraiment que tu sois très très motivé.

— Sûrement...

— Ou alors c'est moi qui t'ai inspiré cette action d'éclat...

— C'est ça...

— En tout cas, c'est toi mon poulet préféré, conclut Lula en prenant son compagnon par la main Viens, on va danser maintenant.

Un homme s'avança lentement jusqu'à la pointe du promontoire d'où il pouvait contempler quelques milliers de montagnards surexcités. Les pieds nus, vêtu de simples braies, il était très grand et très maigre. Ses petits yeux en amande surmontés de sourcils noirs broussailleux lui donnaient un air halluciné. Avec ses cheveux longs, son cou décharné, son torse court et ses grandes jambes que l'on devinait fluettes, sa silhouette évoquait celle d'un héron hirsute et pourtant il se déplaçait en ondulant avec une grâce féline vaguement androgyne. Il leva les deux bras vers le ciel rougeoyant, les paumes de ses mains dirigées vers le bas, comme s'il s'apprêtait à prendre son envol. Immédiatement le silence se fit. Débyan sentit son ventre se nouer : l'homme dominait son public d'une bonne quinzaine de pas, on ne tombe pas d'une hauteur pareille sans y laisser des plumes... enfin en l'occurrence plutôt quelques os.

Tout d'abord léger comme le son d'un galop lointain, puis, s'amplifiant lentement comme le fracas d'une avalanche, un unique roulement s'échappa des peaux tendues de mille tambours pour former un bourdonnement continu et lancinant. L'homme se mit à courir, longeant le bord de l'énorme rocher plat en agitant les bras

et en ponctuant sa course de sauts de cabri qui, en d'autres circonstances, auraient certainement paru ridicules. Du fond de l'amphithéâtre naturel formé par les falaises abruptes, monta une cacophonie de cris, de sifflets et d'applaudissements désordonnés. Satisfait, l'homme regagna la pointe du promontoire et lança un appel dont l'écho se répercuta et s'amplifia sur les parois abruptes qui balisaient les limites de son territoire.

— Jabadao !

— Jabadao, reprit la foule en liesse.

L'homme recula. Le sommet du rocher s'inclinait en une légère pente qui permettait à la foule de mieux distinguer ceux qui en avaient pris possession. Derrière l'homme-héron, tout l'espace disponible était occupé par des tambours de tailles et de formes diverses sur lesquels se défoulaient, parfois seuls, mais le plus souvent à deux ou trois, des musiciens au torse nu déjà couverts de transpiration. De chaque côté de l'agitateur aux allures d'échassier, fermement fixés sur d'imposants socles de pierre, avaient été installés deux instruments étranges et gigantesques dont le corps semblait constitué de monumentales défenses d'éléphant évidées et polies. Des soufflets de forge avaient été adaptés à leurs embouchures. Leurs pavillons, barrés de six cordes probablement obtenues à partir des boyaux tressés d'un animal peu chanceux, auraient pu permettre à un homme de grande taille de se tenir assis. De part et d'autre du rocher deux grands feux de joie éclairaient la scène, donnant aux musiciens des ombres multiples et des couleurs irréelles.

Les muscles contractés, les veines saillantes, deux musiciens montés sur des plates-formes se tenaient prêts, les doigts crispés sur les poignées de leurs soufflets. Mû par une impulsion soudaine, l'homme-héron bondit sur

place, laissant apprécier une détente verticale qui faisait certainement de lui un joueur de « potar » imprévisible. Quand ses pieds reprirent contact avec le rocher, les trompes libérèrent un long miaulement d'une puissance inouïe. Deux autres musiciens accroupis sur le sol et le corps tordu dans une position inconfortable se mirent à gratter les cordes de boyau à l'aide de petits os aux formes triangulaires. Le son se déforma, se contorsionna, rua, éclaboussa les spectateurs comme le torrent d'une musique furieuse.

Débyan sentit tout son corps vibrer. Il porta machinalement les mains à ses oreilles pour atténuer le bruit, réflexe qui déclencha l'hilarité des montagnards qui se tenaient près de lui. Sans plus attendre l'homme-héron se précipita vers le bord du rocher. Débyan ferma les yeux en réprimant un haut-le-cœur. Ce fou allait tomber, c'était sûr, s'écraser comme une pauvre bouse lâchée par le fondement d'un bovin égaré sur les cimes. Le jeune mage réalisa qu'il pouvait sauver cet inconscient en se servant de ses dons de kinésie, comme il l'avait fait jadis pour Nouarn. Il rouvrit les yeux. Le fou était parvenu à freiner par ses propres moyens. Décidément des qualités prometteuses qui n'avaient pas dû échapper aux amateurs de « potar ». Était-il marié ?

L'homme-héron entama son récital, d'une voix rauque et étonnamment forte. Il éructait son texte plus qu'il ne le chantait, crachant ses paroles par salves agressives, s'interrompant à intervalles réguliers pour reprendre son souffle et reposer son larynx malmené. Ces pauses indispensables étaient mises à profit par les joueurs de trompe pour improviser des duels complices de miaulements hystériques ou de rugissements furieux, solos déjantés offrant un support imprévisible à des mélodies

jouissives et distordues qui semblaient vouloir se provoquer, s'unir, s'appeler, se répondre, se superposer... pour composer miraculeusement les notes d'une musique débridée plaquée sur les variations du rythme des tambours.

Gagnés par l'euphorie, les danseurs se trémoussaient en piétinant impitoyablement l'herbe rare, tandis que quelques vieillards, installés sur des murets de pierre, se contentaient de marquer le tempo en balançant leur tête d'arrière en avant tout en gâtant leurs dernières dents en mâchouillant paisiblement des feuilles qui rendent idiot. Lula se déhanchait sans complexe. Débyan était content de la voir heureuse. Déployant toute la bonne volonté dont il était capable, il tentait tant bien que mal de l'imiter et s'agitait à ses côtés avec un peu trop d'application, oubliant sa confusion en se concentrant sur les paroles décochées par le hurleur noctambule.

Celui-ci haranguait la foule d'une voix gutturale naturellement puissante et que les exceptionnelles propriétés acoustiques du site rendaient compréhensibles bien au-delà du cirque où se trouvaient rassemblés la quasi-totalité des montagnards de la région. D'après ce que le jeune mage parvenait à décrypter grâce à sa maîtrise à présent plus que respectable de la langue du pays, les textes hachés et venimeux éructés par l'agitateur perché dressaient une liste assez exhaustive des griefs retenus par son peuple à l'encontre de l'oppresseur nordiste. Chaque morceau se terminait invariablement par une longue litanie de résolutions obstinées conclues par une phrase unique reprise à l'unisson par le public survolté :

— Et nous sommes encore là, et nous y resterons !

Débyan interpréta cette étrange diatribe comme un exutoire à la haine, une manière originale élaborée par un

peuple résolument pacifique pour affronter collectivement la honte et les frustrations imposées par un envahisseur guerrier, un dévouement innocent en forme de message à tous les oppresseurs de la terre plate :

— Vous pensez que la force réside dans les armes, nous savons que notre force est ailleurs et nous vous survivrons !

Le jeune mage réalisa brusquement qu'il n'y avait plus personne à danser à part lui. La musique s'était tue. Le hurleur tournait le dos à la foule muette de stupeur. Immobile au milieu des tambours renversés se tenait une créature imposante à la fois majestueuse et terrifiante. Lentement, Mitral déploya ses ailes diaphanes. Débyan croisa le regard du guide. La lumière des feux se reflétait dans ses yeux comme des bougies perdues au fond des eaux calmes d'un lac. Un long chant mélodieux s'éleva dans la nuit, un chant très pur et très triste, une plainte bouleversante, l'expression émouvante d'une tristesse infinie. Dans un silence seulement troublé par le crépitement des flammes, le dragon s'élança du rocher, s'éleva en tournoyant et disparut dans l'encre de la nuit.

Lula saisit la main de Débyan. Des murmures prudents commencèrent à animer la foule. Message ? Présage ? Quelques vieillards continuaient à agiter la tête d'un air ahuri. Le brouhaha enfla comme une vague sur les hauts-fonds. Bon ? Mauvais ? Les plateaux de la balance hésitèrent. Message ? Présage ? Bon ? Mauvais ?

— Assez ! clama le hurleur qu'on avait oublié.

— Assez ! insista le hurleur en exhortant les musiciens à se remettre à l'œuvre.

Quelques tambours timides proposèrent un rythme simpliste, d'autres les rejoignirent...

— Assez ! éructa le hurleur.

Les trompes rugirent mollement.

— Assez d’humiliations ! cracha le hurleur.

— Assez d’injustice !

— Assez de soumission !

La musique reprit son volume normal.

— Assez ! reprit le hurleur avec force.

— Assez ! reprit la foule avec conviction.

— Assez ! reprit l’écho, transportant ce cri de révolte bien au-delà du cirque où se trouvaient rassemblés la quasi-totalité des montagnards.

Cette étrange variation de la nature des vitupérations du hurleur montagnard avait quelque peu ébranlé la théorie du « peuple en résistance passive » élaborée par Débyan. La nouvelle formule, consécutive au passage inattendu du dernier guide, semblait inciter le public à une attitude nettement plus remuante. Après avoir tenté par gestes de faire comprendre à Lula qu'il éprouvait le besoin de reposer ses tympans, il s'était éloigné en fendant péniblement la foule des danseurs frénétiques. Perdu dans les méandres de sa réflexion, à peine éclairé par la faible lueur des étoiles et bercé par les échos lointains du concert champêtre, il avait, comme on disait ici, suivi ses pieds. Quand il croisa Kalo, il émergea de ses pensées et constata que ses pieds l'avaient ramené au fort.

Le gros montagnard se dirigeait vers la tente du dernier guide. Il tenait un dragonneau sous chaque bras et transpirait abondamment.

— *Ils se sont percés quand le guide a quitté sa tente,* expliqua-t-il d'un air contrarié.

« Ils se sont dispersés quand le guide a quitté sa tente » traduisit Débyan après un temps de retard : il avait perdu l'habitude...

— *Enfin, ce n'est rien : je zèle et tousse à présent,* poursuivit Kalo pas si rassuré que cela, donc...

— Tu les as tous ? demanda Débyan pour s'assurer qu'il avait bien compris.

— Oui, confirma le montagnard en pénétrant dans le domicile des dragons.

Il relâcha les deux petits fugueurs qui immédiatement coururent se blottir contre le ventre de leur père. Une unique torche éclairait la tente. Le guide ne dormait pas. Il regarda Kalo comme pour lui adresser un remerciement silencieux.

— Bon, conclut le gros montagnard d'une voix étrangement monocorde, je crois que j'en ai fait assez pour ce soir : je vais me coucher. À demain Débyan.

Le jeune mage se retrouva seul face à Mitral et sa progéniture endormie. Il ne se sentait pas le courage de retourner au concert. Il n'avait pas non plus très sommeil. Le guide semblait l'observer. Débyan plongea son regard dans celui du dragon, cherchant à y déceler une étincelle d'humanité. Après quelques instants, il détourna les yeux, un peu troublé, un peu intimidé. Il fit une grimace. Un des dragonneaux s'était endormi au centre de la tente. Il le prit dans ses bras, fit mine de le poser près de ses frères et sœurs, hésita un instant puis se ravisa. Il s'assit en tailleur tenant la petite créature dans son giron. Un peu comme il l'avait fait avec Nordol quelques années auparavant, il commença à lui parler ne sachant pas trop s'il cherchait à apprivoiser le petit, son père ou tout simplement s'il cherchait un prétexte pour faire le point : récapituler la liste des événements qui l'avaient conduit dans cet endroit perdu. Tout était allé si vite !

Les mots lui vinrent sans effort. Il parla tout d'abord de Lula, de ses sentiments à son égard, de ses doutes... Lula était si jolie, si imprévisible, si intrépide, si... si tout-ce-que-pouvait-désirer-un-homme, ce qui faisait par

conséquent de tout homme un rival potentiel. Mais bon... la jalousie ne pouvait que l'éloigner de lui. Lula était libre et pour la garder le pire moyen était certainement de chercher à l'enfermer. Et puis, la vie ça se vit au présent ! Tant qu'il serait son « chevalier servant » il profiterait de sa chance et si le vent venait à tourner, eh bien... eh bien, il serait bien assez tôt pour déprimer à ce moment-là. Il secoua la tête pour en chasser cette idée saugrenue. Non, cela n'arriverait pas. Cela ne se produirait pas car il y avait quelque chose entre elle et lui, quelque chose qui avait grandi à travers les épreuves : leur rencontre aux portes du Rafar, le défi de Solinas, le château de Charkhan, Starak, les souterrains de Mytrion, le voyage jusqu'à Fort Drill, l'accouchement du dernier guide et pour finir cette petite impost... enfin cette petite histoire de papillons bleus. Oui, il y avait quelque chose entre eux, quelque chose qui résisterait à l'usure du temps : quand elle deviendrait vieille et ridée comme une patate germée, il l'aimerait sûrement différemment, mais il l'aimerait encore. Ce qu'il avait commencé à bâtir avec Lula était pareil à la magie qui se construit et se renforce dans les épreuves. Il passa la main sur les dernières croûtes qui s'accrochaient encore sur la peau de son bras meurtri. Oui, comme la magie. Une magie qu'avait connue Broncos dans les bras de Marilia. Le colosse n'avait qu'une idée en tête en l'entraînant sur la route de Goluth : lui faire connaître cette magie. Il réalisa qu'il ne rejoindrait pas son compagnon à Sarlin. Paradoxe. Au moment où il comprenait le mieux ce que Broncos avait enduré pour lui, au moment où il ressentait le besoin de lui exprimer sa gratitude, il réalisait que sans doute jamais il ne le reverrait. Ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Je suis Alimar. dit une voix dans sa tête.

« Il y a plus de mille ans, Alimar avait offert aux hommes ses cœurs jumeaux : deux pierres couleur sang emprisonnées dans une gangue de verre. Alors qu'il n'était encore qu'un mage anonyme, Alimar avait découvert ces joyaux interdits près du temple de Oualabé, un édifice situé au plus profond de la grande forêt baptisée plus tard le « territoire des maudits ». Dans le plus grand secret, il avait ramené en Coridonie ce qu'il appelait avec fierté son « cœur d'étoile ». Il avait longuement étudié le fabuleux objet avant d'en divulguer l'existence. Il espérait que sa découverte permettrait d'alléger le fardeau de la misère et des souffrances endurées par la multitude des démunis. Au lieu de cela, les puissants de la terre plate se l'étaient appropriée, utilisant ses immenses pouvoirs pour se livrer des guerres stériles. Une succession de conflits absurdes avait plongé le monde dans le chaos. Destructures, complots, trahisons, vengeances : l'arme absolue était passée de mains en mains, les peuples sans conscience endossant tour à tour le rôle de la victime puis celui du bourreau. Après des décennies de saccages et de désastres, il s'était enfin trouvé quelques hommes possédant assez d'influence et de bon sens pour imposer une trêve. Alimar avait obtenu que les cœurs jumeaux soient confiés aux plus sages d'entre les sages afin que ceux-ci les conservent en attendant que l'humanité soit devenue assez adulte pour en accueillir les bienfaits.

Une centaine de mages de tous horizons, représentant chacun une puissance économique, religieuse ou militaire, s'était retirée à Bercigore : un monastère isolé, situé au nord de Sarlin qui n'était encore qu'un petit village de colons. Une fois cloîtrés entre les murs de leur retraite, les « plus sages d'entre les sages » s'étaient empressés de reproduire, à l'échelle de leur petite communauté, les mécanismes qui avaient déchiré le monde extérieur. Intrigues, alliances, meurtres, représailles : bien peu concernés par l'importance de leur noble mandat, la plupart d'entre eux s'étaient employés sans scrupule à défendre des intérêts partisans. Au fil des années et des soubresauts agitant cette réplique miniature de la société nordiste, un fragile équilibre s'était pourtant dessiné : tous ces « sages ermites » déjà familiarisés avec les pouvoirs destructeurs des pierres de sang, avaient peu à peu constaté la réalité de leurs vertus bienfaisantes. Le contact quotidien avec les cœurs jumeaux leur avait apporté la santé et interrompu leur vieillissement. La promesse d'une éternité offerte sans conditions avait aidé les plus irréductibles à prendre du recul par rapport à leurs missions occultes et les avait encouragés à reconsidérer l'importance de leur fonction officielle.

Une période de calme s'en était suivie. La vie s'était organisée. Les procédures régissant les échanges avec le monde du dehors s'étaient affinées, et, dans une certaine mesure, assouplies. Entre les sages et les soldats de la garde qui depuis l'extérieur de l'enceinte assuraient à la fois leur protection et leur emprisonnement, deux règles d'or s'étaient imposées naturellement : la première instaurait une confidentialité absolue concernant les affaires internes du monastère ; la seconde édictait que tout être vivant pénétrant dans Bercigore ne pouvait en ressortir que dans la communion en Silla¹.

1 Pour les quelques incroyants qui liraient ces lignes : la communion en Silla suppose le retour de l'âme à la terre mère, berceau de toute énergie vitale. Le préalable incontournable à « la communion en Silla » est donc la mort.

Quelques esclaves avaient rejoint la population des mages pour prendre en charge l'intendance du monastère. Leur présence avait apaisé les dernières tensions en libérant les sages des basses besognes qu'ils avaient jusque-là dû assurer eux-mêmes à tour de rôle. Nourris, logés, choyés, voire adulés par des serviteurs maintenus dans l'ignorance des mystères des pierres d'immortalité, les sages avaient vécu longtemps dans l'insouciance. Insouciance... indifférence... ennui... Comme une plante maléfique germant dans un jardin trop soigné : l'ennui avait envahi les esprits. Ennemi sournois, paré des atours aguicheurs de la nostalgie : l'ennui avait envoyé plusieurs âmes à Silla avant d'être pris au sérieux et considéré autrement que comme le corollaire à la paresse innée de quelques éléments au tempérament indolent. L'état d'urgence avait été déclaré. Une frénésie de distractions s'était emparée du monastère. S'amuser à tout prix. Apprendre, stimuler, éprouver. Peu importait le sujet : il fallait nourrir ces esprits avides, leur apporter leur ration indispensable d'informations nouvelles, de sensations nouvelles, d'émotions nouvelles. Avec la bénédiction des puissants de Coridonie, qui préféraient ignorer comment les pensionnaires de Bercigore utilisaient les étonnantes ressources mises à leur disposition, le monastère était devenu le creuset d'une érudition incroyable, le théâtre des expériences les plus folles, un lieu de débauche permanente, l'autel des sacrifices les plus atroces. L'ogre de l'ennui s'était provisoirement assoupi, gavé de vin, de luxure et de sang. Pour protéger son sommeil, les sages avaient renoncé aux principes moraux les plus élémentaires. Ceux qui ne pouvaient faire le deuil de leur humanité avaient basculé dans la folie, entraînés par les lambeaux de leur conscience déchiquetée.

Alimar se sentait responsable du cataclysme qui se préparait sous ses yeux. Retarder l'inévitable : cette unique obsession occupait l'espace de ses pensées, l'empêchant de sombrer dans le gouffre au-dessus duquel il évoluait comme un funambule ivre de détresse. Au prix de risques insensés – mais ces mots avaient-ils encore un sens dans cet univers à la dérive – il était parvenu à envoyer un messager

alerter le roi de Coridonie... Aucune réponse ne lui était revenue : ses derniers espoirs s'étaient enfuis, le condamnant à expier son erreur : coupable d'avoir cru en l'homme, il assisterait impuissant aux frasques de ses pairs, à leur avilissement écœurant, à l'assouvissement de leurs instincts les plus sordides.

Plus opportunistes que réellement habiles ou charismatiques, deux personnages allaient émerger de ce cloaque. Solinas, plus lugubre que les souches noircies d'une forêt incendiée, impénétrable, appliqué, mais surtout d'une patience infinie que d'aucuns prétendaient malade ; Bolzoc, cynique et dissimulateur, il avait su gagner la confiance d'Alimar, secondant ce dernier dans ses recherches concernant le transfert de force vitale entre animaux. Une fois parvenu à ses fins, il avait trahi son maître, détournant ses travaux pour les expérimenter sur des serviteurs humains, puis, sur lui-même. Il avait découvert ainsi que l'ennui ne survit pas à un changement de corps, que l'ennui est au psychique ce que le vieillissement est au physique : une sorte de parade naturelle contre ceux qui s'incrument. À l'approche du dénouement, plusieurs transferts successifs lui avaient apporté la jeunesse de corps et d'esprit, en d'autres termes, il disposait sur la plupart de ses compagnons du même avantage qu'un homme sobre sur un ramassis d'ivrognes. Il pouvait en outre compter sur le soutien d'une dizaine d'émules littéralement dévoués « corps et âme ».

Pendant que le remords rongait Alimar, Solinas attendait son heure tandis que Bolzoc et ses disciples participaient sans complexes à l'orgie permanente. Un jour cependant, un sage plus fou ou plus inconscient que les autres imagina le divertissement suprême : débarrasser les pierres de leur écrin de verre et les remettre en contact. Bien entendu l'idée fut accueillie avec enthousiasme... Parce qu'il n'était pas tolérable de ne pas savoir ! Parce qu'il n'était pas supportable de se priver d'une sensation inédite ! Parce qu'il n'était pas pensable de s'interdire l'émotion ultime ! Les immortels ne voulaient pas et surtout ne savaient plus attendre : sitôt la folle

proposition saluée par un concert de beuglements et de rires hystériques, la horde des sages impatients avait déferlé dans le temple où l'on exposait la double pierre de sang. Ils la trouvèrent à sa place, posée sur le marbre froid de l'autel central, à la verticale du dôme dont les vitreaux verdâtres dispensaient des pinceaux éparpillés d'une lumière diffuse où dansait la poussière.

Sans plus de cérémonie, les cœurs jumeaux avaient été projetés sur le sol et leur gangue protectrice avait explosé avec un bruit cristallin. Des mains tremblantes avaient cherché fébrilement à reconstituer la pierre initiale... mais ce n'était pas si simple : de nombreux débris de verre s'accrochaient encore aux pierres écarlates, il allait falloir rogner ces fâcheuses excroissances. Momentanément dépassés par l'enchaînement des événements, Bolzoc et Solinas, qui n'entendaient pas risquer le grand saut dans l'inconnu pour le seul bénéfice de distraire une bande d'ex-mages dégénérés, sentirent que l'occasion leur était offerte de reprendre le contrôle de la situation. C'était pourtant Alimar qui avait été le plus prompt. Il avait proposé de prendre en charge la délicate opération : qui d'autre à part lui aurait pu réaliser un travail aussi méticuleux ? La plupart des sages étaient en effet plus ou moins ivres et rendus indigents par des siècles de paresse. Solinas avait réagi à son tour : lui aussi réclamait l'honneur de ciseler les pierres. Il fut décidé dans la confusion que chacun d'eux taillerait une pierre. Alimar s'était enfermé dans le temple qui lui servait aussi de laboratoire. Solinas s'était retiré avec son butin, suivi de près par Bolzoc et ses disciples, sans doute ceux-là avaient-ils décidé de s'allier...

Au matin du jour suivant, quand les sbires de Bolzoc avaient forcé les portes du temple, il n'y avait pas un bruit au-dehors. Le traître et ses complices avaient cherché des yeux Alimar, mais il ne restait plus dans le temple que la ménagerie d'animaux insolites sur lesquels ce vieux fou gâchait son temps dans de vaines expériences. Les créatures, dont bizarrement les cages étaient ouvertes, s'étaient précipitées en désordre vers la sortie. Un grand dragon avait semé la

panique parmi les visiteurs avant de s'envoler de façon maladroite. Jamais Bolzoc ne retrouva Alimar. Jamais il ne retrouva la pierre. »

Le dernier guide interrompit le flot continu des mots et des images mentales dont il abreuvait l'esprit de Débyan. Il posa sur le jeune homme un regard intense puis rajouta :

— Ce dragon c'était moi.

Débyan resta muet. Ce récit était incroyable, et pourtant... Et pourtant, il complétait admirablement les révélations de Smillow sur Solinas, il confirmait la légende Waskiidi de Wahamé... et surtout il éclairait d'une lumière nouvelle les zones d'ombre qui émaillaient encore l'histoire de sa propre existence. Le jeune mage frissonna.

— Je suis Alimar, insista le guide. J'ai transféré ma force vitale dans ce dragon et, que Silla ait pitié de moi, j'en ai banni son âme. Le malheureux était un « sujet », il était jeune et ne pouvait comprendre. Ce fut rapide. Ensuite, il me fallut avaler la pierre taillée et dévorer mon ancien corps humain. Quand je me suis trouvé à l'extérieur du temple, tout n'était que mort et désolation. Bolzoc et Solinas avaient utilisé l'autre pierre pour anéantir les sages, leurs serviteurs ainsi que les gardes chargés de leur protection. Leurs cadavres avaient été empilés et brûlaient sur un énorme bûcher. Ce feu m'a aidé à prendre de l'altitude et je me suis enfui. Sans doute Solinas avait-il profité de la nuit pour emporter sa pierre vers d'autres horizons. Le second cœur, celui que j'avais avalé était promis à Bolzoc. J'ai mis plusieurs saisons à regagner le berceau de ma nouvelle espèce. L'esprit des dragons est résistant, mais la pierre était à l'œuvre et déjà je sentais ma mémoire s'effiloche inexorablement. Cette amnésie était plutôt un soulagement. Je n'avais plus la force de lutter. Avant de me retirer dans la vallée perdue pour trouver la

paix dans l'oubli, j'ai choisi au hasard un jeune berger auquel je me suis présenté comme l'un des « sages », et, en guise de testament je lui ai raconté mon histoire. C'est en cherchant à reproduire cette communication première que les habitants de la région ont fait des dragons leurs « sages » aidant l'esprit de ces créatures étonnantes à s'épanouir dans la communication.

Débyan remuait mécaniquement la tête comme pour nier ce cauchemar qui s'imposait à lui.

— C'est grâce à l'instinct du dragon que j'ai ingéré la pierre comme un œuf. C'est l'instinct du migrateur qui m'a reconduit jusqu'à la vallée secrète. C'est l'instinct du charognard qui m'a aidé à dévorer mon propre corps pour faire disparaître les traces de mon transfert. Je ne suis plus tout à fait un homme, Alouette était parvenue à me faire croire que j'étais un dragon... En recrachant le cœur j'ai retrouvé peu à peu la mémoire de ma première vie.

Débyan à son tour raconta ce qu'il savait : Solinas avait trouvé la mort dans les souterrains de Vargas ; Bolzoc était mort dans les ruines du temple où tout avait commencé. L'autre pierre était aux mains de Valok, probablement au château de Sarlin, où elle assurait à Corbane une force de dissuasion suffisante pour doucher les ambitions de Charkhan. À regret le jeune mage accepta de revenir sur la mort de Bolzoc :

— Il me poursuivait, soupira-t-il. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi, je n'étais qu'un novice...

Alimar pencha la tête, surpris à son tour. Trouver un mage dans ces montagnes était déjà chose extraordinaire, mais le mage ayant terrassé Bolzoc... Il se redressa, sur ses gardes. La coïncidence était trop incroyable. Pourtant ce jeune homme était sincère, il le percevait.

La voix de Débyan commença à chevroter. Ses propos devinrent plus décousus :

— Il voulait se livrer à une expérience... Il y avait un filet suspendu. J'ai résisté... Je ne sais pas comment j'ai pu... Je me suis réveillé plus tard.

Le jeune mage se prit la tête à deux mains. Puis acceptant brusquement l'évidence :

— Il a tenté un transfert sur moi, n'est-ce pas...

Sa voix se fit implorante.

— Mais cela a échoué. Cela a échoué, n'est-ce pas ?

Alimar tarda à répondre ce que Débyan interpréta comme un signe défavorable. De la sueur froide commença à couler le long de sa colonne vertébrale.

— C'est surprenant, asséna Alimar, je ne peux croire que tu l'aies vaincu, pourtant il t'a laissé le contrôle de ton esprit. Je sens en effet une présence en toi. Peut-être attend-il quelque chose.

Débyan sentit ses jambes trembler sous lui. Il lâcha le dragonneau. En roulant sur le sol, celui-ci se réveilla et rejoint les autres petits en protestant mollement.

— Maintenant il sait que tu sais, poursuivit le dragon, mais son attente l'a affaibli. Il est trop faible à présent pour te résister. Il te faut l'éliminer avant qu'il ne regagne de la vigueur.

Le concert s'était terminé au petit matin par l'épuisement des danseurs et l'extinction de voix du hurleur montagnard. Lula avait dormi à la belle étoile. La lumière du jour l'avait réveillée depuis un bon moment quand elle se décida enfin à bouger. Les rayons du soleil de midi transmettaient à ses membres engourdis une sensation de bien-être trompeuse. En réalité, l'enchaînement très « jabadao » de son match de « potar » et d'une folle nuit d'insomnie à se trémousser sur des rythmes saccadés, lui avait légué un assortiment varié de courbatures et d'ecchymoses. Le prix à payer comme aurait dit Débyan... Elle se redressa sur un coude, se frotta les yeux, bailla, soupira, puis, finalement, entreprit de s'asseoir en repliant sous elle les longues jambes galbées qui d'ordinaire faisaient sa fierté, mais que ses excès de la veille avaient transformé en deux morceaux de bois sec. Après une pause prudente, elle rassembla son courage et se leva avec autant de grâce qu'une vache pleine, clôturant son ascension par un petit gémissement de chat contrarié. Les mains posées sur ses reins douloureux, elle se cambra puis s'étira en balayant du regard le cirque déserté. Par ci par là, d'autres traînards tentaient également de tendre vers la verticale. Réalisant qu'elle n'était pas seule, Lula réajusta sa

tenue et entreprit de chasser quelques brins d'herbe sèche qui s'accrochaient à ses vêtements et sa tignasse en bataille. Une petite araignée délogée tenta discrètement de s'esquiver en tirant un fil invisible depuis une mèche rebelle. Durant un long moment, Lula observa en louchant l'insecte¹ qui descendait le long de son nez. Finalement elle le chassa d'un geste nonchalant et, comme si le minuscule animal lui avait communiqué un peu de son énergie, elle prit une longue inspiration et d'un pas mal assuré mais résolu, elle se décida enfin à prendre la route du fort.

La piste était caillouteuse, mais la pente douce. La marche décontractait ses muscles endoloris. À mi-chemin, elle rencontra un montagnard qui tirait avec énervement sur la bride de son bourricot récalcitrant. Elle le salua d'un « Jabadao » un peu misérable, mais qui se voulait complice. L'homme marmonna quelque chose à propos des « jeunes de maintenant » et de leur insouciance coupable. Les oreilles de Lula bourdonnaient encore des échos du concert nocturne, elle saisit cependant le sens général de la réponse et faillit répliquer au grincheux par une tirade bien sentie sur les vieux malpolis et leur mépris de la courtoisie. Elle se contenta finalement de lui lancer, par-dessus son épaule, un sourire mielleux tout en poursuivant son chemin en balançant ostensiblement ses hanches sous la toile fine de sa robe courte dans une attitude provocatrice qui laissa le râleur et son âne muets de stupéfaction. Lula était satisfaite de son effet, mais l'attitude de ce malotru la laissait perplexe. Peut-être était-il temps de rassembler le troupeau éparpillé de ses souvenirs de la veille. Elle avait un peu bu et peinait à combler les nombreux vides qui parsemaient son emploi du temps. Elle s'accorda une

1 Ben si ! À la surface de la terre plate peu importe le nombre de pattes et les araignées sont aussi des insectes !

pause. Un groupe d'hommes la dépassa en courant. Ils tenaient à la main des outils étranges, objets obtenus à l'évidence à partir d'ustensiles à vocation agricole, mais qui dans leur nouvelle configuration semblaient au mieux utilisable pour gauler des pommes. Plus elle se rapprochait du fort plus les passants semblaient affairés. Malgré la chaleur et la fatigue accumulée, les gens couraient en tous sens comme les habitants d'un village en feu. Mais quel incendie cherchaient-ils à combattre ? À l'ombre des remparts s'était rassemblée une foule constituée majoritairement d'hommes jeunes. Sous l'œil inquiet des anciens, ils s'étaient regroupés selon leurs villages d'origine, formant une caravane de chariots surchargés, de bêtes de somme et de bétail. Il se passait quelque chose de grave. Lula intercepta un jeune gaillard débraillé qui se pressait pour rejoindre ses compagnons.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? lui demanda Lula en le retenant par le bras.

— C'est la révolte !

Les paroles enflammées du hurleur revinrent à l'esprit de Lula. Elle sourit, incrédule.

— Tu veux dire que tout ça c'est à cause du concert ?

— Du guide...

Ah oui, il y avait eu cet épisode-là aussi, l'irruption du dernier guide...

— Quoi, le guide ?

— Il a parlé !

— Parlé ! ?

— À l'aube, Magatt est allé le trouver : il était très énervé, il voulait savoir ce que signifiait son intervention.

— Donc, le guide lui a accordé une vision ?

— Si on veut... En fait il ne lui a pas vraiment accordé une vision, en tout cas pas selon le protocole habituel : il lui a carrément parlé. Enfin parlé... parlé dans sa tête tu vois... Il lui a dit qu'il fallait libérer les âmes de nos ancêtres qui sont enfermées dans la pierre de Fort Kaloum.

Lula comprit que la pierre de Fort Kaloum était le talisman arraché à Mytrion dans les souterrains de Vargas. Selon toute probabilité ce caillou de malheur avait été dérobé par Valok et ramené à Sarlin sous la protection de quelques espions aux ordres de Corbane. Même pauvrement servie par les capacités amoindries de son esprit embrumé, la jeune montagnarde tira la conclusion qui s'imposait :

— Tu veux dire que nous allons assiéger Sarlin.

— Là, tu m'en demandes beaucoup. Je ne sais même pas où se trouve Sarlin... Tout ça me dépasse complètement, comme la plupart d'entre nous d'ailleurs. Le guide a parlé, alors il faut y aller, c'est tout ce que je sais. De toute façon, tu es mieux placée que moi pour obtenir des informations. Tu n'as qu'à t'adresser directement à Nouarn... C'est lui qui va nous conduire.

En prononçant ces mots, le jeune homme se libéra avec une légère brusquerie qui traduisait un agacement à peine contenu. Lula ne chercha pas à le retenir. Tout en fixant le sol d'un regard absent, elle entortilla une mèche de cheveux autour de son index. Finalement, elle releva la tête et se dirigea le cœur battant vers la cabane de Nouarn qui se trouvait à l'intérieur du fort. La porte était ouverte. Quelques montagnards parmi les plus respectés entouraient le rebelle aux longs cheveux argentés. Face à lui se tenait Manus, l'ancien chef du fort dont le statut à présent

n'était plus très clair, et Grobelard que les gros-nez surnommaient « la légende » :

— Une armée, ça ! tonna le géant nordiste, je ne vois là que des paysans mal équipés et sans organisation.

— Nous avons déjà combattu dans ces conditions, argumenta Nouarn.

— Tout était différent : vous aviez l'effet de surprise, notre cavalerie était dispersée... Que Chabana me foudroie si j'ai tort ! Avec ou sans votre dragon, vous allez vous faire tailler en pièces.

— Nous devons saisir notre chance...

— Vous n'avez aucune chance ! éructa Grobelard en frappant le mur de son énorme poing. Vous aventurer à découvert, provoquer une bataille rangée : c'est la pire des solutions. Faites-vous oublier, renforcez-vous tranquillement... Le harcèlement, la guerre de mouvement : c'est ça votre voie. Vos montagnes sont imprenables si vous vous organisez convenablement. De toute façon, Charkhan se moque complètement de ce pays : il a d'autres ambitions.

— Nous n'avons pas l'intention d'affronter Charkhan.

— C'est ça ! Et vous pensez que Charkhan vous laissera traverser son territoire, qui plus est pour assiéger une cité sur laquelle il lorgne depuis qu'il a mis le pied sur les Terres Sauvages ? Peut-être aussi qu'il viendra personnellement vous servir des rafraîchissements et ouvrir votre route en faisant la danse du ventre devant votre caravane ?

— Nous avons le talisman.

— Et alors ! Qu'est-ce que vous allez en faire ? : l'agiter sous le nez des armées nordistes en faisant bouh ! Personne n'y croira à votre talisman ! Et même, en

admettant qu'il soit vrai, ça vous mènerait où ? Un second Fort Kaloum ? Demandez à Kalo ce qu'il en pense !

— Kalo préfère se tenir en dehors de tout cela. Il a décidé de rester ici s'occuper des enfants du guide. Pour ce qui est de la pierre, il n'est pas question de nous servir de ses pouvoirs, nous nous contenterons de l'utiliser comme une arme de dissuasion...

— Vous êtes une bande de fous...

Lula ne comprenait pas de quel « talisman » il était question, mais renonça à réclamer des précisions : elle en avait entendu bien assez... Comme disait le dicton : « Peu importe le chemin que l'on prend pour se jeter dans le feu du volcan ». Elle retrouva Débyan dans sa tente. Il dormait. Elle lui prit la main et se blottit contre lui. Elle était fatiguée. Elle ferma les yeux. Quelques instants plus tard elle dormait à son tour.

Quand elle se réveilla, tout était calme. Il faisait nuit. La faible lumière de la lune presque noire colorait de bleu le visage de Débyan. Elle passa une main légère sur son front, il était moite et brûlant. Ses yeux grand ouverts fixaient le plafond. Sa respiration était difficile. De ses lèvres entrouvertes s'échappait comme une litanie ininterrompue, mais à peine audible. Lula se pencha presque jusqu'à poser son oreille sur la bouche du jeune mage. Son souffle était chaud.

La voix de Débyan était si faible que seul le silence de la nuit permettait de deviner les mots qu'il prononçait. Des mots dont il n'était pas coutumier... Une voix qui n'était pas vraiment la sienne...

— *...que Silla ait pitié de moi... j'ai payé. payé... pitié... j'ai tenu parole... Silla... pitié... payé...*

Des paroles inachevées...

— ...*je pars... Débyan doit savoir... pitié... Silla... promesse... savoir que je ne l'ai pas trahi... ami...*

Ou plutôt les pensées désordonnées...

— ...*Débyan ne me chasse pas... pitié... Silla... je pars de moi-même...*

L'expression d'obsessions refoulées...

— ...*Jugement... Silla... sacrifice... payé... la paix... enfin... Débyan... protégé mon ami Débyan...*

Les derniers grésillements d'une étincelle mouillée par la pluie...

— ...*le barbare sait... Broncos... il sait... Débyan doit savoir aussi... mon dieu... oh mon dieu... je meurs... peur... pitié... Silla... pitié.*

Un testament.

Brusquement, une lueur orange gicla de la bouche de Débyan, petite goutte de lumière qui disparut en un instant à travers la paille de la litière avec un chuintement strident. Surprise, Lula tomba à la renverse. Prise de panique, elle recula jusqu'à la cloison de toile sans quitter Débyan de ses yeux écarquillés. Dans un soudain revirement, elle se précipita sur le jeune mage et prenant sa tête à deux mains se mit à la secouer violemment :

— Réveille-toi, Débyan, je t'en prie réveille-toi. Dis-moi que tu es vivant. Débyan dis-moi que tu es vivant.

4^{ème} jour du mois de Kachiraz

— Lâche cette pierre maudite.

— Lula, je ne risque rien...

— Lâche-la, insista la jeune rebelle avec une expression qui tenait plus de la menace que des mimiques d'enfant boudeur qu'elle affichait en général pour obtenir satisfaction.

— Je ne risque rien : Alimar sait comment je dois m'y prendre pour manipuler la pierre. Je t'ai raconté toute son histoire : le treizième œuf c'était en fait le deuxième fragment qui à l'origine constituait, avec la pierre de Mytrion, le cœur d'étoile découvert jadis dans le temple abandonné du territoire des War'sons. Il possède les mêmes propriétés. Si on l'utilise bien, on peut...

— Ça ne m'intéresse pas. Lâche cette saleté.

— Alimar a besoin de moi... Il ne peut pas manipuler la pierre lui-même... C'est un dragon, tu comprends ?

— Solinas non plus ne voulait pas faire la sale besogne lui-même.

— Tu insultes le guide.

— C'est un imposteur.

— Il m'a sauvé. Sans lui Bolzoc m'aurait chassé de mon propre corps.

— Moi aussi je l'ai sauvé ton Alimar. Alors ta vie contre sa vie : nous sommes quittes.

— Il n'y a pas que ma vie en jeu, il y a les âmes des milliers d'innocents enfermés dans l'autre morceau d'étoile... On peut les libérer.

— À quel prix ?

— Ce sera simple...

— Pauvre naïf !

— Et toi tu es capricieuse et égoïste ! Tu ne penses qu'à ton petit bonheur...

Une gifle retentissante s'abattit sur la joue de Débyan lui projetant la tête en arrière. Les yeux de Lula brûlaient d'une colère noire.

— Notre bonheur n'était pas « petit », lâcha-t-elle avec une froideur, pas pour moi...

— J'ai promis, s'excusa Débyan. Je ne peux plus reculer. Je suis désolé.

— Tout cela te dépasse... Et si tu n'es plus capable de t'en rendre compte, c'est que la pierre a déjà commencé à te dévorer.

Le jeune mage baissa les yeux vers la pierre de sang qui, entre ses doigts crispés, réfléchissait faiblement la lueur de la lune. Il déglutit. Lula sentit qu'il hésitait. Brusquement elle se jeta sur lui et, le plaquant au sol, elle mordit profondément la chair de son poignet pour le forcer à lâcher le joyau maléfique. Débyan se dégagea en roulant sur le côté. Il sauta sur ses pieds et regarda son poignet, bouche bée, incrédule. Il avait senti les dents de Lula pénétrer dans sa chair et pourtant elles n'avaient laissé aucune trace. Pas de blessure. Son regard se reporta

sur Lula. Elle ne s'était pas relevée. Elle sanglotait en silence. Il hésita encore. Il recula pourtant vers la sortie. Avant de rabattre la porte de toile et de s'abandonner à son destin, il pensa que, peut-être, elle avait raison : peut-être la pierre était-elle déjà à l'œuvre, peut-être son combat était-il perdu d'avance... mais comment aurait-il pu vivre en sachant que tant d'âmes damnées croupissaient par sa faute dans le néant glacé ? Il aurait aimé la prendre dans ses bras, la rassurer... Il aurait aimé lui dire que pour elle il saurait revenir des mondes du dessous s'il le fallait, mais... mais il ne voulait plus mentir.

— Lula, je t'aime, dit-il d'une voix triste avant de disparaître dans la nuit.

PARTIE III

*On rigole on rigole,
mais on ne voit pas le fond du bol !
Bey'oux (membre de la tribu des Waskiidi de l'Est)*

— Parce que ce monde est fou, martela Smillow en remuant les braises d'un geste nerveux qui fit jaillir une gerbe d'étincelles.

— Alors, rétorqua Broncos, pourquoi s'acharner à vouloir le sauver si la cause est déjà perdue ?

— Parce que la volonté de quelques-uns pèse parfois plus lourd que l'ignorance de la multitude aveugle et sourde. Parce que l'on vit au présent et que chaque jour gagné est une victoire. Parce que l'action apaise ceux qui n'ont plus d'espoir.

— On peut dire que vous savez mettre de l'ambiance dans les veillées, vous...

— Je réponds aux questions qu'on me pose...

— Il faudra que je fasse le tri dans mes questions à l'avenir.

— Vous en avez de plus gaies ?

— Hum... J'en ai d'autres, mais... maintenant j'hésite à les poser : je risquerais d'y perdre les dernières illusions qui entretiennent ma foi en l'espèce humaine.

— Cultiver sa propre ignorance est une façon dangereuse de se protéger...

— Mouais... et je pourrais vous répondre qu'à vouloir fixer le soleil on finit par se brûler les yeux !

— Vous pourriez...

Smillow sourit. Elle appréciait la compagnie du colosse et s'amusait de ses continuelles facéties. Malgré la distance artificielle qu'ils s'employaient l'un comme l'autre à entretenir par un vouvoiement de pure forme, l'épreuve de la cohabitation avait fait naître entre eux une réelle confiance qui prenait par moments les traits d'une certaine complicité. Vargas était loin et les deux voyageurs longeaient depuis plusieurs jours la rive gauche du Durgorn, traversant à leur rythme un espace sylvestre en apparence déserté par l'homme. L'absence de patrouilles avait rendu leur progression plus rapide. Sarlin ne devait plus se situer qu'à un jour de marche, deux tout au plus. Dès lors qu'ils auraient franchi les remparts de la cité portuaire, leurs chemins se sépareraient inéluctablement. Smillow se présenterait au château pour demander audience à Corbane. Elle était l'archimage de Coridonie et malgré son piteux équipage, elle restait une des personnalités les plus éminentes du monde civilisé. L'intendant ne pourrait faire autrement que de l'accueillir selon son rang. De son côté, Broncos patienterait à l'auberge de Téniel jusqu'à la lune noire de Formical, pour le cas où, déçu par son aventure montagnarde, Débyan déciderait de revenir sur ses pas. Mais le Colosse était serein, la petite Lula avait des arguments de toutes natures et le tempérament idéal pour compenser la nonchalance du jeune mage : le jour où Débyan remettrait le nez à Sarlin, par Chabana, on traverserait le Durgorn à pied sec ! Quoi qu'il en fût, il avait fait une promesse et même les démons des mondes du dessous ne pourraient l'empêcher de la tenir.

La magicienne et son garde du corps partageaient donc probablement leur dernier repas en tête-à-tête. On

aurait pu confondre l'ambiance particulière de cette veillée avec la nostalgie anticipée d'une soirée d'adieu, mais il y avait dans le sourire de Smillow une émotion plus complexe que la simple mélancolie. Il y avait dans ce sourire une expression difficile à définir : de la satisfaction... une teinte d'indulgence, du soulagement, de la tristesse, peut-être... La magicienne continuait à remuer les braises avec un apparent détachement. Broncos dévorait sans hâte la chair tendre du poisson qu'elle lui avait cuisiné avec application et un talent trop rarement exploité. Aucun d'eux ne semblait décidé à rompre le silence.

Broncos suçà bruyamment chacun de ses doigts un à un. Smillow leva les yeux au ciel en signe de réprobation. Le colosse savoura cette petite victoire et profita de son avantage pour enchaîner d'un ton jovial :

— Je capitule, dit-il, je reconnais que je suis curieux et...

Il approcha son visage de celui de la magicienne en faisant mine de fouiller la nuit à la recherche d'improbables espions :

— ...et, chuchota-t-il en plissant les yeux de façon théâtrale, votre histoire de caillou môôôdit me paraît un poil nébuleuse...

Il se redressa d'un air satisfait et poursuivit sur un ton plus normal, tout en reprenant du poisson.

— Si je résume, dit-il entre deux bouchées : on a une grosse délégation de mages enfermée il y a bien longtemps dans un monastère aux confins du monde connu de l'époque... confins qui, par le plus grand des hasards, se trouvent être notre destination du jour... et là je dis : les confins ne sont plus ce qu'ils étaient, décidément, tout fout le camp ! Bon, le temps passe, nos

joyeux ermites prennent leurs aises. Petit à petit les rapports se musclent, les masques tombent, le vin tourne au vinaigre : jusque-là, d'accord. Seul contre tous, notre brave Alimar parvient à alerter le roi de Coridonie, mais celui-ci fait étouffer l'affaire et le messenger : un peu naïf le messenger, il aurait dû se douter qu'il courait à sa perte... Mais bon... admettons. Solinas le tortueux récupère la pierre et décide de changer de crémerie tandis que ce bon vieux Bolzoc écrase une larme en lui souhaitant bon vent : sur ce coup-là, je le trouve un peu passif le Bolzoc ! Pour ma part, je l'ai connu plus contrariant... Là dessus, on ajoute le coup de l'épidémie qui nettoie le terrain de façon radicale... Il y a dans cette petite histoire comme un goût d'inachevé qui semble avoir échappé à tout le monde, sauf... sauf à ma charmante compagne de voyage, l'inquiétante, l'énigmatique, la vénéneuse et néanmoins providentielle archimage de Coridonie qui, au péril de son âme, se lance dans une quête mystique en arborant son sourire à la fois énigmatique et exaspérant ! Ma question du soir est donc : Smillow, qui êtes-vous exactement ?

— Vénéneuse ?

— Mouais, je reconnais que vénéneuse c'était surtout pour faire plus ronflant : j'ai du mal à faire sobre...

— Bien, je vais vous en dire un peu plus. Il y avait une véritable petite armée chargée de protéger Bercigore. Le capitaine commandant la garde était aussi chargé de veiller à ce que les sages ne manquent de rien. Alimar servait d'intermédiaire et visiblement personne ne songeait à lui contester ce rôle. Les ermites vivaient en dehors du temps, pas leurs gardiens. Plusieurs générations de soldats se succédèrent, leurs chefs également. Un jour, le capitaine en place contracta une grave maladie, il se savait

condamné. Alimar parvint à le convaincre de porter son message. En échange, il lui promit l'immortalité...

— C'est un argument qui motive...

— Le roi de Coridonie fit étrangler le pauvre capitaine afin de protéger le secret : le monde est ainsi fait que ceux qui gouvernent sont généralement des vieillards peu concernés par les conséquences à long terme de leurs décisions. En clair, le roi jugea qu'il avait toutes les chances de rejoindre Silla avant que les choses ne dégénèrent complètement. L'histoire lui donna raison. Cependant, son secret lui survécut : sur son lit de mort il ressentit l'impérieux « besoin » de se confier à son archimage... Celui-ci transmit le secret à une personne de confiance. Tout deux décidèrent qu'il fallait en permanence que deux et seulement deux personnes conservent le souvenir de ce message afin de créer une chaîne dont les derniers maillons se tiendraient prêts à agir le jour inévitable ou ressurgirait le fléau.

— Eh bien maintenant on est trois...

— Deux... L'autre maillon s'appelait Digouday.

— Ah...

— Oui...

— Hopala ! Cela ressemble à de la promotion, on dirait...

— Si on veut...

— Oui mais justement, je n'ai pas envie d'être votre maillon...

— Vous imaginez peut-être que moi j'ai choisi...

— Je ne suis pas mage.

— Inutile d'user de la magie pour conserver un souvenir.

— Pourquoi moi ?

— Vous êtes le seul en qui j'ai confiance.

— Il ne faut pas : je ne sais pas tenir ma langue !

— Vous la tiendrez jusqu'à ce que vous ayez rejoint vos amis de la forêt.

— Ah... Parce que ça ne m'empêche pas de regagner le village des *waskiidi* ?

— Où le secret serait-il plus en sécurité ?

— Oui mais, à quoi servirait-il dans un endroit aussi reculé ?

— Nous risquons de traverser une période de grand trouble, il vaut mieux que le secret reste loin quelque temps.

— Et ensuite...

— Vous avez un fils... Vous ne pourrez pas indéfiniment échapper au monde...

— D'accord. Vu comme ça... Mais pour vénéneuse, finalement je confirme : vous m'avez bien manipulé. Ceci dit, je ne sais finalement rien de plus que tous ceux qui se trouvaient avec nous dans les ruines du village des semi-hommes.

— L'histoire n'est pas terminée. Il y avait près de Bercigore une petite ville qui vivait du commerce avec la garnison. Une délégation de Sarlinois débarqua un jour à Coride et informa les conseillers du roi qu'un drame atroce avait frappé Bercigore. Il ne restait plus là-bas que quelques survivants. On envoya sur place une expédition. Bolzoc affirma qu'une épidémie avait décimé la garde et la population du monastère. Selon lui Solinas avait profité de la pagaille pour s'enfuir avec la pierre. Personne ne savait s'il disait vrai, mais s'il mentait c'était qu'il possédait lui-même les cœurs jumeaux et le pouvoir d'anéantir ses interlocuteurs. Le roi se contenta d'envoyer des troupes de renfort pour développer Sarlin et garder un œil sur Bercigore. Quelque temps plus tard, il y a eu un second

messenger. C'était un montagnard. Il s'exprimait très mal dans notre langue et aucun interprète nordiste ne comprenait la sienne. Il parlait avec un fort accent, mais plusieurs mots cependant revenaient sans cesse dans sa bouche, des mots que tous reconnurent parfaitement : « sages », « Solinas », « Alimar », « Cœurs jumeaux ». En prononçant ces mots le pauvre bougre prononçait son arrêt de mort. On le fit jeter aux oubliettes et on l'oublia.

— Décidément c'est une manie...

— Nul ne sut jamais pourquoi ou pour qui cet homme avait entrepris une telle démarche, mais il était inutile de le comprendre pour tirer les conséquences de ses paroles : la version de Bolzoc était exacte. Sans doute Solinas se terrait-il dans les montagnes à l'Est de Vargas. Les seigneurs les plus puissants de Coridonie poussèrent le roi à prendre les devants. On ne pouvait cependant lancer une armée contre un homme seul, la riposte se devait adaptée au problème. On créa une société secrète de guerriers de l'ombre, des soldats d'un genre nouveau qui veilleraient à la stabilité du pouvoir nordiste en apportant un concours systématique aux plus riches. Cette organisation, baptisée la « Guilde des Ombres », se vit confier pour première mission de se rendre dans les Terres Sauvages pour éliminer Solinas ou quiconque porterait la pierre. Ils ne trouvèrent personne. La guilde était un instrument pratique et efficace, elle survécut à cet échec initial.

— Je sens que mes illusions ont encore pris une claque, marmonna Broncos.

— Ce n'est pas tout, reprit Smillow. Je vais vous révéler à présent le plus important, ce que je suis seule à savoir, ce que vous ne devrez divulguer qu'en cas d'absolue nécessité. J'ai découvert une chose terrible dans

les souterrains de Solinas. Je le craignais, à présent j'en suis sûr : j'ai vu la pierre que tenait Mytrion, ce n'était pas une pierre double ! Mytrion ne détenait qu'une seule des pierres jumelles. Elles ont été séparées, Broncos ! Il y a maintenant deux pierres de sang !

10^{ème} jour du mois de Kachiraz

— La guerre !

— Quelle guerre ?

Smilow fronça les sourcils.

— Charkhan rassemble son armée, déclara avec un détachement surprenant le maître de Sarlin. D'après mes sources, la mobilisation touche à son terme, l'attaque est imminente.

— L'alliance du Nord n'y est pour rien. Je peux garantir...

— Je sais que Charkhan agit de sa propre initiative. J'ai envoyé plusieurs émissaires en Coridonie, l'alliance du Nord m'a assuré de sa neutralité, mais elle me refuse également son soutien arguant qu'elle préfère éviter de s'immiscer dans des « querelles de voisinage ».

— Charkhan ne peut agir sans ordre.

— Vous savez comme moi, que Charkhan est un chien fou. Quand l'alliance lui a confié les Terres Sauvages, elle savait que tôt ou tard il lui échapperait.

— Par mon rang, je représente l'alliance. Fournissez-moi une escorte, je me rendrai à Vargas pour demander à Charkhan de suspendre cette offensive.

— Ordonnez-le lui...

— Vous savez comme moi que la séparation des pouvoirs place Charkhan au-delà de mon autorité. L'armée ne répond qu'aux ordres du roi lui-même. Le conseil des mages ne peut rien...

— Dans ce cas, Charkhan refusera.

— S'il refuse, j'irai voir le roi.

— Il est déjà trop tard, et de toute façon Charkhan ne vous laisserait pas repartir.

Corbane avait raison. Smillow baissa les yeux : jamais elle n'aurait cru que tout irait si vite.

— Il y a une autre solution, lâcha-t-elle soudainement en relevant la tête.

— Tiens donc... observa Corbane en affichant une mine perplexe.

— Vous détenez la pierre d'Alimar.

— La pierre... murmura le vieux seigneur sans chercher à feindre la surprise. La fameuse pierre...

— La pierre que Valok vous a ramenée, bluffa la magicienne.

— Ce bon Valok... Effectivement il est ici, enfin... en partie du moins.

Le seigneur de Sarlin claqua des doigts. Un homme s'approcha et posa un panier à ses pieds. Smillow ne put réprimer un geste de recul. Son visage resta impassible, mais son teint devint livide. Corbane plongea la main dans le panier d'osier et en sortit avec une désinvolture étudiée la tête embaumée de Valok. Ses orbites étaient vides et ses traits bouffis pétrifiés dans un rictus odieux. Sa bouche béante semblait figée dans une expression de surprise muette.

— Il est un peu moins insolent comme ça, n'est-ce pas ? ironisa Corbane en exhibant de façon obscène l'abominable relique qu'il tenait par les cheveux. Ce pauvre

naïf s'est cru invincible... Visiblement il s'est trompé ! Charkhan m'a fait parvenir ce délicat présent assorti de la liste de ses menues prétentions : il me met en demeure de lui prêter allégeance ; en signe de soumission il exige que je fasse frapper une nouvelle monnaie à son effigie ; il ordonne de faire modifier l'emblème de la ville pour y adjoindre ses armes¹ ; en outre il réclame le versement annuel d'un tribut exorbitant proportionnel à la somme des transactions commerciales réalisées sur le sol de mon domaine.

Smillow restait silencieuse. Valok était certainement un jeune loup orgueilleux, mais il était à peine un homme...

— Vous auriez pu le protéger, observa Smillow d'un ton glacial.

— Il ne m'en a pas laissé l'occasion, plaida le maître de Sarlin. Dès lors qu'il avait pénétré dans les souterrains, mes agents ne pouvaient plus rien pour lui. Je reconnais, ajouta-t-il avec l'air suffisant de ceux qui ne résistent pas à une occasion de faire apprécier leur habileté tactique, que je l'ai très légèrement influencé. Il aurait ramené la pierre : nous aurions trouvé un terrain d'entente afin de contrer Charkhan... il n'y est pas parvenu, peu importe : ce Valok faisait preuve d'une ambition exagérée, tôt ou tard il aurait fallu que je m'en débarrasse de toute façon... Finalement, ce jeu était sans risque : je ne pouvais pas perdre.

— Où peut bien se trouver la pierre, à présent ? soupira la magicienne.

— Votre fameuse pierre est sans doute enfouie quelque part autour de Vargas, poursuivit Corbane. Cet

1 Le serpent qui s'enroule autour des deux épées, emblème de la famille de Charkhan.

objet était bien encombrant, qu'il soit perdu pour tout le monde est plutôt une bonne nouvelle.

— Il aurait pu vous sauver : vous semblez oublier que l'armée de Charkhan est en marche.

— À quoi bon se lamenter ? Et puis, si Charkhan cherche à m'impressionner, j'ai ici les cent cinquante meilleurs mages de Bercigore. Ils se sont réfugiés à Sarlin considérant que leur établissement était indéfendable. Ils représentent un atout appréciable.

— Je ne suis pas sûre que cela équilibre les plateaux de la balance.

— Je le concède en effet... Mais il y a un autre élément qui vous amusera, j'en suis sûr...

Corbane afficha un large sourire qui se voulait malicieux.

— D'après mes sources, reprit-il avec délectation, Charkhan vous soupçonne de détenir la pierre...

— Moi ! ?

— Valok vous a mise en cause.

Sur un signe de Corbane, un mage de sa suite s'avança lentement puis s'inclina avec respect devant Smillow.

— Vino est mon plus fidèle informateur, précisa le maître de Sarlin, c'est sans doute le plus fin clairvoyant des Terres Sauvages. Il va sans dire que sa mission auprès de Charkhan est maintenant terminée. Il serait dommage de risquer un pareil talent. Il va sans dire également que le concours de Vino est tout à fait approprié dans les circonstances présentes...

— Valok a menti. La pierre n'est pas en ma possession.

Corbane jeta un œil vers Vino qui impassible acquiesça d'un geste du menton.

— Il semblerait, effectivement... Mais Charkhan ne peut en être sûr. Votre présence à Sarlin est un don de Silla. J'ai bien peur que vous ne deviez accepter notre hospitalité jusqu'à ce que Vargas ait renoncé à ses projets d'expansion.

Deux gardes se décalèrent de façon à bloquer ostensiblement l'unique accès à la salle de réception.

Smillow plongea son regard dans celui de Corbane. Celui-ci déglutit péniblement. Incapable d'articuler un mot, il sentit monter du fond de son esprit retors une terreur incontrôlable.

— Bercigore est en feu ! clama un soldat en faisant irruption dans la salle du trône, bousculant au passage les deux gardes censés en interdire l'accès. L'homme était essoufflé. Son armure était sale et ses cheveux mouillés de transpiration. Il s'avança d'un pas rapide vers son maître, ôta son casque et posa un genou à terre.

— Charkhan, dit-il d'une voix forte, est sur la rive nord à la tête d'une puissante armée.

Smillow relâcha son emprise.

Corbane cligna des paupières pour chasser la sueur qui perlait de son large front dans ses yeux hagards.

— J'accepte votre invitation, articula lentement Smillow à l'intention du vieil homme dont la respiration rapide et le regard fixe trahissaient le trouble. Et, à l'avenir, n'oubliez plus qui je suis. Faites-moi conduire dans mes quartiers à présent.

Smillow avait dit : « des temps troublés »... Eh bien, on était loin du compte ! Broncos commanda une nouvelle bière, comme si l'alcool pouvait diluer les images de désolation qui hantaient son esprit. Le colosse et sa compagne de voyage avaient envisagé de longer la rive du Durgorn pour éviter de traverser la plaine fréquentée par les célèbres lions censés protéger Sarlin contre les terribles créatures de la forêt maudite, cela n'avait pas été nécessaire. Quand ils avaient atteint la lisière de la forêt, le spectacle qui s'était imposé à leurs yeux les avait laissés muets de stupéfaction. Il n'y avait plus de lions, il n'y avait plus de plaine et la forêt elle-même avait reculé de plusieurs centaines de pas, abandonnant l'espace à quelques souches noircies pareilles à de pitoyables moignons. Les hautes herbes qui ondulaient autrefois sous le souffle des vents océaniques avaient été incendiées et remplacées par une croûte crasseuse parsemée de flaques d'eau stagnante formées sous l'effet des pluies d'orage, fréquentes en cette saison. Le muret qui délimitait la plaine avait disparu. Les chaumières des paysans assurant le ravitaillement de la cité en produits frais avaient été détruites, les pierres évacuées, les cultures et les vergers brûlés, les arbres et les talus abattus jusqu'au dernier.

Il n'était pas nécessaire d'être grand stratège pour deviner la signification de ce massacre ! Sarlin se préparait à soutenir un siège. Tout ce qui aurait pu servir à nourrir les futurs assaillants et leurs machines avait été détruit ou rapatrié du bon côté des remparts de la ville. La proche forêt avait été incendiée pour interdire à l'ennemi la possibilité de s'établir « confortablement » dans l'ombre des sous-bois et la plaine avait été saccagée afin d'éviter qu'il ne puisse, à son aise, progresser à l'abri des hautes herbes fauves dont les ondoiements paresseux venaient lécher, jadis, les pieds de la colossale muraille dépourvue de créneaux et de meurtrières à laquelle Sarlin devait son surnom de « ville borgne ».

Broncos vida d'un trait son pichet de bière. Pourquoi n'avait-il pas déguerpi alors qu'il en était encore temps ? À l'heure qu'il était, il serait en route vers le bonheur tranquille de sa retraite sylvestre, bivouaquant sous les étoiles, emmitouflé dans les replis un peu rêches de sa couverture vert pomme. Loin de ce tumulte insensé, qui au fond ne le concernait plus, il aurait oublié la fraîcheur nocturne en savourant par avance le moment où il pourrait serrer dans ses bras, avec bien sûr la modération prudente indispensable à la survie de l'être étreint, son gamin et sa douce Marilia. S'il avait déguerpi, oui... mais...

Oui mais, à quelques pas de lui, marchant d'un même pas lent et régulier, une paire de bœufs avait émergé de la forêt. L'image de ces créatures paisibles traversant avec indifférence la campagne dévastée avait quelque chose d'irréel. Les deux bêtes poussaient sur leur joug en dodelinant doucement de la tête, traînant à leur suite un large tronc rectiligne grossièrement élagué qui traçait dans la terre meurtrie une longue cicatrice boueuse. Avant que

les deux voyageurs n'aient eu le loisir de s'arracher à cette apparition incongrue, ils étaient cernés par une bande de soldats et de bûcherons fébriles qui, les considérant d'emblée comme deux étrangers à la solde de Vargas, se tenaient prêts à saisir le moindre prétexte pour les abattre sans sommation.

Les prétendus espions avaient été conduits au château. Smillow avait dévoilé son identité et présenté le parchemin frappé du sceau royal de Coride. Elle avait obtenu que Broncos soit relâché et laissé libre de déambuler dans Sarlin. Il avait été, par contre, interdit au Coridonien de rejoindre la forêt. Seuls quelques éclaireurs et les expéditions quotidiennes chargées de ramener de quoi façonner des poutres pour les fortifications, étaient encore autorisés à quitter l'en-cinte des remparts.

Broncos promena un regard désabusé à travers l'auberge de Téniel. Il avala quelques gorgées de liquide ambré. Fichtre ! La bière avait du corps dans ce pays... du corps et un petit arrière-goût âcre, mais pas désagréable. La salle était pleine : forcément, comme tout le monde se trouvait consigné à l'intérieur de la ville, il fallait bien passer le temps d'une façon ou d'une autre. L'aubergiste au crâne dégarni et au cou de vautour avait embauché un serveur pour faire face à l'augmentation de la demande. Ce dernier faisait probablement aussi office de videur car, malgré sa taille moyenne, il possédait une carrure impressionnante. Son allure rappelait vaguement quelque chose à Broncos, mais le Coridonien était trop préoccupé, abattu, éccœuré, pour fouiller ses souvenirs à la recherche du détail qui lui aurait permis d'identifier ce personnage qui, au demeurant, faisait preuve à son égard d'une grande conscience professionnelle dans son empressement à lui procurer de quoi humecter son gosier.

La taverne était peuplée surtout de soldats en armes épilquant avec passion sur l'éminence d'une attaque de Vargas et la capacité de Sarlin à soutenir un siège. Seuls les clients exagérément optimistes installés dans l'ombre de la mezzanine branlante que l'opportuniste maître des lieux avait fait dresser à la hâte en guise de dortoir, échappèrent à l'inventaire du colosse désœuvré. La construction en question était étroite et d'une solidité douteuse. Telles des notes mutines plongeant depuis la frêle balustrade dans les eaux tumultueuses du brouhaha ambiant, on pouvait percevoir des rires entrecoupés de petits gémissements étouffés, signe que les clients qui se hasardaient à gravir les échelons de l'unique échelle menant à ce refuge incertain, ne s'y engageait pas tant dans l'espoir d'y glaner quelques moments de sommeil réparateur, que dans celui de profiter du réconfort procuré par des activités certes innocentes, mais qui contribuaient à éprouver, au-delà du raisonnable, la robustesse de cette structure dont l'obstination à tenir debout apportait du crédit aux adeptes de la providence divine.

Chabana ! Cette bière avait décidément du coffre ! Broncos bailla. Un glougloutement de bon augure lui signala que son pichet était en train de se remplir. Le colosse leva la tête et adressa à son bienfaiteur un sourire empreint de reconnaissance. Le serveur baraqué hocha la tête et s'éloigna en sifflotant. Cela faisait bien longtemps que Broncos avait autant bu, pourtant, malgré son manque d'entraînement, il était évident que quelques bières innocentes ne parviendraient pas à le rendre malade. Comme disait le poète :

*Le premier gorgeon aiguise l'esprit,
Le second, le bras fortifie,
Le tierce apporte la vigueur,
Le suivant, la joie au cœur.*

Jus de houblon¹

*Toujours promène son homme²,
Mais foi de tavernier,
Jamais ne fait vaciller
Qui a plus de poil qu'une pomme.*

Broncos était donc à l'abri. Le colosse appuya un coude sur la table et posa son menton dans la paume de sa main. Il cligna des yeux pour s'éclaircir la vue et unifier ses plus porches voisins qui cherchaient à se dédoubler.

— Pourquoi Charkhan nous attaquerait-t-il ? s'étonna un jeune soldat à la mine inquiète. Normalement, il fait comme nous partie de l'alliance...

— Tu sais, petit, répondit un vétéran au visage grêlé, dans les Terres Sauvages, l'alliance c'est du théorique... Si les pontes de Coride ont décidé de laisser flotter la bride sur le cou de Charkhan, c'est qu'ils ont leurs raisons...

— Je ne vois pas quel avantage ils peuvent tirer d'un conflit entre Vargas et Sarlin.

1 L'auteur est inconnu, mais son œuvre donne, par sa construction, un parfait exemple de l'art poétique coridonien. On notera en particulier l'équilibre parfait obtenu par le rejet du titre entre les deux strophes, apportant à l'ensemble de la composition une puissance lyrique remarquable.

2 Je vous laisse imaginer pourquoi...

— Pas besoin de chercher bien loin, mon petit gars. Les raisons sont toujours les mêmes : le pouvoir, l'argent...

— Je croyais que Coride tirait sa prospérité du commerce avec ses colonies... et comme une bonne partie de ce commerce transite par Sarlin...

— Sarlin fait des affaires avec le Nord, bien sûr, mais Sarlin trafique aussi avec tous ces petits états du Sud infestés de pirates. Avec la bénédiction de Corbane, ceux-ci ponctionnent une partie du trafic qui traverse leurs eaux : pas de quoi tarir la source, mais suffisamment pour alimenter le marché de la contrebande. Ils pratiquent une sorte d'impôt, une taxe de passage si tu veux. Jusqu'à présent tout le monde semblait s'accommoder de cette situation... on dirait que ce n'est plus le cas.

— Et qu'est-ce qui a changé ?

— Je ne sais pas. Ce qui est sûr c'est que l'on compte sur Charkhan pour faire place nette. Pendant qu'il se tape le sale boulot, Coride reste neutre... donc l'alliance reste unie...

Broncos dodelina de la tête tout en laissant cascader un rire discordant. Il le savait, lui, ce qui avait changé. Smillow le lui avait expliqué en long et en large au cours d'interminables veillées où elle tentait de lui enseigner, à son insu, ce qui ferait de lui un maillon acceptable. Le problème c'était le commerce de l'argent ! Imaginé initialement comme une valeur universelle, un remède aux limites du troc, l'argent était devenu lui-même un produit à part entière. Les usuriers avaient introduit une nouvelle notion : le coût de l'argent. Contre rémunération, ils acceptaient de financer les entreprises qui leur semblaient prometteuses, rompant ainsi l'équilibre des échanges en introduisant une charge artificielle que l'on ne parvenait à

compenser que par une recherche effrénée de nouvelles richesses. À la fois victime et seule bénéficiaire de cette course folle, Coride devait en permanence trouver de nouvelles sources de bénéfice pour satisfaire ses créanciers : le monstre avait faim... les Terres Sauvages constituaient son garde-manger, Sarlin, un mets de choix.

— Je vais vous dire ce qui a changé, lança le colosse en se levant pour haranguer ses voisins. Merci mon brave, lâcha-t-il à l'attention du serveur qui venait lui faire le plein en affichant une mine radieuse. Je vais vous dire, reprit Broncos en avalant son breuvage de plus en plus râpeux. C'est une dhéorie lin-mide que je tiens de mon conmaillon de vognage : un bersonnage exsssccrément haut-placé, buisque ce n'est dautre que l'archi...

Le Coridonien s'interrompit pour aspirer une grande goulée d'air moite, cherchant sans succès à refroidir le brasier qui dévorait sa gorge et son tube digestif.

— Par Cyriaque, tonna-t-il en grimaçant de plaisir, ce houblon a été récolté dans les cratères fumants des mondes du dessous !

En prononçant ces mots, il retomba lourdement sur son séant. Par effet de balancier le client situé à l'autre extrémité du banc fut rudement secoué, pas assez pour lui faire perdre l'équilibre, mais suffisamment pour que les trois-quarts de sa bière giclent sur son uniforme impeccable. Avant que quiconque ait songé à protester, Broncos bascula en avant, les bras le long du corps. Sa tête heurta le plateau de la table avec un bruit mat. Son breuvage se répandit sur les planches de chêne parfaitement assemblées, ruisselant contre sa joue, administrant un shampoing certainement salulaire aux longs cheveux noirs qui tombaient dans son cou.

Au pays des poètes, les pommes seraient-elles poilues ?

À cette pensée, Broncos éclata d'un rire peu distingué dont le souffle entraîna la formation de quelques bulles de mousse qui glissèrent sur la flaque de liquide ambré comme de petites coupes translucides sur un lac miniature.

Le serveur ricana de jubilation tout en se penchant pour effleurer le sol¹ en terre battue d'un geste discret destiné à remercier les dieux de l'avoir exaucé. Il s'approcha sans empressement du colosse et le considéra quelques instants en se massant le menton d'un air pensif.

Dans l'ombre de la mezzanine un homme se leva pour observer la scène à son aise. À en juger par la hauteur à laquelle la lumière des bougies se reflétait dans le blanc de ses yeux mi-clos, il devait être très grand.

Le serveur s'adressa à Broncos d'un air narquois pour lui réclamer le paiement de ses consommations. Le Coridonien tenta de se redresser, mais sa tête pesait plus lourd qu'un sac de grain. L'odeur du liquide dans lequel baignait sa joue attira son attention, mobilisant toutes les ressources mentales encore disponibles pour aboutir à une conclusion tardive, mais imparable : on l'avait saoulé en lui servant un mélange particulièrement traître de bière et d'eau-de-vie. Le serveur baraqué le tira en arrière en l'empoignant par le col. Sous prétexte qu'il refusait de payer son dû, il lui administra un solide crochet au menton qui lui rafraîchit mémoire instantanément. Le fameux détail qu'il avait eu la paresse de débusquer quelques instants plus tôt sauta du magma de ses souvenirs comme un grain de maïs enfoui dans la braise. Le cogneur ! Le

1 Les dieux habitent la terre et non pas le ciel comme l'imaginent encore quelques barbares incultes.

cogneur qu'il avait aplati le jour de sa rencontre avec Débyan. Eh bien les gens avaient la rancune tenace dans le coin. L'ancien cogneur s'apprêtait à peaufiner sa vengeance quand une main de géant se posa sur son épaule. Il ravala sa rancune sans hésiter et recula en mettant ses paumes en évidence. Il n'était pas armé et n'entendait pas de s'opposer à l'individu monstrueux qui venait de surgir de l'ombre du dortoir branlant pour lui disputer sa proie. Lâché par son agresseur, Broncos retomba en avant et sa tête cogna une nouvelle fois contre le bois de la table commune. Comme il n'avait rien de mieux à faire, il en profita pour aspirer du coin de la bouche un peu de l'eau-de-vie malencontreusement renversée. Elle avait un arrière-goût de bière pas désagréable : on pouvait mettre hors de cause les pommes du poète. Cette pensée le rassura. Arraché à sa réflexion, il se sentit irrésistiblement soulevé de terre. Il fit un effort pour ne pas vomir.

De toute évidence quelqu'un l'avait jeté sur son épaule ! ? Encore cette crapule de cogneur ?

— Pose-moi, vace d'édrón, braila-t-il d'une voix éraillée. Par Jabana, ce n'est pas une vaçon de draiter un maillon.

Puis il s'endormit.

Comme hypnotisé, l'homme-loup fixait, sans réellement les voir, les braises rougeoyantes de son feu de camp. Il avait trouvé refuge sur une petite terrasse verdoyante située à mi-hauteur d'un amas rocheux d'où il pouvait contempler l'horizon et se reposer sans craindre que les animaux sauvages ne profitent de la nuit pour éparpiller ses provisions. Son maigre bagage, ainsi que le heaume contenant la pierre duquel s'échappait une étrange odeur de vinasse, avaient été rangés avec soin sous un simple auvent retenu au sol par des pierres et tendu en oblique par deux branches souples enfoncées dans le sol couvert de mousses. Une eau fraîche et pure jaillissait d'une anfractuosité de la roche avec un bruissement apaisant, tourbillonnait à l'intérieur d'un petit réservoir naturel creusé par l'érosion dans la pierre brute, puis s'évadait en une rigole sinueuse pour se perdre dans les marais boueux qui constituaient, à cet endroit, la rive gauche du Durgorn.

Depuis plus d'une lune, il s'était retiré du monde des hommes pour faire le point. Son esprit était fatigué de ressasser des questions pour lesquelles il n'existait pas de réponses immédiates. Valok lui avait expliqué ce que l'on risquait à transporter la pierre sans précautions. Charkhan

avait-il trahi les Ombres ou ignorait-il simplement lui-même à quel danger il entendait les exposer ? Difficile à dire... On pouvait également le suspecter d'avoir minimisé l'opposition que la Guilde rencontrerait dans les souterrains... Hum... Peut-être Charkhan était-il innocent, plus probablement avait-il sciemment précipité la Guilde dans ce guêpier. Mais dans quel but ? Le maître de Vargas était l'homme le plus puissant des Terres Sauvages. Le pacte faisait des Ombres des agents au service du pouvoir en place : favoriser les plus puissants, éliminer ceux qui s'isolent du troupeau. La Guilde était aussi indispensable à la stabilité de la société nordiste que les fauves à l'équilibre de la jungle.

Dix se leva avec souplesse et fit rouler sa tête sur ses épaules pour étirer les muscles de son cou. Sans montrer d'empressement particulier, il ramassa ses armes et s'éloigna silencieusement, abandonnant sans raison apparente ses bagages et son feu.

Lula attendit quelques instants puis s'avança avec précaution. Elle s'immobilisa immédiatement, une main chaude posée sur son front, le froid d'une lame effleurant sa carotide. Elle étouffa un cri, ses jambes se mirent à trembler.

— Je... je voulais juste prendre un peu d'eau, parvint-elle à articuler.

La brume du soir commençait à envahir le marais. Lula sentit les doigts de l'homme relâcher leur pression, sa lame libérer son cou. Elle déglutit péniblement tout en passant une main hésitante sur sa nuque parcourue de frissons de frayeur.

Dix rangea son arme. Il confisqua le couteau de chasse et l'arc de la jeune fille puis lui fit signe de s'asseoir près du foyer. Il prit place face à elle, les jambes en tailleur,

les bras croisés. Son regard était froid, son visage en partie dissimulé par une barbe très noire impeccablement taillée. Il la dévisagea tranquillement. Lula tenta de se justifier :

— Je ne savais pas à qui j'avais à faire... je... je voulais être sûre de ne pas tomber sur un bandit.

Comme l'homme ne répondait pas, elle poursuivit son monologue :

— Je me rends à Sarlin. Je dois retrouver un ami là-bas. Je sais que par la route ce serait plus rapide... mais pour une montagnarde, voyager en temps de guerre ce n'est pas...

Dix ne put contenir un mouvement de surprise.

— Vous ne saviez pas ? s'étonna Lula. En même temps c'est sûr que les colporteurs¹ ne passent pas par ici... D'après ce qu'on m'a dit, Vargas est en train de monter une armée pour assiéger Sarlin.

L'homme se redressa légèrement, signe que l'information avait été accueillie avec intérêt. Lula se détendit un peu.

— Il faut que je sois à Sarlin avant le début des hostilités. J'ai contourné Vargas par la forêt. C'est plus prudent, mais c'est plus pénible. La berge est marécageuse, les sources sont rares et en aval de Vargas, le fleuve est pollué par les rejets de la ville. J'ai repéré ces rochers et j'ai pensé que je pourrais m'y installer pour la nuit. Il y a des loups...

La jeune montagnarde se tut un moment, espérant une réaction, un commentaire...

— Je peux prendre un peu d'eau ? lâcha-t-elle finalement.

1 Personne dont le métier consiste à aller de village en village pour colporter les nouvelles, annoncer les mariages, les naissances et les décès.

Dix hocha la tête. Lula se leva doucement et se dirigea vers le réservoir creusé dans la roche. Dix la suivit ostensiblement du regard. Elle but quelques gorgées dans ses mains jointes, puis, malgré la fraîcheur naissante s'aspergea le visage, les bras puis commença à laver ses cheveux.

— Comment avez vous fait pour deviner ma présence, demanda-t-elle en poursuivant innocemment ses ablutions.

Dix toucha son nez dans un signe qui ne laissait planer aucune ambiguïté.

— Je pue, conclut Lula visiblement contrariée, évidemment par ici ce n'est pas simple de rester douce et pimpante...

Le tueur observait la jeune fille sans montrer de signes de sympathie ou d'agressivité. Il avait reconnu Lula la magicienne qui accompagnait Débyan dans les souterrains. Il savait qu'elle ne pouvait connaître son identité, ils auraient pu se croiser près du mausolée de Mytrion, mais il s'était esquivé... La jeune fille avait ôté ses braies crasseuses et vêtue d'une simple tunique qui lui arrivait à mi-cuisses, elle s'employait à présent à débarrasser ses jambes galbées de la fine pellicule de boue nauséabonde qui s'était immiscée sous ses vêtements. Il avait observé son comportement lors du tournoi de Solinas : la façon dont elle s'était qualifiée pour la phase finale l'avait alors laissé perplexe. Il comprenait mieux à présent que ses pouvoirs étaient avant tout ceux de la séduction... Elle en jouait à merveille. Cette petite tentait à l'évidence de le troubler. Certainement faisait-elle mine de s'offrir à lui pour mieux lui filer entre les doigts. Son petit numéro de charme en aurait amadoué plus d'un... Il ne broncha pas.

Lula regagna sa place en essorant avec une nonchalance un peu artificielle ses cheveux noirs aux reflets bleutés. Après s'être assise, elle jeta à l'homme des marais un regard interrogateur. Il se contenta de la suivre du regard sans exprimer la moindre émotion. Elle baissa les yeux avec résignation. Comme l'homme s'obstinait à rester muet, elle garda le silence elle aussi un moment avant de lâcher brusquement :

— Vous allez me tuer ?

L'homme se contenta pour toute réponse d'une moue qui trahissait un certain agacement.

Voyant qu'elle n'en tirerait rien de plus, Lula lui tourna le dos et s'allongea sur le côté, rabattant d'un geste vif le pan de sa couverture par-dessus sa tête. Aucun de ses compagnons ne l'avait écoutée quand elle avait tenté de les dissuader de suivre le guide. Pas même Nouarn, pas même Kalo. Seul, Grobelard, le grand chef nordiste, semblait avoir conservé un brin de lucidité. En désespoir de cause, elle avait décidé d'aller chercher la seule personne qui aurait une chance d'arracher Débyan à sa folie : ce gros balourd de Broncos. Mytrion avait mis des années à perdre la boule, Débyan serait peut-être encore récupérable après une lune ou deux ! Enfin tout cela c'était avant de tomber sur cette espèce d'ermite furtif armé jusqu'aux dents. Elle n'avait vraiment pas de chance ! Non ! En fait la chance n'avait rien à voir là-dedans : elle était minable, voilà tout. Elle ratait tout. Quoi qu'elle fit, elle ratait toujours tout...

Dix hésitait. Devait-il éliminer la magicienne ? Elle faisait partie de son contrat... Il jeta un œil vers la dague suspendue à sa ceinture. Il savait que si sa main se rapprochait de l'arme, alors les choses s'enchaîneraient

inexorablement. Il ne reculerait pas. Il n'avait jamais reculé. Il serait implacable...

Il décroisa les bras. Imperceptiblement ses doigts se détendirent. Il prit une profonde inspiration, se pencha en avant... Un rapace prit son envol depuis le sommet de l'amas rocheux. Insensible au drame qui se déroulait sous ses yeux jaunes aux pupilles dilatées, il effectua quelques cercles paresseux puis s'éloigna en direction du fleuve.

La couverture de la fille était agitée de petits soubresauts réguliers. Dix était habitué aux spasmes d'agonie de ses victimes. Il n'avait jamais aimé observer ces derniers efforts inutiles et dérisoires de l'âme qui s'accroche à un corps qui ne peut plus l'héberger. La jeune fille ne l'avait pas entendu approcher. Il arma son bras. Elle sanglotait doucement, comme une enfant. Il soupira. Il avait bien épargné Valok... Et pourtant Valok était dangereux. Cette petite n'était pas dangereuse. Il pouvait se permettre de lui accorder un sursis, à elle aussi... Quand il aurait éclairci les intentions de Charkhan, il serait toujours assez tôt pour achever son contrat, et s'il s'avérait que Charkhan avait joué un double jeu, alors le contrat ne serait plus valable et Charkhan deviendrait la juste cible de son droit de représailles.

Au petit matin, Lula ouvrit les yeux sur le paysage glauque des marais baignés par la lumière pâlotte de l'aube. Surprise d'être encore de ce monde, elle frotta ses paupières et bailla à s'en décrocher la mâchoire. La fraîcheur matinale pénétra sous sa couverture, elle frissonna et machinalement massa ses épaules pour chercher à se réchauffer. Elle se redressa sur son séant et se retourna vers le feu qui crépitait encore faiblement.

L'homme était toujours là. Immobile. Comme figé dans la même position que la veille. Comme si la nuit n'avait duré que quelques trop courts instants.

Un rapace regagna son nid de branchages. Il tenait dans son bec un petit rongeur encore vivant.

— Je me nomme Milan, déclara l'ermite des marais. Je suis mercenaire. Si une bataille se prépare à Sarlin, alors j'irai là-bas proposer mes services. Tu m'accompagneras.

Le large fleuve aux eaux jaune poussin longeait d'un côté les dunes d'un désert surpeuplé et de l'autre les murailles parfaites d'une ville constituée de coquettes petites bicoques toutes semblables. Par-ci par-là s'échappait le panache de coton ébouriffé d'une forge ou celui d'une boulangerie. Surplombant l'étendue lisse d'un océan turquoise, s'élevait un splendide château aux tours élégantes, dressées vers le ciel comme les multiples branches d'un arbre féerique. Les portes de l'aimable cité s'ouvraient sur un tapis de mousses odorantes parsemé de rochers en sucre cristallisé. Une armée de créatures à la fois terribles et attendrissantes peuplait les moindres recoins de cet univers bariolé : des villageois débonnaires ; des soldats au garde-à-vous ; des crocodiles émeraude presque aussi grands que les coques en acajou des navires pirates aux voiles de dentelle noire ; des nains forestiers ; des gorilles armés de massues ; des cavaliers grimaçants montés sur leurs chevaux écumant de rage ; des hommes à tête d'aigle, de lion ou de loup.

Dans la salle du conseil, l'ambiance légère contrastait avec la gravité de la situation. Corbane fit son entrée accompagné de Smillow et d'une imposante escorte composée en majorité d'arba-létriers. Il s'avança d'un pas

décidé vers l'imposante maquette représentant Sarlin et ses environs. La joyeuse réalisation trônait fièrement sur l'immense table ovale occupant le centre de la pièce aux murs ornés de trophées et de tentures représentant des scènes guerrières. Corbane resta quelques instants interdit devant le chef-d'œuvre décalé. Refusant de se laisser déstabiliser, il replaça méticuleusement quelques personnages égarés puis saisit un cavalier en bois peint et l'approcha de son visage pour apprécier la finesse du travail accompli : la figurine enlevée aux ruines de Bercigore semblait le défier du regard. Quelques fous rires péniblement étouffés saluèrent l'héroïsme du petit envahisseur furibond. Le vieux seigneur reposa la statuette avec délicatesse puis se tourna vers le seul de ses conseillers qui semblait ne pas goûter le comique de la situation. Ce dernier s'éclaircit la voix puis tenta maladroitement de se justifier :

— Hum... le... heu... le... l'artisan qui a réalisé... cette... heu... ce travail, était plutôt habitué à tailler des figurines pour le temple ou, heum... des jouets pour les pour les... enfants. Je n'ai pas pensé qu'il pourrait se méprendre sur l'esprit martial de sa commande. Je, enfin... C'est de ma faute... J'aurais dû vérifier...

— Effectivement, c'est... plutôt coloré, déclara Corbane en se tournant vers son « invitée ».

— Ce n'est pas vraiment sobre, mais c'est fonctionnel, observa l'archimage.

— Et savoureux, conclut Corbane en portant à sa bouche un rocher de sucre brun.

— Bon, reprit le vieux seigneur, en invitant d'un geste le conseiller négligeant à prendre le large, comme vous le voyez, maître Smillow, les troupes de Vargas, représentées par ces personnages vindicatifs, ont investi la rive nord du Durgorn. Ce sont avant tout des cavaliers et

je vois mal comment ils pourraient traverser le fleuve. Trop profond, trop de courant, trop de crocodiles... Et s'ils décidaient tout de même de s'y aventurer, nos archers leur feraient bon accueil... Il n'y a donc pas grand-chose à craindre pour l'instant.

— J'ai pu observer les préparatifs de la seconde armée, basée au temple de Charkhan : elle est peut-être déjà en mouvement. Par le fleuve, le gros des troupes pourrait être au pied de vos murailles dans deux ou trois jours.

— Peu importe, nous sommes prêts à les repousser.

— Vous ne tiendrez pas indéfiniment...

— Il nous suffira de tenir jusqu'à l'hiver.

— Même si vous parveniez à résister jusqu'à l'hiver, Charkhan reviendrait au printemps prochain.

— J'en doute...

Corbane arborait un large sourire. De toute évidence il tenait en réserve une information capitale.

— Je suis curieuse d'apprendre ce qui vous rend si confiant, concéda Smillow.

— Vous !

— Moi ! ? Vous me surestimez, j'en ai peur : je n'ai pas la faculté de repousser les armées...

— Pas encore...

— Rien ne saurait m'en rendre capable.

— D'ici l'hiver vous pourriez en être capable.

— Vous délirez !

— La pierre de sang vous apporterait ce pouvoir.

— Vous savez où se trouve la pierre de sang ! ?

— Ensevelie quelque part dans les environs de Vargas je suppose...

— Ce petit jeu est absurde. L'envahisseur est à vos portes et vous jouez aux devinettes !

— Si j'en crois Vino, Charkhan pense que vous déterminez la pierre, ou du moins il envisage cette possibilité.

— Et même si c'était le cas : Charkhan sait bien que je ne maîtrise pas le pouvoir de ce joyau maudit... Il me faudrait des siècles pour l'acquérir...

— Pas avec le grimoire d'Alimar...

— Vous possédez des écrits d'Alimar !!!

— Non.

Charkhan savoura une nouvelle fois son effet.

Smillow soupira d'exaspération.

— Non, reprit Corbane, je n'ai rien de tel, mais, Charkhan ne le sait pas.

Smillow garda le silence, refusant de rentrer à nouveau dans le jeu du vieil homme facétieux.

— Pourquoi croyez-vous que Charkhan se soit précipité à Bercigore ? Eh bien, parce que Valok lui a révélé l'existence de parchemins légués par Alimar et traitant de l'art de déchaîner le pouvoir de la pierre. Nous avons fouillé les anciens appartements de Bolzoc à la recherche de ces précieuses reliques, malheureusement nous étions pressés par le temps... Nous n'avons trouvé que des piles de manuscrits sans importance. Quoi qu'il en soit, nous avons tout pris et surtout nous avons laissé volontairement, derrière nous, des traces évidentes de notre passage. Charkhan sait que nous sommes passés avant lui. Espérons qu'il n'ait pas eu plus de chance que nous...

— Espérons...

— Charkhan ne peut négliger la possibilité que vous déteniez la pierre... Charkhan ne peut négliger la possibilité que nous détenions le grimoire d'Alimar... Ce que le jeune et inexpérimenté Valok a réussi en quelques années, combien de temps faudrait-il à l'archimage de

Coride pour l'accomplir ? Qui oserait prendre à la légère Smillow la redoutable, la mystérieuse, la vénéneuse...

— Décidément...

— Qu'y a-t-il ?

— Rien.

— Indéniablement, reprit Corbane en lissant les poils blancs de sa barbe, si je tiens jusqu'à l'hiver, alors Charkhan en sera quitte pour ravalier ses ambitions. Définitivement.

— Définitivement ! ? En effet votre petit stratagème implique ma présence définitive à Sarlin.

— Nous mettrons tout en œuvre pour rendre votre séjour des plus agréable.

— Je resterai tant que ma présence pourra éviter un massacre. Cependant, je suis archimage de Coride, j'entends occuper ici les mêmes fonctions et bénéficier des mêmes prérogatives.

— Dans ce cas, acquiesça Corbane, il nous faudra éloigner Phydro quelque temps.

Phybro n'était pas vraiment enchanté, il n'était pas non plus mécontent de s'esquiver. Ambas-sadeur... Ambassadeur de Sarlin auprès des honorables habitants de la grande forêt. Hé, hé, hé ! Comparé à l'ambassadeur de Coride, d'un maintien toujours impeccable, ou même aux émissaires des « États du Sud » à la peau brune et aux vêtements chatoyants, il faisait un diplomate plutôt atypique avec ses cheveux hirsutes, sa barbe de trois jours et sa robe de mage débraillée. Depuis que le seigneur Corbane en avait fait son « favori », il avait découvert toutes les sournoises tentations dont on préserve les mages de Bercigore afin de les tenir à l'écart des viles pensées qui perturbent la pureté de la concentration. Il devait reconnaître qu'avec tout ce qu'il avait expérimenté, ses facultés en avaient pris une claque. Il restait certes un spécialiste reconnu de la lévitation, mais son style avait quelque peu évolué. La libellule s'était muée en papillon. Moins rapide, mais bien plus déconcertant. Il était seul conscient du caractère involontaire de cette métamorphose due à de brèves mais répétitives « sautes » de concentration. « La femme est l'ennemi de la concentration... ». La femme... sans aucun doute mais pas que la femme ! À la liste des facteurs responsables de

la détérioration de son Chiwah, il pouvait ajouter le manque de sommeil, l'excès de bonne chère, l'abus de substances de toutes natures... entre autres choses. Cette petite cure tombait à pic. Peut-être ces sauvages l'initieraient-ils à quelque rite sacrilège : gavé d'une mixture locale puissamment hallucinogène, il atteindrait la transe en se trémoussant complètement nu en compagnie de jeunes beautés sylvestres autour d'un grand feu de joie préparé en son honneur. En l'honneur de l'ambassadeur de Sarlin auprès des honorables habitants de la grande forêt. Hé hé hé !

Sans un regard vers la muraille borgne qui barrait l'horizon comme un immense paravent, Phybros s'enfonça dans la grande forêt suivi par une escorte minimale composée d'un vieux trappeur et de son chien boiteux.

Broncos ouvrit les yeux. Le ciel était d'un bleu éblouissant. Il faisait chaud et pourtant tout son corps était parcouru de frissons. Il se passa les mains sur le visage, se massa les yeux. Sa respiration était pénible, comme si ses poumons s'étaient réduits, pendant son sommeil, à la dimension de deux noisettes. Sa bouche était pâteuse, sa gorge sèche. Son crâne avait dû servir à piler du grain. Une histoire de pomme et de poète encombrait son esprit, surnageant à la surface de ses pensées comme un débris prisonnier du ressac.

Un visage s'intercala entre lui et l'azur immaculé de l'horizon. Ces cheveux gras tirés en arrière, ces petits yeux rapprochés, ce nez busqué, ce sourire interminable s'ouvrant sur des dents en désordre pour la plupart pourries. Le colosse connaissait cette tête. Il se leva péniblement et fit quelques pas chancelants pour aller chercher refuge à l'ombre d'un muret tout proche. Il se laissa choir lourdement et s'adossa à la pierre froide pour reprendre son souffle.

— Je suis où ? s'inquiéta-il finalement.

— Sur les remparts, répondit la Guêpe, le visage illuminé par une expression de félicité absolue.

Le colosse bailla longuement, tout en essayant d'assimiler l'information par ses propres moyens. La tâche était énorme, il décida finalement de s'en remettre au pirate de poche.

— Les remparts... les remparts... les remparts... Tu pourrais développer un peu le concept : je me souviens avoir commandé une bière à l'auberge, mais ensuite...

— Le con-quoi ?

— L'idée de base.

— Ah ouais ! pigé... Le con-step c'est que tu t'es pris une sacrée chavirée d'équinoxe¹ !

— Han-han... Et peut-être que tu saurais me dire comment j'ai fait pour me retrouver ici ?

— C'est Bobzap qui t'a ramené sur son dos.

— Par Chabana, tout Goluth a émigré dans cette foutue cité, on dirait.

— Ouais, on est tous là. Enfin tous ceux de la Galante et du Galopin, plus Bobzap et notre déesse.

— Kachiraz...

— Exactement.

Vu son état, Broncos ne se sentait pas l'énergie nécessaire pour se lancer dans une laborieuse extraction des renseignements perdus dans la mémoire de la Guêpe, comme autant de pépites ensevelies dans les strates sablonneuses de son cerveau poreux. D'un autre côté, il

1 Chaque corps de métier possède un vocabulaire personnel pour désigner l'abus de boissons alcoolisées. Parmi, les termes consacrés, la « chavirée » est en vogue chez les pirates, la « sacrée chavirée d'équinoxe » qualifie une « chavirée » particulièrement sévère. On peut aussi noter, entre autres expressions fleuries, la « ronflée de mastard » chuchotée en catimini par les mages les plus délurés ou le populaire « je crois bien que j'ai croisé la trombulette des marais » d'origine obscure, universellement employé par les maris en goguette de retour au bercail, mais pas par leurs épouses plus portées sur des formules moins poétiques.

eût été illusoire d'espérer que le bout de pirate, qui pour l'heure se contentait de sourire béatement, lui apporterait, de sa propre initiative, les explications complémentaires indispensables à son information. Le colosse poursuivit ses investigations à contrecœur :

— J'aimerais que tu m'expliques deux choses en détail, dit-il en soupirant. Premièrement : comment se fait-il que les honnêtes flibustiers de la Galante et du Galopin aient débarqué si loin de leur port d'attache ? Deuxièmement : pourquoi ce charmant Bobzap m'a-t-il transporté dans cet endroit accueillant ?

— Nous, on est venu à Sarlin parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, et...

La Guêpe marqua un temps d'arrêt comme s'il cherchait à se rappeler du début de sa phrase.

— Et... l'encouragea Broncos.

— Et parce qu'on nous l'a demandé gentiment.

— Gentiment ?

— Ouais... En fait le seigneur de ce patelin nous a envoyé des hommes à lui. Ils ont brûlé nos bateaux, ensuite ils nous ont proposé de venir défendre ce mur.

— Ce mur ? reprit Broncos en écho, animé par le secret espoir que répéter le dernier mot prononcé par son interlocuteur constituait une tactique gagnante.

— Ce mur est, comme qui dirait, interdit : c'est Formical qui est censé le défendre, mais ça, ça chagrine le vieux Corbane. J'ai idée qu'il n'est pas trop croyant...

— Croyant ?

— Ouais, moi je dis qu'il n'a pas confiance en Formical, alors pour assurer, il voudrait que ses soldats fassent le boulot, mais ceux-là, eux, ils croient que ça fâcherait Formical... et le vieux y veut pas jouer avec ça,

cause que ça pourrait donner comme de la mutinerie à bord. Tandis qu'avec nous...

— Avec vous ?

— Vous ?

— Vous...

— Nous ?

— Avec nous...

— Ah oui, avec nous ! Avec nous ça baigne : Formical, y souffle pas dans nos voiles¹, nous on a Kachiraz... alors leur foutu mur, tant qu'il sera debout, nous, on sera debout dessus !

— Et pour Bobzap ?

— Quoi Bobzap ?

— Pourquoi, m'a-t-il amené ici ?

— Ah oui... En fait on n'est pas trop appréciés dans le coin. Y a que Bobzap qui va à la taverne se changer les idées. Lui, personne n'ose l'embêter. Quand tu es arrivé chez ce vautour de Téniel, Bobzap t'a repéré tout de suite, mais il devait attendre que tu sortes pour te parler, tu vois... pour pas t'attirer des ennuis, quoi... Mais toi, tu avais décidé de t'offrir une « sacrée chavirée d'équinoxe », alors il attendait que t'aies fini. Mais au milieu de tout, y a un balaise qui a commencé à te démolir alors que t'étais trop démâté pour émerger de la brume. Alors y fallait bien te tirer sur la berge sinon le balaise y t'aurait caréné le faciès à l'ancienne...

— Eh bien, voilà ! Quand tu veux...

— Je veux quoi ?

— Quand tu veux, tu peux tout lâcher d'un coup.

Un peu dérouté par cette remarque obscure, la Guêpe ferma un œil, signe qu'il était plongé dans une intense cogitation.

1 Il ne souffle pas dans nos voiles : il ne s'occupe pas de nous.

— Donc, si j'ai bien compris vous logez sur ces remparts, poursuivit Broncos.

— Ouais... dessus, dessous, un peu partout...

Broncos se sentit enfin d'attaque pour affronter la lumière crue de la mi-journée. À perte de vue s'étirait un chemin de pierre rectiligne un peu plus large que l'envergure d'un homme. Il risqua un œil par-dessus le parapet auquel il était appuyé. Il eut tout juste le temps de distinguer au loin la lisière de la grande forêt avant que le vertige ne lui fasse renoncer à un examen plus approfondi. De l'autre côté du mur, protégé par une grossière rambarde en bois, s'étendaient les toits de la cité et, plus loin, la silhouette massive du château seigneurial. Broncos reporta son attention sur l'étroite bande de pierre dont les pirates s'étaient vus confier la défense. Il n'y avait aucune terrasse apte à accueillir des machines de siège, pas de créneaux, pas de meurtrières, pas de hourds, pas de chemin de ronde couvert, ni d'accès assez large pour acheminer de la ville des projectiles ou des armes lourdes. Pour tout aménagement, les pirates avaient dressé quelques palissades en bois et de fragiles abris de toile destinés à les protéger des averses d'orage plus que des pluies de flèches d'un potentiel assaillant.

Ce chemin pavé n'avait jamais servi à autre chose qu'à organiser des exécutions et accueillir leurs spectateurs.

— Normalement, Charkhan ne devrait pas non plus attaquer notre mur, observa la Guêpe comme si pour une fois il avait été capable d'anticiper la question de son nouveau compagnon. Ses hommes à lui aussi ils croient que Formical viendrait les punir.

— Mouais, normalement...

PARTIE IV

*Si tu dois compter les feuilles d'un arbre,
il est préférable d'attendre l'hiver...*

Dicton montagnard.

Fort du principe qu'une bonne guerre est une guerre gagnée sans combattre, Charkhan avait décidé de présenter à l'assiégé l'image d'une armée à la fois innombrable, puissamment équipée et supérieurement organisée. Nul doute que ce vieux fourbe de Corbane saurait comprendre son intérêt et chercherait à négocier, sur le champ, une reddition honorable.

La première et la seconde armée de Vargas avaient donc opéré leur jonction un peu en amont du Durgorn de façon à soustraire aux regards sarlinois l'inévitable pagaille inhérente à ce genre d'opération. Durant deux harassantes journées, les énormes barges en provenance du pont de Chabana avaient été déchargées à la hâte. Elles avaient ensuite été alignées en travers du fleuve et solidement arrimées les unes aux autres pour constituer un véritable pont flottant que les troupes en provenance de Bercigore avaient franchi pour s'unir aux forces rassemblées sur la rive sud. Sans perdre un instant, Charkhan avait ordonné la formation d'un convoi rassemblant la totalité de son armée en campagne. La cavalerie avait pris la tête du cortège, soulevant un nuage de poussière qui avait alerté les habitants de Sarlin longtemps avant que ne parvienne à

leurs oreilles le grondement continu produit par le piétinement de milliers de chevaux fougueux.

Tel une véritable parade militaire, le convoi avait défilé à une portée de flèche des remparts de la ville borgne. La démonstration de force avait duré depuis le milieu de la matinée jusque tard dans l'après-midi. À la fière cavalerie avaient succédé quelques mages en lévitation, spectacle bref mais toujours très prisé, puis, accompagnés par les meuglements lugubres des cors de guerre, les régiments composés d'archers et de fantassins avaient défilé dans un ordre impeccable, enfin, fermant la marche, encadrées par une meute de chiens au torse musculeux et au regard de tueur sanguinaire, quatre énormes catapultes sur des plates-formes mobiles tractées par des éléphants dont les mines débonnaires contrastaient étrangement avec le reste de ce spectacle guerrier. Étendant ses rangs sur toute la largeur de la plaine calcinée et jusqu'aux premiers arbres de la forêt maudite, la marée humaine s'était disposée en ordre de bataille comme si elle se préparait à déferler vers la muraille borgne pour engloutir Sarlin.

La cause paraissait entendue.

Charkhan, flanqué de l'indispensable et transparent Sgcozibryl, s'était aligné en compagnie de ses principaux vassaux et de leurs porte-étendard face aux remparts sur lesquels s'agglutinaient une foule de spectateurs silencieux. À part Sgcozibryl qui avait opté pour une tenue neutre et confortable, les chefs de l'armée nordiste rivalisaient par le luxe et la vanité de leurs accoutrements, ne reculant devant aucune extravagance dans les ornements qui agrémentaient leurs heaumes, leurs cuirasses et les parures de leurs destriers. Engoncés dans des armures d'apparat qui, en plus d'être coûteuses et inutiles se montraient incapables

de repousser les assauts brûlants du soleil d'été, baignant dans leur transpiration et tourmentés par de terribles démangeaisons qu'ils ne pouvaient soulager, les seigneurs nordistes devisaient avec une décontraction feinte des termes de l'accord qu'ils imposeraient à Corbane pour son allégeance.

En réalité un certain agacement avait depuis longtemps gagné la brochette de nobles emplumés qui, avec la fraîcheur tombante du soir, commençaient à frissonner dans leurs chemises imbibées de transpiration. Au mépris des usages en vigueur et de la plus élémentaire courtoisie, Corbane tardait à dépêcher son héraut. Peu avant le coucher du soleil, un petit bonhomme aux jambes arquées et à la bedaine proéminente enjamba péniblement le rebord de la nacelle à l'intérieur de laquelle on l'avait descendu depuis le sommet des remparts. Il se dirigea résolument en direction de l'état-major nordiste. Pressé d'en finir, Charkhan envoya son messenger sans chercher à finasser.

Les deux émissaires se rejoignirent dans une zone neutre, à mi-chemin entre les assaillants et les assiégés. Le héraut de Vargas, un homme grand, élégant et au maintien irréprochable, prit la parole avec l'assurance tranquille que confère la maîtrise de son art.

— Au nom du seigneur Charkhan, déclama-t-il d'une voix chantante, blason de Gueules au Serpent d'Or lové sur deux Épées de Sable accolées en Fasce, général en chef des armées de l'alliance du Nord rassemblées en ces Terres Sauvages ; au nom de ses vassaux, le seigneur Gilgrall du Reshum, blason de Sable au Sautoir d'Or cantonné aux quatre Hures d'Argent, le seigneur Mormul de Teiraskolenn, blason de Pourpre à la bande de Sable chargée de trois Chardons d'Argent, le seigneur Pikione du

Monak, blason Parti de Sinople et d'Orange à la Panthère de l'un en l'autre, le seigneur...

— Euh... pardon cher collègue, intervint l'émissaire dépêché par Corbane, j'ai compté quarante-sept bannières autour du seigneur Charkhan, j'ai bien peur d'être incapable de me souvenir de toutes.

— !?

— Je suis un peu nouveau dans le métier : en fait, ça date de ce matin... Il faut savoir que depuis sa fondation, il y a plus de mille ans, Sarlin n'a jamais été assiégé et n'a jamais entrepris d'autres opérations militaires que quelques coups de force ponctuels pour disperser des bandes de pillards ou de pirates isolées. Je suis le premier héraut de la cité et, je dois avouer, héraut malgré moi ! Jusque-là j'étais conseiller, mais j'ai dû accepter cette nouvelle fonction en réparation d'une petite erreur que j'ai commise : un malentendu à propos d'une maquette un peu clinquante... Bref, je propose que l'on abrège ces histoires de panthères des sables, de chardons pourpres et de gueules en sautoir...

Bouche bée, le héraut de Vargas écarta les bras dans un signe d'impuissance et de profonde indignation. Il connaissait sur le bout des doigts les règles de la guerre. Il avait pris le temps de sillonner les Terres Sauvages afin de mémoriser jusqu'aux blasons des moindres hobereaux qui se partageaient les régions situées au nord du Durgorn. Il connaissait la puissance de leurs armées et savait fixer le montant de leurs rançons éventuelles. Durant les longues années de sa formation, il avait méticuleusement accumulé ces précieuses informations, par conscience professionnelle bien sûr et aussi, sans doute, pour le même plaisir irrationnel qui motive les collectionneurs de tout poil.

— Mais, c'est la base, dit-il d'une voix aiguë. Si tu ne connais pas nos armoiries comment feras-tu pour reconnaître les bannières gagnées par les tiens ? Comment pourras-tu recenser ceux qui sont tombés au combat ? Comment pourras-tu identifier tes prisonniers ?

— À vrai dire nous n'avons pas l'intention de livrer bataille...

— Vous demandez à vous rendre ?

— Ce n'est pas exactement cela, maître Corbane m'envoie vous dire que Sarlin est imprenable. Nous avons suffisamment d'armes, de nourriture et de munitions pour décourager n'importe quelle armée. D'autre part nous comptons dans nos rangs plus de deux cents mages de valeur dirigés par l'archimage de Coridonie en personne : Smillow la vénéneuse. Nous disposons de surcroît d'un puissant talisman ainsi que d'un grimoire légué par Alimar lui-même, inutile de préciser que nous saurons en faire bon usage si vous persistez dans votre folle entreprise. Enfin, maître Corbane me charge de transmettre au général Charkhan ses remerciements pour le divertissant spectacle de ce charmant défilé qui a égayé sa journée. Il vous souhaite bonne nuit et... que Formical vous garde...

Sans laisser à son homologue le loisir de protester, le héraut de fortune tourna les talons et se dirigea d'un pas rapide vers la nacelle pour s'y faire hâler sans perdre un instant. Charkhan était connu pour être coléreux... Il valait mieux se trouver hors d'atteinte quand il prendrait connaissance du message de Corbane.

Quelques fourmillements tenaces s'incrustaient encore sous la calotte crânienne de Broncos, mais pour l'essentiel le colosse avait récupéré de sa « chavirée d'équinoxe ». Il n'était pas près, en revanche, de récupérer du spectacle auquel il avait assisté du haut de la muraille borgne. Jamais il n'avait contemplé pareille démonstration de force. Plus qu'une tentative d'intimidation, Charkhan avait imposé aux défenseurs de la ville le constat limpide d'une simple évidence : ils n'avaient aucune chance.

Sûr de son fait, le général nordiste avait patienté plus qu'il n'aurait dû dans l'attente d'une probable reddition. En vain. Les portes de la ville étaient restées closes. Le bruit courait que le vieux Corbane avait tardé à communiquer son refus de capituler dans le seul but de forcer la glorieuse armée nordiste à se replier de nuit vers son camp de base : certainement la plus grande balade au clair de lune jamais organisée sur les rives du Durgorn ! Nul doute que Charkhan avait « apprécié » cette plaisanterie, manifestation inattendue d'un humour dont on pensait le seigneur de Sarlin dépourvu... Un coup d'éclat qui se payerait tôt ou tard au prix fort !

Depuis les premières lueurs de l'aube, l'armée de Vargas avait commencé à reprendre ses positions en lisière

de la forêt maudite. Cette fois-ci, nul doute qu'elle ne se contenterait pas d'un aimable défilé. L'escalade de remparts n'étant pas, à proprement parler, une spécialité hippique, seuls quelques nobles jouissaient encore du privilège de se déplacer à cheval, sans doute la cavalerie avait-elle été renvoyée vers Vargas ou le temple de Chabana. Autre évolution : l'intendance avait suivi... en masse. À vue d'œil : un civil pour un militaire. L'imposante procession s'ébrouait avec lenteur dans un concert de grincements, de vociférations et de cris d'animaux affolés. Tirés par des bœufs, de lourds chariots se succédaient en une colonne ininterrompue dont l'extrémité semblait jaillir du fleuve. Certains véhicules transportaient des poutres, certainement destinées à être assemblées pour former des machines de siège – on en aurait confirmation bien assez tôt –, d'autres étaient chargés de pierres, de tentes, de vivres, de tonneaux, et de tout un bric-à-brac d'ustensiles que le colosse n'avait pas pu identifier depuis les remparts. Mêlés à cette colonne interminable, avançaient des troupeaux de moutons, de porcs, de bovins, mais aussi une piétaille constituée d'artisans, de bûcherons, de tailleurs de pierres, de paysans. On distinguait même, se faufilant parmi les rangs, de nombreuses filles de joie déjà en pleine prospection auprès des soldats en armes qui encadraient le cortège.

Comme il ne voyait pas où aller, Broncos avait accepté l'hospitalité des pirates de Goluth : leur compagnie en valait bien une autre. Et puis, la muraille borgne était certainement pour l'heure l'endroit le plus sûr de la ville : ce tas de caillou n'était-il pas placé sous la bienveillante protection de Formical ? Le colosse laissa échapper un petit ricanement désabusé. Les rues de la cité étaient presque exclusivement parcourues par une population

masculine. Bien avant l'arrivée des Nordistes, la plupart des femmes, mais aussi des vieillards, des enfants et autres estomacs inutiles avaient été évacués vers les états du Sud, alliés inavouables mais ô combien précieux du seigneur de Sarlin.

Ce matin, une première victime était tombée au champ d'honneur, transpercée par le trait sans pitié d'un archer sarlinois : cette victime innocente était un goret égaré dont la dépouille abandonnée faisait à présent le délice des charognards. La pauvre créature, arrachée à la basse-cour où elle coulait des jours heureux à se vautrer dans la boue onctueuse de son enclos, avait fini tragiquement, héros anonyme d'une cause qui lui était étrangère. Broncos soupira. Il se sentait solidaire de ce cochon martyr...

— Pauvre bête, murmura-t-il pour lui-même.

— Pow bête ? s'étonna Bobzap qui le suivait docilement dans les ruelles soigneusement pavées de la coquette cité côtière.

— Qu'est-ce qu'on est venu faire dans ce borbier... Tout ce qu'on va y gagner c'est de se faire crever la panse pour ce pourceau de Corbane.

Le colosse regretta immédiatement d'avoir mêlé un respectable cochon aux manigances du seigneur de Sarlin.

— C'est suw..., approuva tout de même Bobzap.

— Mouais... Ce n'est pas non plus une raison pour se laisser abattre, hein ?

Au prix d'une rapide gémulation, le Coridonien se baissa pour effleurer le sol : il n'était pas superstitieux, mais mieux valait conjurer le sort et éviter d'utiliser ce genre d'expression dans les circonstances actuelles.

— C'est suw...

— Je voulais dire : on ne va pas se laisser démoraliser.

— C'est suw...

— Bon, tu pourrais peut-être changer de chanson, de temps en temps...

— C'est suw...

— Soit tu as trop fréquenté la Guêpe, soit tu te paies ma tête...

— C'est suw !

— Tu feras moins le malin quand on sera rendu chez l'armurier. Ben tiens, on y est.

Le cuisinier du temple de Goluth n'avait jamais appris à se servir d'une arme et, vu les circonstances, il était temps pour lui d'acquérir quelques rudiments d'auto-défense. Corbane avait pris en charge l'équipement standard de tous les hommes valides, cependant, chacun était libre d'étoffer à ses frais son arsenal personnel. Pour satisfaire les clients anxieux ou simplement pragmatiques, l'armurier exerçant au château avait pris l'habitude de venir tous les matins proposer sur la grande place de Sarlin, un assortiment de ses modèles les plus prisés. Pour l'heure, l'endroit était désert et l'expert en armements tuait le temps en fabriquant quelques flèches, appuyé mollement contre la roulotte qui lui tenait lieu de boutique ambulante.

— Salut l'ami, lança Broncos.

— Salut, ajouta Bobzap.

L'armurier se frotta les yeux. Ce travail de précision ne lui valait rien. À trop vouloir figoler, il était en train de se bousiller la vue. Il se leva sans répondre et constata que ses sens ne l'avaient pas trahi. Jamais il n'avait croisé une pareille paire de mastards ! Le premier était un colosse, le second était... eh bien... plus qu'un colosse, un colosse de colosse, un géant. Un géant noir !

Il passa une main songeuse dans les poils de sa barbe touffue.

— Qu'est ce que je peux pour votre service ?

— Je voudwé une awme, répondit Bobzap avec une conviction forcée.

— Mon ami est cuistot de profession, précisa Broncos avec un grand sourire moqueur. Il est fort comme un ours, mais pas très expérimenté. Vous voyez ?

— Hum, je vois... Eh bien, il lui faudrait déjà un bon bouclier. Un gabarit dans son genre, c'est pas très mobile et ça fait une cible facile... Normalement pour le corps à corps c'est la rondache, mais là je pense qu'on peut opter carrément pour un pavois. Question offensive une épée longue à double tranchant ou une masse d'arme devrait convenir... Pour le reste, j'ai bien peur de ne rien avoir en stock... ce serait du sur-mesure.

— Mouais, essayons toujours l'épée, proposa Broncos.

Bobzap tenta quelques mouvements simples avec une épée en bois.

— C'est pas une louche, lui lança Broncos avec une moue dubitative. Si tu n'es pas plus précis que cela, tu feras plus de victimes chez les tiens que chez l'adversaire.

— Essayez avec ça, proposa l'armurier en tendant au géant noir une énorme masse hérissée de pointes acérées.

Bobzap procéda à nouveau à quelques assauts virtuels, puis il se tourna vers ses compagnons pour le verdict.

— C'est effrayant, lâcha Broncos en tordant la bouche dans une mimique lourde de sous-entendus.

— Il lui faudrait quelque chose d'encore plus basique, renchérit l'armurier.

— Plus basique... répéta Broncos d'un air songeur.
Je crois que j'ai une idée...

Après avoir pris bonne note de la commande du Coridonien, l'armurier disparut en ronchonnant dans sa roulotte : ce qu'on lui demandait là était une abomination, une injure aux illustres personnages qui au cours de l'histoire avaient consacré leur existence à faire progresser l'art d'occire son prochain avec élégance. Au bout d'un long moment, de quelques coups de marteau et d'un nombre incalculable de jurons crachés en vieux sarlinois, l'expert reparut en traînant péniblement le modèle inédit qui faisait de lui la honte de la profession.

— Outre en cuir double couche, rembourrage limaille, enveloppe maillée en anneaux ultra-fins, coutures renforcées, chaîne en acier de Nérolois, fourni avec son gantelet : finition soignée, garanti indestructible. Je ne peux pas vous faire payer cette horreur... Réglez-moi simplement le pavois et surtout, pas un mot ce... de ce « polochon de combat ». Je suis un commerçant respecté, moi.

Quelques moulinets désinvoltés rappelèrent à Bobzap le bon temps où il était la vedette du temple de Goluth. L'armurier dut reconnaître que le géant noir maîtrisait bien mieux cet étrange ustensile que les armes plus nobles qu'il lui avait fait essayer. Il fit tinter dans le creux de sa main calleuse les pièces d'or que lui avait remises Broncos et regagna sa roulotte en maugréant : tout le monde continuait à faire comme si Sarlin pouvait échapper à son destin... balivernes ! La ville tomberait aux mains des Nordistes, elle serait mise à sac et seuls les plus malins sauveraient leur peau. Ces deux-là, il n'aurait pas parié un fayot sur leur couenne !

Durant les jours qui suivirent, la vie s'organisa autour de deux pôles s'épiaient sans relâche en faisant mine de s'ignorer. À l'intérieur des fortifications l'ambiance était morose, le temps s'écoulait au ralenti. Les défenses étaient prêtes, les armes affûtées, les munitions abondantes. En prévision de l'attaque nordiste, les hourds avaient été mis en place, les murailles renforcées et les douves longeant le rempart sud avaient été vidées des détritiques accumulés par la population tout au long des années de tranquillité où ce fossé avait constitué le principal sujet de controverse entre les habitants de la cité, désireux de faire combler ce trou à rats, et les paysans de la région qui avaient pris l'habitude de l'utiliser comme dépotoir et surtout comme un moyen facile de contrarier les orgueilleux villageois de Sarlin. À part le pas cadencé des patrouilles menées par quelques officiers soucieux de prémunir leurs troupes contre les dangers de l'oisiveté, la ville était donc silencieuse, morne, hésitant entre l'impatience et l'angoisse.

Une rumeur continuelle, fruit de l'activité débridée déployée par l'envahisseur, traversait la plaine calcinée pour parvenir atténuée, mais encore distincte, aux oreilles des assiégés. Régulièrement, un craquement lointain signalait la chute d'un arbre abattu par les bûcherons de

Vargas. Une scierie actionnée par un moulin à eau avait été installée sur la berge sud du Durgorn. Les terribles mâchoires de cette machine sans âme débitaient jour et nuit les troncs arrachés à la forêt meurtrie afin de fournir planches et rondins pour construire des baraques, des palissades et surtout de véritables routes qui permettraient d'amener à une distance appropriée les énormes machines de siège que les spécialistes finissaient d'assembler. Un village de toile avait fleuri en lisière des bois maudits. Une profonde tranchée hérissée de pieux grossiers avait été creusée de façon à le protéger contre une hypothétique sortie des forces de Sarlin.

Accompagné de quelques officiers montés sur des chevaux rapides, Sgcozibryl avait conduit une mission de reconnaissance au plus près des fortifications de la ville. Sarlin était protégé à l'Ouest par un océan infesté de pirates et de récifs que ne mentionnait aucune carte marine, au Nord par le Durgorn vaseux et infesté de crocodiles, à l'est par la muraille borgne placée sous la protection de Formical, dieu très susceptible de la vie et des catastrophes naturelles. Il ne restait donc qu'un seul front possible : le rempart sud. Ce dernier prenait naissance à l'ombre de l'imposante muraille borgne, suivait une trajectoire parallèle à l'étroite plage au sable jadis éclatant de blancheur, mais à présent encombrée par les déchets récemment arrachés aux douves et dispersés au large avant d'être vomis par le courant sur la côte, décrivait enfin une courbe paresseuse pour terminer sa course les pieds profondément immergés dans les eaux écumeuses de l'océan occidental.

Sgcozibryl soupira. Il eût été préférable, il en était conscient, de soumettre les assiégés à un pilonnage intensif avant d'envisager une action offensive, mais c'eût été sans

compter avec l'impatience affichée des bouillants alliés de Vargas. Ces hobereaux turbulents se vouaient mutuellement une haine féroce tandis qu'ils n'éprouvaient à l'égard de Sarlin qu'une vague indifférence teintée du mépris réservé aux peuples pacifiques. Ils avaient épuisé leurs maigres réserves de patience et brûlaient d'en découdre. Si l'on tardait encore à leur proposer un peu d'exercice, ils finiraient certainement par s'entre-tuer.

Le bras droit de Charkhan suivit des yeux les remparts crénelés. De loin en loin des tours aux murs arrondis offraient à l'assiégé des postes sûrs et d'où il pourrait soumettre l'assaillant à un feu croisé forcément meurtrier. Les portions les plus vulnérables des fortifications avaient été garnies de hourds. La porte de la ville avait été renforcée par la construction d'un châtelet, elle constituait à l'évidence un point fort qu'il conviendrait de ne pas attaquer de front. À cette distance on ne pouvait évaluer la profondeur des douves, mais elles avaient paraît-il été nettoyées, et reliées à l'océan par des conduits souterrains. On y trouverait donc selon la marée une quantité d'eau variable... complication supplémentaire dont on se serait bien passé.

Sgcozibryl fit un signe au héraut. Celui-ci descendit de cheval et s'approcha d'une démarche assurée à une distance qui le mettait à portée de tir des archers sarlinois. À quelques pas de lui, il nota la présence incongrue d'un squelette de cochon. Son homologue sarlinois ne tarda pas à se manifester. Il avait coiffé un bonnet multicolore, apanage d'une profession dont il était un bien piètre représentant, et paraissait de fort bonne humeur.

— Au nom de du seigneur Corbane, récita-t-il d'un air goguenard, blason bleu avec du rouge autour et un

petit bateau jaune au centre pour faire joli, seigneur et régent de notre bonne ville de Sarlin, je te salue.

— Vous avez fait des progrès... ironisa l'émissaire de Vargas.

— Pas mal, hein... Ce boulot me motive bien plus depuis que j'ai compris qu'il me rendait intouchable !

— Intouchable ?

— Oui... En tant que héraut de Sarlin je suis intouchable, vu que je suis censé constater les dégâts après la bataille, identifier les morts et les prisonniers, enregistrer les demandes de rançon... Hé, hé, hé, Silla en soit mille fois remercié, de tous les habitants de Sarlin je suis celui qui a le plus de chance d'en réchapper !

— Ceci est fort juste... mais à condition d'obtenir la reconnaissance de vos pairs.

— Comment ça, mes pairs ?

— Des membres de la profession qui pourront attester de la qualité de votre exercice...

— Mais il n'y a que nous deux...

— Juste...

— Tu veux dire que c'est toi qui décideras si je suis à la hauteur ?

— Tout à fait ! Et je dois ajouter que la qualité de votre exercice me semble, pour l'heure, tout à fait insuffisante. Quoi qu'il en soit, vous transmettez à votre maître le message suivant : Notre armée rassemblée sous sa bannière de Gueules au Serpent d'Or lové sur deux Épées de Sable accolées en Fasce, lancera sous peu une offensive contre la ville régie par le seigneur Corbane, blason bleu avec du rouge autour et un petit bateau jaune au centre pour faire joli. Comme le stipulent les règles de la guerre, une trêve sera respectée après la bataille pour

que chacun puisse, en paix, évacuer ceux dont l'âme aura rejoint Silla. À présent, cher confrère, je vous salue.

Sur ces mots le grand échalas tourna les talons, abandonnant son confrère médusé. Après quelques pas il se retourna et rajouta avec une jubilation évidente :

— Et tâchez, si vous tenez à votre « réputation », de travailler vos blasons avant notre prochaine rencontre.

La première attaque du rempart sud donna lieu, a posteriori, à de multiples analyses plus ou moins divergentes, mais débouchant toutes sur une conclusion unique : « Il eût été préférable, comme l'avait suggéré quelqu'un, de soumettre les assiégés à un pilonnage intensif avant d'envisager la moindre action offensive ! ». C'était d'ailleurs l'option qu'avait retenue Charkhan en ordonnant à ses généraux de ne pas engager l'armée régulière dans cette hasardeuse entreprise. Il avait laissé ses vassaux monter aux créneaux, animés par l'espoir futile d'y glaner quelques lambeaux de gloire. Leurs larges pertes ne constituaient rien de plus qu'une péripétie, une approche maladroite qui avait tout de même permis de tester la détermination de l'assiégé. Confortablement installé sur la plate-forme de commandement composée de gradins en bois disposés à une distance raisonnable du champ de bataille pour permettre aux nobles seigneurs d'assister sans risques à la déroute de leurs troupes, Charkhan ordonna enfin la retraite. Il sourit : en consacrant son sens tactique, cette défaite renforçait son autorité tout en affaiblissant celle de ses alliés les plus remuants. Encore quelques jours de patience et il ferait payer à Corbane le prix de son impudence.

Pour la troisième fois de la journée Lula se faufila entre les pavillons luxueux du camp où étaient rassemblés, autour de Charkhan, son état-major ainsi que ses principaux vassaux. Au prix d'un effort douloureux, la jeune montagnarde s'efforçait encore de maintenir un espace suffisant entre ses braies et les deux baquets remplis d'excréments seigneuriaux qu'elle était chargée d'aller déverser dans la forêt. Les nobles fondements jouissaient certes du privilège de pouvoir se poser sur des chaises percées, mais leur respectable production finissait mêlée à celle des vilains, étrons aristocrates condamnés à hanter en piètre compagnie d'insondables fosses creusées dans la terre meuble des sous-bois. Ces aménagements, un rien rustiques, constitués de quelques planches suspectes jetées au-dessus de trous dont on ne pouvait distinguer le fond, permettaient à la vile populace de parer aux besoins les plus urgents. Comme ils avaient une fâcheuse propension à avaler sans discernement tout ce qui passait la frontière de leurs gosiers abrupts, ces lieux d'aisance, portant bien mal leur nom, avaient été surnommés les « passages ». Selon la rumeur, quelques malheureux, sans doute trop pressés pour éprouver la robustesse de leurs appuis, y avaient déjà été aspirés, avant d'être, selon toute

probabilité, recrachés sans culotte dans les contrées chaotiques des mondes du dessous. Une fois correctement gavés, notion que l'on pouvait évaluer par le temps écoulé entre le lâcher de matière et le « ploc » significatif de la rencontre d'un corps étranger avec la surface obscure du cloaque, ces goinfres muets étaient comblés à la va-vite et d'autres raccourcis inter-dimensionnels pratiqués un peu plus loin.

Lula n'avait pas perdu de vue son ambition première : retrouver Broncos et le supplier de l'accompagner à Fort Drill pour convaincre Débyan de lâcher la maudite pierre dévoreuse d'âmes et briseuse de ménages. Mais avant toute chose, il faudrait semer l'ermite guerrier qui, pour une raison inconnue, l'avait escortée depuis les marais de Vargas et qui, pour une raison encore plus obscure, semblait décidé à poursuivre sa « mission » maintenant qu'il l'avait amenée à bon port. L'homme n'était jamais bien loin. Même si certaines zones du camp lui étaient interdites – il ne possédait pas comme elle un tatouage de servante, souvenir de l'époque pas si lointaine où elle avait exercé au château de Vargas – il parvenait toujours à la retrouver sans peine. De toute évidence, il la tenait à l'œil et, à vrai dire, vu la faune qui peuplait cet endroit, sa présence discrète constituait pour l'heure un avantage plus qu'un désagrément : à la fois un cauchemar et une bénédiction, la surveillance exercée par ce garde du corps bénévole était aussi rassurante et embarrassante que la compagnie d'un tigre sauvage.

Rien ne semblait devoir lui résister, rien ne semblait pouvoir l'atteindre.

Rien ? Enfin, pas si sûr... Lula pensait bien avoir décelé chez l'impénétrable homme de glace les germes fragiles d'un vague sentiment humain, à savoir : les signes

ténus d'une concupiscence inavouée. Même si elle peinait à cerner les contours de sa personnalité – autant chercher à percer les pensées d'une pastèque – son intuition lui susurrait qu'encourager cette petite faiblesse ne pouvait qu'accroître ses chances de survie. Pour parvenir à ses fins, elle avait appliqué une recette éprouvée : une dose de sourires timides, des regards mélancoliques à la pelle, quelques effeuillages faussement ingénus pratiqués comme il se doit en profitant à fond des contre-jours crépusculaires, une ou deux baignades improvisées, le tout distillé avec savoir-faire et élégance... Elle avait ajouté là-dessus un peu de flatterie et cherché à apprivoiser la bête en la soûlant de mots : inlassablement elle avait pépié dans son sillage au cours des longues marches, lors des pauses, durant des bivouacs... Elle l'avait abreuvé du récit de son existence, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la conviction qu'il la connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même ! S'il devait l'éliminer, à présent, il aurait l'impression d'assassiner une amie de toujours, enfin... au bas mot, la fille d'une ancienne voisine !

Difficile de dire si le traitement avait produit l'effet désiré, toujours était-il que, depuis qu'ils s'étaient établis dans les quartiers malfamés du camp réservé aux mercenaires, Lula percevait chez son encombrant compagnon les frémissements maladroits d'un émoi indéfinissable. Amour, affection... Certes il n'avait pas encore tenté de la toucher, mais la veille au coin du feu, il lui avait parlé. Pas trois mots marmonnés à contrecœur, non ! Une véritable tirade, un exposé enthousiaste sur les mœurs admirables du loup : la meute, son organisation hiérarchique, ses règles subtiles, sa contribution à l'équilibre naturel par l'élimination de proies malades ou solitaires, l'autorité du couple dominant... Le couple

dominant ! Devait-elle considérer cela comme une déclaration ? Si, comme elle le subodorait, c'était effectivement le cas : drôle de façon d'envisager la vie conjugale !

Après avoir quitté le village de pavillons luxueux où évoluaient les « gens de valeur », Lula avait passé la lisière du bois et traversé la zone où, sous des toiles tendues, les soldats de métier tuaient le temps en attendant de pouvoir tuer des Sarlinois. Pour passer inaperçu et éviter que d'aucuns reconnaissent en elle Lula la finaliste du défi de Solinas, elle avait totalement changé de style. Plus question d'exhiber ses gambettes : ici, l'austérité était la règle, la crasse, une alliée. Elle ignore quelques quolibets visant la couleur hâlée de sa peau de montagnarde et poursuit son chemin avec indifférence. Pour le moment, elle était en sécurité.

Ce n'était plus le cas lorsqu'elle aborda le site réservé aux mercenaires. Il y avait parmi eux quelques aventuriers respectables, d'anciens soldats et deux ou trois mastards devenus trop vieux ou trop intelligents pour conserver leur emploi, mais la plupart n'étaient que des brigands avides de pillage, des brutes avinées sans scrupule ni morale dont la seule présence suffisait à fissurer le moral de l'ennemi, des individus misérables que l'on plaçait systématiquement en première ligne des combats, des pauvres hères sans espoir ni avenir.

Malgré les douleurs qui lui déchiraient les épaules et les bras, la belle rebelle baissa les yeux et accéléra la fréquence de son pas. Sa mission n'était pas de tout repos, mais c'était la seule qui lui permettait d'accéder à la partie du camp la plus proche de la muraille borgne. D'après ce qu'on lui avait dit, cette partie des fortifications n'était, pour tout bon Nordiste, ni attaquable, ni défendable.

Parfait. Profitant de la prochaine nuit sans lune, elle tenterait sa chance en escaladant le rempart interdit.

Brusquement, elle réalisa qu'elle était suivie. Son rythme cardiaque s'accéléra. Du coin de l'œil elle évalua la situation. Ils étaient plusieurs. Elle ne pouvait faire demi-tour, mais poursuivre son chemin l'aurait amenée plus profondément dans les bois. Elle posa au sol un de ses baquets. Plusieurs individus l'entourèrent immédiatement. L'un d'eux, un grand échalas sale au cheveu rare et aux petits yeux porcins, s'avança vers elle en la gratifiant d'un sourire peu engageant.

— C'est pas très prudent pour un joli p'tit bout d'femme de se promener tout seul dans les bois...

Lula exhiba le tatouage de son poignet.

— Si vous me touchez, Charkhan vous fera arracher les yeux !

— Il faudrait qu'on te retrouve, ma jolie... Le passage est ouvert, à ce qui paraît. Quand on se sera un peu amusés avec toi, on t'offrira un p'tit voyage.

L'individu accompagna sa promesse touristique en dirigeant son pouce vers le sol, puis il éclata d'un rire de souffreteux.

Lula haletait.

— Je vais crier, menaçait-elle.

— Tu trouves qu'on n'est pas assez nombreux ?

La remarque était judicieuse. Des cris de femmes dans cette zone n'auraient pu qu'attirer quelques affreux supplémentaires. Lula prit une longue inspiration. Elle chercha désespérément comment gagner du temps.

— Alerte, brailla-t-elle à plein poumons. Alerte ! Alerte ! Le camp est attaqué !

Le chef de la bande perdit son sourire et bondit vers la jeune montagnarde. Celle-ci utilisa la seule arme à sa

disposition : d'un geste réflexe, elle aspergea l'assaillant d'excréments seigneuriaux ! Manœuvre couronnée de succès. L'agresseur ayant gobé un peu de matière noble s'en trouva fort incommodé. Il se mit à tousser, cracher, pester, tout en se roulant dans les feuilles pour se débarrasser de la mélasse puante dont il était recouvert de la tête aux pieds. Bon public, mais peu charitables, ses camarades se mirent à hurler de rire en se tapant sur les cuisses et se tenant les côtes. Ils n'étaient pas moins d'une quinzaine. Profitant de la diversion, Lula saisit le second baquet. Sans même réfléchir, elle hurla d'une voix stridente un nom qu'elle n'avait jamais prononcé jusque-là :

— Milan ! Au secours ! Milan !

En entendant ce nom qui pourtant n'évoquait rien pour eux, les brigands se calmèrent et leur cercle commença à se rétrécir avec une lenteur prudente. Lula brandit son arme de dissuasion, mais elle savait qu'elle ne pourrait les tenir en respect bien longtemps. Elle tenta à nouveau d'appeler à l'aide, mais son cri s'étrangla dans sa gorge et c'est d'une voix de petite fille qu'elle balbutia :

— Milan, je vous en prie...

Vexée par le ton suppliant de sa propre voix, elle se laissa porter par une bouffée de rage et imprima à son récipient un mouvement semi-circulaire qui propulsa devant elle une gerbe magnifique de liquide grumeleux. Mettant à profit une solide expérience de la pratique du potard, elle s'infiltra dans la brèche ainsi ouverte. Une main agrippa la manche de sa chemise. Elle balança au hasard le baquet qu'elle tenait encore machinalement par l'anse. Il y eut un choc. Le défenseur lâcha prise, mais la jeune fille avait perdu trop de vitesse. Elle se savait perdue. Elle poursuivit malgré tout son action. Derrière elle,

plusieurs sifflements déchirèrent l'air frais des sous-bois. Des invectives et des hurlements de douleurs retentirent. Sans cesser de courir, elle risqua un œil par-dessus son épaule. Comme dans un rêve, elle vit l'ermite des marais virevolter tel un danseur au milieu de la meute des brutes beuglantes. Elle vit, médusée, sa longue épée courbe semer la mort à chacun de ses gestes, elle ne vit pas l'arbre qui lui barrait le chemin. Elle le percuta et perdit connaissance.

Le siège de Sarlin était enfin reparti sur des bases plus cohérentes. Un réseau de tranchées et de palissades avait été mis en chantier face aux portes de la ville, ces aménagements interdisaient d'ores et déjà aux assiégés tout espoir de sortie et communiquaient avec les douves, par l'intermédiaire d'une courte galerie d'où l'on entamerait, en cas de besoin, d'éventuels travaux de sape. De véritables routes constituées de rondins et de planches avaient permis d'acheminer les imposantes machines de siège assemblées à la lisière de la grande forêt par des artisans grassement rémunérés. Pas moins de quinze engins, capables de propulser des pierres, pesant parfois le poids de plusieurs hommes, avaient été répartis face aux murailles que par commodité l'on avait pris coutume d'appeler « le front sud », mais dont un pan important se trouvait en réalité orienté plein ouest, face à l'océan.

La force des éléphants avait été précieuse pour tracter ces cracheurs de mort faits de bois souple et de cordes tressées, elle facilitait à présent le travail des soldats chargés de mettre en batterie les quatre catapultes de l'armée régulière. Uniquement distraits par les grappes meuglantes s'échinant sans relâche pour armer le bras des machines voisines, les paisibles pachydermes semblaient

s'acquitter de leur mission avec un détachement proche de l'ennui. Carapaçonnés de fer et revêtus de parures turquoises aux pourtours brodés d'or fin, ces ambassadeurs dociles œuvraient sans en avoir conscience pour la plus grande gloire du seigneur de Vargas, rappelant par leur seule présence aux ennemis de Charkhan, comme à ses vassaux, quels rangs étaient les leurs.

Le pilonnage avait commencé durant la matinée. Cinq points d'attaque précis avaient été choisis lors du dernier quartier général. Il était certes important d'ouvrir des brèches dans les fortifications, il était également préférable de préserver la cité afin de ne pas conquérir un champ de ruines. Point fort des défenses, les remparts avaient été reconstruits dernièrement selon des techniques modernes : deux murs renforcés par une charpente de bois, l'intervalle étant comblé à l'aide de terre et de gravats. Les projectiles ne seraient parvenus en heurtant les pierres composant le mur externe qu'à chasser celles-ci vers l'intérieur de l'ouvrage sans en ébranler la structure globale. Les tours arrondies, régulièrement disposées le long de l'enceinte pour soumettre les assaillants aux tirs croisés des archers, étaient fragilisées par les multiples meurtrières qui constituaient leur raison d'être. Bien que d'aspect plus robuste, elles représentaient en réalité des objectifs prometteurs. Les plus vulnérables se trouvaient à présent soumises à un déluge de pierres. Leurs hourds n'étaient déjà plus que des souvenirs et, même s'il convenait de ne pas se laisser aller à un triomphalisme prématuré, au rythme où évoluait la situation, tout serait bientôt prêt pour la charge finale.

L'affaire était donc engagée de façon correcte... pour une fois !

Pour une fois, Sgcozibryl était donc en forme !

L'obscur général leva les yeux vers cette jeune servante qui se prétendait la compagne du « démon embouseur¹ ». Ce redoutable personnage avait mis hors de combat pas moins de quatorze mercenaires. Il s'était attaqué seul à une bande de vauriens repérés depuis bien longtemps par les militaires chargés de maintenir la sécurité dans le camp. Attirée par un cri d'alerte, une patrouille avait pénétré dans la forêt et découvert un spectacle incroyable : debout au milieu des corps éparpillés de ses victimes gémissantes se tenait un guerrier au regard glacé. L'homme s'était laissé appréhender sans opposer de résistance, mais il avait refusé de fournir la moindre explication. En l'espace de quelques instants, il avait balaféré, estropié, mutilé toute une bande de coupe-jarrets et quand on lui avait fait remarquer que, par chance, il n'en avait tué aucun, il avait simplement répondu : « Je ne travaille pas gratuitement... ».

Sgcozibryl mordillait distraitement l'ongle de son pouce tout en observant pensivement la jeune montagnarde. Elle servait au quartier des pavillons. On avait vérifié. Elle possédait le tatouage, tout était donc en règle. Ce joli brin de fille, qui tentait de dissimuler sa grâce sous une couche de crasse, avait accompagné la terreur des sous-bois depuis les marais de Sarlin. Ce dernier se faisait appeler Milan et gagnait sa vie comme mercenaire. Mouais... Voyant sa belle en fâcheuse posture, il avait volé à son secours sans se soucier du péril. Pourquoi pas. Un bon bain, quelques battements de cils sur ces yeux de

1 Démon : terme générique désignant les habitants des mondes du dessous. En récompense de leurs exploits, certains démons s'extirpent de la masse grouillante des anonymes en se voyant attribuer un qualificatif. Parmi les plus populaires : « le démon puant », très actif à l'heure du coucher ; « le démon frelateur » souvent associé à la tromboulette des marais.

biche mélancoliques, et la moitié du régiment en aurait fait de même. Il l'avait sauvée, elle tenait à le remercier... Crédible. Sa version apportait, qui plus est, une réponse à l'énigme qui avait fait du chef des « victimes » la risée du camp tout entier. Ce n'était pas, comme le soutenait une majorité alarmiste, un monstre surgi des fosses d'aisance qui avait « embousé » le misérable. Il ne s'était pas non plus retrouvé couvert d'excréments à cause d'une maladie de peau ou par l'application d'un rituel barbare, sa méchanceté n'avait pas cherché à s'échapper par les pores de sa peau, il n'avait pas testé une nouvelle façon de se protéger des insectes ou de soigner la douceur de son épiderme. Non, il avait simplement fait l'objet d'une géniale riposte, d'un exemple d'improvisation à citer dans toutes les écoles militaires, d'un acte d'autodéfense peu académique perpétré par un agent de la réputation dans l'exercice de ses fonctions.

Qu'il fût ou non un démon, mésestimer ce Milan aurait constitué une grave erreur. Comment en effet ne pas reconnaître dans son art, la patte de ces centres d'entraînement dont les puissants feignaient d'ignorer l'existence, mais où tous ceux qui en avaient les moyens savaient recruter leurs exécuteurs de basse besogne. Les meilleurs, ou les pires selon l'angle sous lequel on abordait le problème, alimentaient les rangs de la Guilde des Ombres. Ce n'était pas le cas de « l'embouseur » : s'il avait été une Ombre, il lui aurait suffi de présenter sa fibule et on l'aurait relâché sur le champ. C'était néanmoins un prétendant. Un prétendant sérieux. Vu ses références, nul doute qu'il gagnerait bientôt sa place dans l'élite. Il fallait donc le ménager : un tel candidat pouvait un jour ou l'autre se révéler précieux. Il fallait le ménager, mais, pour l'heure, il fallait surtout éviter que les aléas de la

concurrence ne l'amènent à proposer ses services à l'ennemi. On le recevrait donc avec autant de précautions que l'acier liquide dans le creuset du forgeron, mais aussi avec les égards dûs aux personnages de sa valeur, et si la visite de cette jeune fille pouvait lui être d'un quelconque réconfort, alors il n'y avait aucune raison de l'en priver.

Lula pénétra dans le pavillon où l'on retenait son compagnon de voyage prisonnier. On ne l'avait pas mis en cage, mais ses poignets et ses chevilles étaient entravés par de lourdes chaînes reliées entre elles. Autour de lui, l'espace complètement vide était recouvert de peaux d'ours épaisses et confortables. Dix était vêtu de ses seules braies et se tenait en tailleur, apparemment indifférent à l'agitation qui régnait autour de lui. Quand les nouveaux venus pénétrèrent dans la tente, il ouvrit lentement les yeux. Près de lui avaient été déposés de la nourriture ainsi qu'un gobelet de vin.

— Pas facile... risqua Lula un peu intimidée par l'ambiance et par les souvenirs de la tornade qu'elle avait vu balayer ses agresseurs.

Dix ne répondit pas, mais son regard trahit son incompréhension.

— Pas facile de boire avec ces chaînes, précisa la jeune montagnarde avec un petit rire gêné. Tu veux que je te serve ? poursuivit-elle en s'agenouillant face à lui.

Dix fit non de la tête, mais nota que sa visiteuse avait choisi de le tutoyer. Pour obtenir cette visite la jeune fille avait certainement exagéré leur degré d'intimité, cette manifestation d'une familiarité à laquelle il n'était pas habitué le laissa moins indifférent qu'il n'aurait voulu...

— Tu sais que tu es devenu un héros, ajouta-t-elle d'un ton enjoué qui sonnait un peu faux. Tout le monde

raconte tes exploits. Il paraît que tu viens des mondes du dessous...

— Pourquoi es-tu venue ? lâcha Dix en maîtrisant sa respiration pour ne laisser percer aucune émotion.

— Eh bien, je... je voulais te remercier... Tu m'as sauvée : sans ton intervention je serais en route pour ton pays. Enfin, pour le dessous... Les mondes du...

Dix resta impassible. Lula se racla la gorge.

— Et puis... ah oui ! Je suis allée récupérer la toile de ton auvent : je l'ai donnée aux soldats de la garde, ils la conserveront avec tes armes. Par contre je n'ai pas trouvé ton sac, sans doute que quelqu'un l'a volé... Cet endroit n'est pas sûr... oui, enfin... ça, tu sais.

La jeune montagnarde jeta un œil en direction de Sgcozibryl qui sans vergogne écoutait leur conversation.

— J'ai encore une dernière chose à te dire, reprit-elle en se mordant la lèvre inférieure. Pour la meute et tout ça... J'aurais été contente de faire partie du couple dominant, mais bon... ça ne va pas être possible. Je suis déjà engagée dans un couple... traditionnel, tu vois... Ceci dit, je ne me fais pas trop de soucis pour toi, tu es un peu inexpressif, mais avec ton physique tu devrais trouver facilement une... une jolie petite louve. Voilà. Eh bien, voilà c'est tout...

Avant que les gardes n'aient eu le loisir de réagir, Lula s'avança et posa sur la bouche de Dix un baiser furtif, puis elle se leva en affichant une mimique fataliste.

— Bonne chance ! lança-t-elle encore en s'éloignant avec un soulagement évident, et laisse un peu refroidir ta rapière de temps en temps.

Dix aurait voulu prendre une longue inspiration, il resta impassible. Le contrôle. Il passa la langue sur ses lèvres puis referma les yeux. La mission. L'honneur.

Phybro se sentait étourdi à la pensée de l'énorme potentiel que recelaient ces sous-bois merveilleux. Des feuilles, des baies, des champignons, des insectes, des serpents, des lézards, des araignées... Jamais il n'aurait imaginé que de tels trésors foisonnaient à quelques portées de flèche des remparts de la ville. Il y avait dans cette forêt, pas si maudite en fin de compte, tous les composants nécessaires à la fabrication des mixtures aux effets délicieusement dévastateurs qui lui détruisaient la santé et sans lesquelles il se sentait incapable d'envisager l'avenir. Un avenir par ailleurs compromis par le changement de résidence des mages de Bercigore : Sarlin n'avait plus vraiment besoin d'un agent infiltré maintenant qu'on pouvait contrôler à domicile la communauté des « maîtres de l'invisible ». Phybro l'avait bien compris, sa cote était sérieusement en baisse et, avec elle, la bienveillance intéressée de Corbane. Tant que sa disgrâce perdurerait, il lui faudrait veiller par lui-même à son approvisionnement en potions de bonheur artificiel, des produits que le blocus annoncé de la cité rendaient chaque jour plus rares, un ravitaillement qui le forçait à quitter de temps à autre les territoires colorés de ses délires luxuriants pour s'immerger dans le monde plus terre à

terre de la triste réalité, deux univers qui finalement tendaient parfois à se rejoindre dans l'absurde et le ridicule.

L'ancien lieutenant de Bolzoc avait été surpris de se voir confier une mission à caractère « diplomatique ». Peut-être l'avait-on choisi parce qu'il était la seule personne réputée avoir déjà contemplé un village habité par les petits hommes des bois, peut-être aussi était-il devenu encombrant et cherchait-on, comme dans ces histoires pour enfants, à le perdre dans la forêt profonde. À vrai dire, peu lui importait : ses réserves de stupéfiants ayant atteint un seuil critique, il avait accueilli ce mandat inattendu comme une occasion unique de renouveler son stock et vue sous cet angle, son entreprise constituait indéniablement un succès. La richesse de sa moisson dépassait ses espoirs les plus fous : au fur et à mesure du voyage, il avait accumulé pêle-mêle dans un grand sac de toile robuste, une foultitude d'ingrédients que l'apothicaire¹ du château saurait bien transformer, à son retour, en quelque chose de valable. Malheureusement, son fardeau ralentissait sa progression : incapable de renoncer à la moindre parcelle de son fabuleux butin, Phybros en était réduit à le traîner sur le sol, laissant dans la végétation changeante une longue trace sinueuse révélatrice de son obstination, de son manque de tonus musculaire et surtout de ses doutes concernant la route à suivre. Pour être tout à fait honnête, il n'était plus très sûr d'être assez lucide pour retrouver le chemin qui l'avait mené quelques années auparavant jusqu'au village des petits hommes sylvestres. Il devrait pourtant s'en sortir tout seul car son escorte l'avait abandonné la veille ou...

1 Personnes experts dans l'art de composer des élixirs et potions dont les effets sont parfois ceux escomptés par leurs clients.

peut-être l'avant-veille... En tout cas, le vieux trappeur avait décampé en compagnie de son affreuse chèvre aveugle... ou alors était-ce un ours bègue... Phyro soupira. Il avait un peu forcé sur le tabac que lui avait procuré ce vautour de Téniel. « Il te fera planer mieux que la lévitation ! » avait garanti l'aubergiste des bas-fonds sarlinois. Pour une fois, le bougre avait dit vrai : parole d'expert... Expert dans un domaine comme dans l'autre, qui plus est ! Le mage toxicomane éclata d'un rire discordant qui s'étrangla dans un hoquet de surprise. Au milieu de la piste se tenait une créature énorme, un genre d'homme-singe aux dimensions irréelles. Pas de panique : le temps que les effets du tabac se dissipent et ce mastard de luxe reprendrait des proportions plus raisonnables...

— Bonjour mon ami, lâcha d'une voie enjouée le mage à la tignasse blonde. Aurais-tu, par hasard, croisé des petits hommes un poil verdâtres ?

La créature ne répondit pas, mais exécuta de ses mains une série de signes abscons. Un mode de communication ? L'homme-singe tourna les talons et s'éloigna sans plus de cérémonie. Phyro était perdu. Il décida de le suivre. Avec les gestes tendres d'un jouvenceau pour sa promesse, il souleva dans ses bras trop frêles le sac ventru contenant sa récolte miraculeuse et tel un pélican anorexique cherchant à transporter une citrouille, il s'élança lourdement à la suite de son guide. Après quelques rebonds inquiétants ses pieds quittèrent le sol. La créature avançait d'un pas rapide, le spécialiste de la lévitation le suivit dans un style original qu'il avait baptisé lui-même le style papillon. L'abus de substances hallucinogènes ayant un peu égratigné ses dons, il éprouvait maintenant de continuelles sautes de concentrations qui imprimaient à son vol une trajectoire

imprévisible et hasardeuse. Par chance le village était tout proche et la piste plutôt large.

Les premiers contacts entre Phyro et les représentants de la tribu des Waskiidi de l'Est furent largement empreints de méfiance réciproque : les petits hommes de la forêt reconnurent l'uniforme de Bercigore et imaginèrent que ce « peau claire » au regard vitreux avait dérobé l'accoutrement de leur ami Débyan, hypothèse vite abandonnée, mais non sans avoir semé les germes sournois de la suspicion. Phyro quant à lui éprouvait un certain malaise : l'homme-singe persistait dans sa démesure et les petits hommes verts dans l'excès inverse... Effets secondaires imputables à la piètre qualité d'un produit frelaté ou manifestation d'une mauvaise volonté des autochtones à reprendre leur forme initiale ?

Quoi qu'il en fût, le mage de Sarlin annonça crânement qu'il représentait le seigneur Corbane, maître incontesté de la « cité au-delà des bois » et qu'il était mandaté pour négocier un accord d'alliance avec la noble nation des petits hommes de la grande forêt. Il jugea son entrée en matière tout à fait convenable et décida d'enchaîner en proposant à ses hôtes les quelques présents qu'on lui avait commandé d'offrir en signe d'amitié. Il réalisa à cet instant que les cadeaux en question s'étaient envolés avec le vieux guide et son castor manchot. N'ayant rien d'autre à sa disposition, il fouilla dans son sac et en retira la bourse renfermant les derniers brins du tabac que lui avait vendu Téniel. Rich'oux, le chef de la tribu des Waskiidi de l'Est, accepta le présent et décida de réunir le conseil.

Phyro faisait cependant un bien étrange émissaire. Ses habits puaien la sueur, ses cheveux sales formaient d'étranges paquets comme le poil laineux de certains

herbivores, ses paupières mi-closes donnaient l'impression qu'il tombait de sommeil et son visage enflé par l'abus de substances diverses affichait en permanence une expression exaspérante d'amusement désabusé. Ce messenger manquait sérieusement de tenue et les membres du conseil craignaient de dévaloriser leur institution en y donnant la parole à un hurluberlu de ce genre.

Pourtant, quand, en préambule à l'ouverture du conseil, la pipe bourrée avec le tabac de Téniel commença à circuler de main en main, les vieux sages se laissèrent gagner par l'indulgence et leurs réticences se dispersèrent comme les volutes de fumée bleutée qui s'échappaient de leurs narines. Phibro fut invité à s'exprimer. Il tira avec délice quelques bouffées du calumet de cérémonie et, gagné par une soudaine éloquence, il déclara d'une voix exagérément solennelle :

— Une armée de barbares sanguinaires venus du soleil levant se prépare à envahir notre belle « cité au-delà des bois ». Les petits hommes de la forêt ont toujours été des voisins respectueux et discrets, nos deux peuples peuvent s'enorgueillir d'avoir toujours su se côtoyer dans le respect mutuel et la paix, c'est pourquoi, en ces temps où résonnent au loin les hurlements de haine éruptés par des hordes barbares montées sur leurs furieux destriers foulant le sol béni de nos campagnes verdoyantes où jadis tintaient le chant stridulant des enfants et le rire cristallin des cigales, nous venons en voisins, en amis, en frères, solliciter votre aide bienveillante pour repousser l'ennemi commun qui déferle sur notre beau pays pour y porter la désolation et la guerre.

La traduction de Marilia, bien que plus sobre, donna lieu à de longues palabres. Le souci était de nature sémantique : le mot « guerre » ne possédait pas

d'équivalent dans le langage Waskiidi. Une chose était certaine : les peaux claires voulaient que l'on se batte à leurs côtés. S'appuyant sur ce qu'elle avait retenu des récits effrayants que bizarrement Broncos prenait plaisir à raconter à leur enfant, Marilia s'efforça d'expliquer aux membres du conseil qu'une guerre était la confrontation d'une grande quantité de gens fâchés contre une grande quantité de gens fâchés. Phénomène étrange... Il était concevable qu'une personne puisse en vouloir à mille autres personnes... que mille personnes puissent en vouloir à une même personne... mais comment pouvait-on imaginer un même désaccord qui dresse mille personnes contre mille autres personnes à tel point qu'elles en viennent à s'entre-tuer ? Et puis, comment le conseil aurait-il pu décider d'impliquer tous les membres de la tribu dans cette immense querelle ? Chaque Waskiidi était libre de sa décision...

— Pourquoi toutes ces peaux claires d'ailleurs sont fâchées contre les peaux claires du village de pierre ? s'informa tout de même Marilia.

Phybro leva un sourcil interrogateur.

— Ils ne sont pas fâchés, ils obéissent...

Obéir ! ? Nombre de conseillers laissèrent éclater leur indignation. Comment cela obéir ? Les enfants obéissent aux adultes. Les peaux claires seraient-ils tous des enfants ?

— Pourquoi les peaux claires obéir s'ils sont pas d'accord ? s'enquit Marilia.

— Parce qu'il en a toujours été ainsi, argumenta un Phybro hésitant, et qu'il n'est pas possible de faire autrement...

La traduction laissa le conseil interdit. Quelques-uns haussèrent les épaules. D'autres signifièrent qu'ils avaient perdu assez de temps et qu'il fallait en finir.

— Nous faisons autrement, traduisit Marilia tandis que déjà l'assemblée commençait à se disperser, le conseil ne peut décider que les Waskiidi vont entrer dans votre guerre. Chaque Waskiidi décide pour lui-même. Tu peux demander à chacun, mais je crois qu'aucun viendra avec toi à la guerre. Le conseil dit aussi que si tu veux retourner dans la cité de pierre, nous te reconduirons jusqu'aux limites de la grande forêt, mais le conseil dit que l'on ne peut pas te jeter dans la guerre, alors si tu veux tu peux rester dans notre village, mais il faudra te laver.

Phybro accepta la réponse avec un fatalisme de façade masquant l'étendue de son inavouable indifférence. Un petit bain ne pouvait pas lui faire de mal... ensuite on le reconduirait jusqu'à Sarlin et c'était bien là l'essentiel.

Nordol, l'homme-singe qui avait conduit Phybro au village, s'approcha du feu de camp et y glissa religieusement une bûche choisie avec soin. Il regarda Marilia avec intensité. Celle-ci fit avec ses mains quelques signes : peaux claires, venus d'ailleurs, détruire arbres, détruire maisons, détruire peaux claires. Satisfait l'homme-singe s'éloigna et s'accroupit dans l'ombre. Jusqu'au matin il regarderait brûler ce feu qu'il avait allumé lui-même en entrechoquant des pierres noires.

Le bombardement continu de la muraille sud laissait augurer une défaite rapide. Les tranchées creusées face aux portes de la ville rendant toute tentative de sortie suicidaire, il ne restait plus aux défenseurs de Sarlin qu'à utiliser leurs propres catapultes pour tenter d'endommager celles de l'assiégeant. Inférieures en puissance et en nombre, elles avaient été disposées en retrait des remparts pour éviter qu'elles ne fussent facilement localisées et détruites. Pour ces mêmes raisons, de nombreux soldats devaient se relayer à intervalles réguliers afin de déplacer les engins à travers la ville, ce qui les rendait malheureusement moins précis et réduisait leur cadence de tir de façon tragique. Leur seul motif de satisfaction consistait, pour l'heure, à avoir causé l'évacuation des éléphants de Charkhan : une simple mesure de prudence car aucun animal n'avait été blessé, mais une concession qui faisait certainement bouillir de rage le général nordiste.

Malgré la situation, Broncos ne put s'empêcher de sourire quand Smillow lui posa une main sur le bras. Il se redressa, bomba le torse et s'efforça d'adopter une démarche des plus altières. En remontant le chemin de ronde, ils contournèrent des attroupements de joueurs de cartes ou de pirates désœuvrés trompant leur ennui en se

soûlant avec méthode. Smillow avait acquis des vêtements conformes à sa fonction et le couple qui arpentait le sommet de la muraille borgne avait incontestablement fière allure. La vieille magicienne appréciait la compagnie du colosse, et ce dernier ne cherchait pas à cacher que ce plaisir était réciproque. Échappant pour quelques instants au monde des fous, les deux compagnons se contentaient de marcher en silence, savourant ces précieux moments de connivence et de paix.

Tchac ! Une catapulte nordiste se libéra de sa charge. Intouchable, surplombant la ville ainsi que le reste des fortifications, la muraille borgne constituait un poste d'observation idéal. Tous les regards se tournèrent pour suivre la trajectoire du boulet de pierre. « Voufff » ! fit celui-ci en déchirant l'air juste avant d'écarter une tour, puis de terminer sa course dans la façade d'une habitation dont le toit s'affaissa sous le choc.

Le couple de promeneurs arriva en vue de son objectif. Bobzap sauta sur ses pieds, attrapa son pavois, saisit fermement la chaîne de son polochon de combat et se mit en position de défense, affichant une mine rageuse qui dissimulait parfaitement une pointe d'inquiétude. Sans ralentir l'allure, ni même sembler lui porter la moindre attention, Broncos lui écrasa quelques orteils d'un coup de talon désinvolte.

— Tes pieds, mon vieux ! Protège tes pieds, lança-t-il sans se retourner. Avec des adversaires qui font la moitié de ta taille, il vaudrait mieux que tu penses à surveiller tes pieds... C'est mon disciple, ajouta-t-il goguenard à l'intention de Smillow. Ah, on peut dire qu'il me donne du mal... Tenez ! Et voilà l'homme dont je vous ai parlé. Je vous présente la Guêpe. Si vous voulez lui faire plaisir vous pouvez aussi l'appeler le frelon...

— Bonjour monsieur frelon, lâcha Smillow en posant sur le pirate gringalet un regard intimidant.

— Bonjour madame, répondit la Guêpe sans oser soutenir son regard.

Broncos posa une main sur l'épaule du petit homme aux sourcils broussailleux qui instinctivement s'était rapproché de Bobzap.

— J'ai expliqué, commença le Coridonien, comment les marins de la « Galante » avaient coulé une galère royale en début d'année et...

— C'était un accident ! plaida la Guêpe avec une note de panique dans la voix. D'ailleurs j'étais pas là, j'étais... j'étais au temple, je faisais la cuisine. Hein Bob', j'étais resté avec toi ce coup-là... pour te donner un coup de main... Hein, tu te rappelles, hein Bob'... Tu te rappelles...

— Calme-toi, reprit Broncos. On ne te reproche rien. On pense juste que...

Tchac !... « Voufff » ! Le boulet frappa le haut d'une tour propulsant des éclats de pierre dans toutes les directions.

— Je disais, reprit Broncos, que dame Smillow avait besoin de tes compétences.

La Guêpe lança vers la magicienne un regard suspicieux.

— C'est exact, renchérit celle-ci. Vos compagnons ont incendié cette galère...

— J'étais au temple, s'obstina la Guêpe. Bob'... la cuisine...

— Je m'intéresse simplement à votre...

Tchac ! Silence... Échos d'un éboulement lointain... Smillow soupira.

— Je m'intéresse à...

— Temple... marmonna la Guêpe d'un air renfrogné. Bob'... cui...

Il n'eut pas le temps de finir son marmonnement. Bobzap lui colla une paluche autoritaire sur la bouche et le cala fermement contre sa panse.

— Superbe manœuvre, apprécia Broncos. Ton sens tactique s'affine de jour en jour.

Le temps de dissiper les craintes du pirate de poche, ce qui, compte tenu de ses piètres facultés d'écoute, permit aux machines ennemies de cracher quelques boulets supplémentaires, et un petit groupe composé de Smillow, Broncos, Bobzap et la Guêpe rejoignit la demeure du seigneur Corbane en prenant soin de contourner la zone rendue peu sûre par les chutes de projectiles et surtout par les risques d'effondrement de nombreuses habitations aux murs chancelants. Une fois qu'ils furent parvenus dans les vastes cuisines du château, la Guêpe, qui vu la situation se trouvait plutôt en configuration frelon, demanda à ce qu'on lui fournisse de grandes quantités de poix, de soufre, de salpêtre, ainsi que de nombreux ingrédients dont il annonça d'emblée que certains ne rentraient pas dans la composition du produit final¹ : ils ne serviraient pour la plupart qu'à éviter que l'on cherche à lui dérober « sa formule ». Son père lui avait transmis son secret et il le transmettrait à ses enfants, quand il en aurait — ce qui de l'avis général n'était pas gagné — et aussi à Bob', parce que Bob' c'était Bob' et puis que lui, c'était pas pareil, vu qu'il fallait aussi quelqu'un pour touiller, et puis que de toute façon il faisait ce qu'il voulait et il n'avait pas à se

1 Selon des sources peu sûres il pourrait s'agir de l'huile d'olive, de salicorne pilée et de bouillie de tomates, mais tout cela dans des proportions inconnues.

justifier. Ensuite, il fit évacuer les cuisines et se lança, avec pour seul témoin son colossal ami cuisinier, dans la préparation de quelques marmittées de « Feu Goluthois ».

La procession coula du haut des remparts meurtris comme une longue cascade silencieuse. La colonne de mages en lévitation s'avança en gardant ses distances avec les tranchées creusées face aux portes de la ville, puis se dirigea vers la plate-forme de commandement nordiste disposée légèrement en retrait des catapultes pour offrir à ses occupants un spectacle de qualité. Sgcozibryl ordonna immédiatement que l'on forme deux rangs d'arbalétriers devant la tribune. Le jour commençait à décliner et déjà le ciel se teintait de couleurs fauves.

Idéal pour une reddition, songea Charkhan.

Le cortège des mages, tout de mauve vêtus, inspirait aux soldats de Vargas un respect mêlé de crainte. L'appartenance au cercle restreint des maîtres de l'invisible supposait une expérience des forces occultes que d'aucuns considéraient, sans oser l'exprimer, plus aiguë que celle des prêtres de Silla eux-mêmes. Comme pour accréditer cette thèse indécente, Smillow avait pris la tête de ses pairs agitant devant elle un encensoir d'où s'échappaient les volutes d'une légère fumée blanche destinée à chasser les âmes damnées¹ attirées par l'odeur de la mort.

1 Selon une croyance nordiste, les âmes souillées rejetées par Silla hantent les champs de bataille dans l'espoir d'investir les corps à peine

Smillow en personne ! Charkhan jubilait. L'archimage de Coridonie venait se livrer. La dernière incertitude, le dernier mage capable de lui opposer, ici ou ailleurs, la force de cette pierre maudite ! Pourquoi Corbane renonçait-il à son meilleur atout ? Sans doute pour l'amadouer. Eh, eh, eh, le fou ! Il lui ferait payer le prix de son impudence ! Quant à elle, il la ferait assassiner... Pas officiellement bien sûr : Smillow restait tout de même une personnalité coridonienne de premier plan. Non, il utiliserait son nouveau jouet : la Guilde de ses Ombres, un projet déjà bien avancé dont il s'occuperait sitôt de retour à Vargas.

Les mages se trouvaient maintenant à portée de tir. Le général nordiste aurait bien ordonné de tous les abattre, mais l'archimage de Coridonie se trouvait en tête et il ne pouvait risquer de la blesser. Il se leva pour toiser la vieille magicienne qui approchait des catapultes avec une assurance exaspérante. Le cortège s'immobilisa, flottant dans les airs comme posé sur la surface d'une mer invisible agitée par quelques vaguelettes paresseuses. D'autres mages tenaient à la main d'étranges encensoirs en terre cuite. Smillow se détacha du groupe et s'avança avec une lenteur majestueuse. Son regard croisa celui de Charkhan. Sgcozibryl comprit que quelque chose n'allait pas. Trop tard !

Smillow prit brusquement de la hauteur. Derrière elle, le chapelet de mages se dispersa comme un vol de flamants effrayés par l'attaque d'un prédateur.

— Tirez, hurla Sgcozibryl.

Quelques mages, atteints par le carreau d'une arbalète ou troublés dans leur concentration, s'abattirent

abandonnés par la vie afin de goûter au plaisir fugitif d'une agonie préférable au néant.

sur le sol brûlé. Touchée au pied, Smillow perdit de l'altitude, tangua dangereusement puis se ressaisit au prix d'un effort mental contre nature¹. Comme pour s'alléger d'un fardeau inutile, elle lâcha son encensoir. Celui-ci se fracassa au beau milieu de la plate-forme de commandement. Un liquide poisseux se répandit en une large flaque qui au contact de l'air s'enflamma avec une vigueur étonnante.

Le feu goluthien !

Alors que ses vassaux affolés évacuaient en catastrophe la tribune déjà en proie à des flammes que propageait la brise océanique du soir, Charkhan jeta un regard halluciné vers ses machines de siège. Profitant du temps nécessaire aux archers pour recharger leurs arbalètes, tous les mages valides larguaient avec précipitation leurs faux encensoirs sur les catapultes que personne n'avait songé à protéger contre le feu, tant l'hypothèse d'une contre-attaque de Sarlin semblait incongrue. S'allumant les unes après les autres telles des torches démesurées, la plupart de ces machines prétentieuses illuminaient à présent la nuit tombante dans un ronflement assourdissant. Des ordres contradictoires fusaient en tous sens. Quelques soldats couraient vers le camp afin de ramener de l'aide, d'autres tentaient avec des moyens dérisoires de puiser dans l'océan proche de quoi sauver ce qui pouvait encore l'être.

Smillow avait donné le signal de la retraite. Livrés à eux-mêmes, éblouis par la lumière dansante projetée par les flammes, les archers nordistes décochaient leurs traits

1 La concentration et la douleur ne font pas bon ménage, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle les nombreuses tentatives menées de tout temps pour constituer un corps de mages-guerriers se sont invariablement soldées par des échecs.

sans coordination vers les incendiaires attardés. Quelques mages malchanceux gisaient recroquevillés près des engins en feu, les autres se repliaient en désordre. Les plus intrépides traînaient à l'arrière tentant de détourner l'attention des chiens de guerre surgis d'on ne sait où, pour permettre à leurs camarades incapables de retrouver leur concentration de regagner à pied le havre des remparts de la ville.

À quelque distance sur leur gauche, suivant le parcours inverse dans des conditions comparables, les soldats de Charkhan évacuaient les tranchées sous une pluie de flèches.

Une immense clameur déferla depuis la ville borgne jusqu'à l'océan et jusqu'aux limites de la forêt maudite.

L'attaque avait été brève, mais la tension inouïe.

Les derniers héros furent hissés sur les remparts du front sud par des centaines de mains reconnaissantes. Un peu étourdis par les ovations auxquelles ils n'étaient pas habitués, incapables de surmonter la fatigue mentale qui les faisait vaciller au bord de l'évanouissement, la plupart des mages victorieux se laissèrent porter en triomphe par la foule des soldats en liesse. Adoptant une attitude contraire à leur éducation, ils avaient fait corps pour survivre et découvraient, dans des conditions extrêmes, l'euphorie d'une victoire collective.

Le souffle court, assailli par un violent mal de crâne, Smillow s'éclipsa sans même les bras d'un mastard pour la transporter. Compte tenu des circonstances, elle n'avait pu faire autrement que de prendre la tête du commando pyromane. Une opération aussi imprévisible que risquée. Les mages ne sont pas préparés à ce genre d'exercice : ce sont des hommes de salon, pas des hommes d'action. Parmi la nombreuse colonie des réfugiés de Bercigore, elle

avait péniblement rassemblé une quarantaine de volontaires angoissés. Elle avait passé l'après-midi à les mettre en condition : une répétition minutieuse du plan d'attaque, quelques prières pour Silla, un peu de suggestion discrète...

Ses longs cheveux gris flottaient en désordre sur ses épaules affaissées. Une mèche humide barrait son front couvert de transpiration. Son pied éraflé par un carreau nordiste la faisait souffrir, mais elle n'avait plus la force de léviter pour s'épargner la douleur. Du repos... Dormir... Elle se sentait incapable de savourer sa victoire, ni même de goûter le plaisir de se sentir encore de ce monde. Bien sûr, la mixture de la Guêpe avait fait des miracles. Bien sûr, il faudrait du temps à Charkhan pour faire venir de Vargas de nouvelles catapultes. Bien sûr, cette escarmouche apportait à Sarlin l'espoir de pouvoir tenir ce siège jusqu'à l'hiver. Bien sûr... Oui, bien sûr... mais un élément nouveau occupait l'espace douloureux de ses pensées : le matin même, elle s'était entretenue avec Vïno, l'espion que Corbane était parvenu à infiltrer dans l'état-major de Charkhan, il avait assisté au dernier interrogatoire de Valok. Celui-ci avait prétendu qu'elle détenait la pierre... Pourquoi avait-il menti ? Il était inconcevable que le jeune mage ait abandonné la pierre qui le rendait invulnérable, quelqu'un la lui avait forcément soutirée... Qui ? Qui en aurait été capable ? Une réponse s'imposait : le seul membre de la Guilde des Ombres qui, en dehors de Broncos, n'avait pas péri dans les souterrains de Solinas. Le plus dangereux d'entre eux, celui qui à présent détenait la Dixième broche. Oui, cela ne pouvait être que lui ? Mais, pourquoi n'avait-il pas apporté la pierre à Charkhan comme le lui commandait son contrat ? Où se cachait-il ? Pourquoi Valok ne l'avait-il pas dénoncé ? Autant de

questions qui rendaient la situation encore plus incontrôlable. Malgré tout, l'attitude de Charkhan apporterait sans tarder une réponse au moins : s'il n'envisageait pas que la pierre puisse se trouver à Sarlin, alors il prendrait tout son temps et préparerait le terrain en attendant de nouvelles catapultes. Si par contre, il se laissait envahir par le doute...

Assistant à travers un rideau de flammes à la déroute de ses troupes, le général en chef des armées nordistes basées dans les Terres Sauvages resta figé durant un temps interminable. Quand la brûlure du feu sur la peau de ses joues le ramena enfin à la réalité, il descendit d'un pas raide les marches de la plate-forme de commandement. Comme surpris par l'agitation qui l'entourait, il promena autour de lui un regard chargé d'incompréhension. Comme pour saluer cet effort méritoire, la tribune s'effondra dans une gerbe d'étincelles. « Je viens d'échapper à la mort », songea Charkhan en se retournant vers les décombres de la structure sur laquelle il se tenait quelques instants auparavant. Personne n'avait esquissé le moindre geste pour le prévenir du danger. Il ne s'en offusqua pas. Il n'avait pas de sollicitude à attendre de la part de ses vassaux. La vie est une lutte où les faibles n'ont pas leur place. Seul compte le pouvoir. Les rapports de force régissent les relations d'une société bien organisée. Le sentiment n'est qu'une faiblesse qu'il faut combattre car il trouble le jugement. Pas de sensiblerie, pas de pitié, ni pour les autres, ni pour soi-même...

Charkhan cligna des yeux pour chasser les picotements causés par la fumée de l'incendie. Sgcozibryl s'approcha lentement. Il semblait sur ses gardes.

— Qu'y a-t-il encore... ? soupira le maître de Vargas.

— Nous avons subi de nouvelles pertes...

— Des pertes ! ?

— Les tranchées ont été noyées. Quand nous avons mené la première attaque le fossé était à sec, nous n'avons pas imaginé...

— Pas d'excuses. Les faits !

— Probablement y a-t-il une vanne. La mer est au plus haut. Ils ont libéré l'eau et le courant s'est engouffré dans nos tranchées. Les hommes ont été obligés d'abandonner leurs positions...

Charkhan respira profondément. Des larmes de rage embuaient ses yeux rougis.

— Ce n'est pas tout, ajouta Sgcozibryl d'une voix sans timbre. Un courrier rapide arrive à l'instant de Vargas. Il semble que Vargas soit... Heum...

Charkhan tourna lentement la tête et fixa son général en attendant la sentence. Celui-ci se racla la gorge une nouvelle fois puis lâcha dans un souffle :

— Vargas est assiégé.

PARTIE V

*On n'arrête pas un buffle à mains nues,
ou alors un tout petit buffle et avec des grandes
mains...*

*Grobelard dit « La légende », ancien capitaine des gardes de
Vargas.*

27^{ème} jour du mois de Kachiraz

Ils étaient quelques milliers en quittant Fort Drill, leur nombre avait maintenant triplé. Des fous, suivant aveuglément un mage égaré et un dragon sacré. Quand il avait appris le départ des forces nordistes pour Sarlin, Grobelard était parvenu sans mal à convaincre Nouarn qu'il fallait saisir l'occasion pour prendre Vargas. Laisser sur son chemin cette garnison, probablement minimale, mais disposant fatalement de nombreux chevaux, eût été une grossière erreur. Nouarn, à son tour, avait convaincu Débyan ; après tout, le talisman pouvait se trouver aussi bien à Vargas qu'à Sarlin. Débyan avait parlé au dragon...

Et voilà comment on se retrouve au pied du mur... dans tous les sens du terme !

L'ancien capitaine de la garde avança d'un pas décidé vers les portes de la puissante cité nordiste. Il le savait, la plupart des sièges se règlent sans combats : chaque camp évalue les forces de l'adversaire, le plus faible se rend pour éviter les représailles, le plus fort évite des pertes inutiles et prend possession d'une ville intacte. Grobelard était seul et sans armes. Pour gagner la confiance des montagnards, il avait décidé de reprendre à son compte la « méthode Kalo ». *Effectif limité. Mise en œuvre élémentaire. Risques énormes. Taux de réussite inconnu.* Mouais... un drôle de pari ! En plus

le gros montagnard n'était pas là pour lui donner des conseils, ce dernier avait jugé préférable de rester à Fort Drill pour s'occuper des dragonneaux... sage décision.

Une unique pensée obsédait jour et nuit le colosse vieillissant : éviter l'affrontement. Vargas était bien trop protégé pour tomber aux mains d'une bande de paysans mal équipés, sans machines de siège et incapables d'en construire eux-mêmes. Que leur restait-il pour vaincre ? Que leur restait-il sinon cette pierre maudite ? Alors forcément, en dépit des intentions louables et des nobles sentiments, elle finirait par ressortir cette foutue pierre ! Elle sortirait de son sommeil et distillerait encore une fois l'indicible monstruosité de son essence démoniaque. Ici ou ailleurs... Bien sûr, même en menant à bien sa folle entreprise, il ne ferait que retarder l'échéance : que ce soit à Vargas, en chemin ou devant la muraille ancestrale de la ville borgne, la rencontre aurait lieu... ici ou ailleurs...

Oui, mais ici il pouvait agir...

Bientôt, il allait se trouver à distance de tir. Son ventre se noua. Sensation inédite. Il se frotta l'abdomen en pestant. Il n'avait pas besoin de cela. Il était sevré maintenant... pas une goutte d'alcool depuis son départ de Vargas. Incontestablement sa plus belle victoire. Sa respiration pourtant s'accéléra. Il poursuivit son chemin, il verrait cela plus tard. *Mal inconnu. Effets bénins. Traitement par le mépris.* Les montagnards observaient sa progression à distance, les soldats nordistes s'agitaient en haut des remparts. Soudain, un carreau d'arbalète se ficha à ses pieds dans un bruit de tissu qu'on déchire. Un avertissement...

Grobelard soupira. Il n'était pas venu pour parlementer : il fallait que le message soit clair. Il ôta son gilet de cuir, sa chemise et ses bottes. Torse et tête nus,

vêtu de ses seules braies, il écarta les bras et reprit sa marche en avant. Quelques traits fusèrent depuis les créneaux et se plantèrent un peu partout autour de lui. Il s'immobilisa, réprimant à grand-peine une impérieuse envie de vomir. Les échos atténués d'une salve d'insulte parvinrent à ses oreilles. Ses jambes se mirent à trembler. *Mal identifié. Traitement en cours inapproprié.* Le vétéran aux multiples campagnes glorieuses comprit qu'il avait peur. Une peur indécente, une peur obscène, une peur comme il n'en avait plus connue depuis... une peur qu'il n'avait jamais connue, en fait ! Plus facile de se battre que de s'exposer ainsi...

Nouveau traitement : l'action ! Il lui fallait agir, agir immédiatement ! Partir en courant ou se remettre en marche. Il banda ses muscles et grogna quelques jurons de circonstance. Chacune de ses jambes pesait plus lourd qu'un cheval. En haut des remparts les soldats nordistes abandonnaient leurs postes les uns après les autres, courant au sommet des fortifications pour converger vers le chemin de ronde qui surplombait les portes de la ville. Aux ordres éruptés par quelques officiers hystériques répondait une rumeur indistincte enflant comme les eaux d'un torrent en crue.

La légende !

Ils l'avaient reconnu. Grobelard ferma les yeux. Tous ces insectes qui s'agitaient là-haut ne pouvaient être que ses anciens compagnons. Des vétérans dont Charkhan n'avait pas voulu s'embarasser, des hommes qui comme lui avaient connu Fort Kaloum, des témoins de l'horreur, des survivants qui par leur présence empêchaient la plaie de cicatriser, des soldats que l'on avait laissés à l'arrière pour éviter qu'ils n'influencent les troupes venues de Coride renforcer la présence nordiste dans les Terres

Sauvages. Il ne pouvait les décevoir. Il amorça un pas mal assuré.

Un officier furieux arracha l'arc des mains d'un archer hésitant. Il bondit sur les créneaux et décocha presque sans viser une flèche qui, au terme d'une trajectoire tendue, se planta dans la cuisse de Grobelard. Celui-ci vacilla sous le choc. Il mit un genou à terre, s'appuya sur une main pour ne pas s'affaler. *Un homme à terre ! Évacuation !* Comme s'ils avaient lu dans ses pensées, quelques montagnards se précipitèrent pour le secourir. Sans les regarder, il leur fit signe de ne pas intervenir. Après un court répit, il se remit doucement debout, serrant les dents, les doigts crispés sur sa cuisse blessée. *Conditions dégradées. Poursuite de la mission.* Bizarrement la douleur avait chassé la peur. Il se remit en marche traînant sa jambe déjà raide comme un fardeau inutile. Sur les remparts, l'officier nordiste arma une seconde flèche et visa avec soin. Il ne le savait pas encore, mais il avait déjà perdu.

À mesure qu'il avançait, Grobelard entendait de plus en plus distinctement ses anciens camarades psalmodier son nom, comme si cette morne litanie pouvait détourner les traits pointés sur sa poitrine. Une rage salutaire l'envahit. La légende était en marche... Après une trop longue halte, après avoir dérivé comme un morceau de bois sec emporté par le courant, après avoir subi sa vie comme une punition divine, il relevait enfin la tête, boitant bas, mais sachant exactement vers où diriger ses pas. Peu importait à présent, qu'il meure ou non : la cause était entendue. Dans un instant, il accomplirait son destin, offrant sa vie pour servir la vie, expiant par son sacrifice une partie de ses erreurs passées. *Objectif en vue.*

— Ma solde pour une bière fraîche ! souffla-t-il en grimaçant.

L'officier nordiste lâcha la corde de son arc. Sa flèche s'envola...

Débyan perçut une explosion de souffrance suivie d'un immense et fugitif soulagement. Quelqu'un venait de mourir au pied des remparts de Vargas. Le fragment de cœur qui logeait dans la main du jeune mage avait décuplé l'intensité de ses dons. Il pouvait, en se concentrant sur un objectif, capter avec une incroyable acuité les plus infimes émotions humaines, celles d'Alimar par contre lui restaient étrangères. Ses autres dons semblaient avoir progressé également. Per-pat-sug... Per-pat-sug et puis quoi donc au juste. Débyan répéta plusieurs fois le début de la formule comme on tire sur un bâton pour l'arracher de la vase. Per-pat-sug...-lev...-kin. La perception, il n'avait pas besoin de s'en soucier cela venait tout seul... La télépathie, il la pratiquait volontiers, prononcer ne serait-ce qu'un mot était devenu si pénible... La lévitation, sans doute... oui, il se sentait capable de léviter. La kinésie, aussi, il la pratiquait souvent pour tromper son ennui... Dans tous ces domaines, il s'était grandement amélioré... Pour la suggestion par contre... c'était clairement le contraire : il était bien incapable de maintenir son attention suffisamment longtemps pour suggérer quoi que ce soit... Sa mémoire, elle aussi, se fissurait comme la surface gelée d'un lac avec les premières chaleurs. Heureusement,

Alimar veillait sur lui, se chargeant de lui rappeler sa mission chaque matin : retrouver le second fragment de cœur pour libérer les âmes prisonnières des innocents...

Débyan plaqua une main sur son front comme s'il venait de prendre conscience de l'implication de ce qu'il avait ressenti quelques instants plus tôt : Quelqu'un était mort ! ? Il ne parvenait plus à se souvenir... L'inquiétude le gagna. Qui ? Il fixa sans le voir le plafond de sa tente. Il commença à se balancer d'avant en arrière, se tordant les mains comme chaque fois qu'il sentait la folie le gagner. Il avait encore oublié... Il ne voulait pas finir comme cet apprenti qui se prenait pour un dieu... Il avait tant de choses à vivre, à découvrir, à donner. Comme chaque fois qu'il se sentait trop fragile pour le fardeau que lui imposait ce destin aveugle, comme chaque fois qu'il se sentait submergé par un océan de tristesse, il retroussa sa manche et s'attacha à faire surgir de son esprit les images portées par les mots qu'il avait demandé à Kalo de lui tatouer sur la peau blanche de son bras.

La flèche s'envola vers le ciel sans nuages, décrivit une longue parabole avant de se planter dans le sol meuble de la plaine.

Les portes s'entrouvrirent. Deux hommes accoururent pour récupérer le corps disloqué de leur commandant poussé des remparts, deux autres pour soutenir Grobelard. La légende pénétra en claudiquant dans la ville nordiste. Il y eut le long grincement des gonds suivi par le choc sourd du battant qui se ferme.

Puis ce fut l'attente.

Quand la légende repassa la porte de la cité dans l'autre sens, sa jambe avait été soignée, il portait des vêtements neufs et chevauchait un cheval de grande valeur. Une escorte l'accompagnait. Il mit pied à terre péniblement et salua Nouarn. Visiblement sa blessure le faisait souffrir, mais la douleur ne parvenait pas à altérer son assurance et sa bonne humeur.

— Tu as devant toi le nouveau régent de Vargas, déclara-t-il en écartant les bras comme s'il avait du mal à croire à ses propres paroles.

Le montagnard aux longs cheveux gris le gratifia d'une chaleureuse accolade.

— Je doutais de te revoir en vie...

— Je reconnais en avoir douté moi même ! concéda le vétéran nordiste. Heureusement, comme je l'espérais, Charkhan avait laissé à l'arrière tous ceux qu'il jugeait inaptes à servir ses ambitions, en d'autres termes, tous ceux qui me faisaient confiance... À part quelques officiers grincheux, tout le monde m'a accueilli à bras ouverts.

Leur conversation se prolongea un moment puis Nouarn décida de convoquer les principaux chefs montagnards.

Une fois le conseil rassemblé en présence de Débyan et du guide, le rebelle grisonnant prit la parole sous le regard serein de ses compagnons :

— Et quelles sont tes intentions à présent ?

Grobelard se racla la gorge. Il avait du mal à détacher son attention du spectacle étrange offert par le grand dragon aux écailles sombres et son protégé installé entre ses pattes avant. Débyan avait perdu son vieux chapeau râpé. Ses cheveux ébouriffés, à présent plus blancs que neige, masquaient sa vue, tombaient sur ses épaules, glissaient sur sa poitrine jusqu'à ses hanches, lui donnant une allure androgyne. Il se tenait assis en tailleur à même le sol, parfaitement immobile, les mains perdues dans les replis de son ample robe mauve, on aurait pu croire qu'il dormait.

Le jeune mage perçut de la pitié. Instinctivement, il cacha sa tristesse.

Grobelard avait connu Fort Kaloum, il avait vu la pierre dévorer les âmes des montagnards et pourtant le fardeau endossé par le jeune mage lui semblait bien lourd et sa tâche bien risquée. Peut-être aurait-il mieux valu oublier ces âmes perdues pour éviter de nouvelles horreurs. Autant pour répondre à la question que lui avait posé le rebelle montagnard que pour s'arracher à la fascination exercée par le jeune homme silencieux, le vétéran nordiste se décida à parler :

— Comme je l'ai dit à Nouarn : la pierre n'est pas à Vargas. Tout ce que j'ai pu apprendre des soldats de la garnison, c'est que Valok a été exécuté et qu'aucune recherche n'a été entreprise après sa capture. Peut-être Charkhan a-t-il la pierre, peut-être pas. Peut-être est-elle tout simplement perdue...

Grobelard marqua un temps d'arrêt pour attendre d'éventuelles réactions. Il n'obtint que quelques murmures accompagnés de hochements de tête approbateurs, signe que les montagnards n'entendaient pas renoncer à leur marche sur Sarlin. Il reprit son discours avec résignation :

— Pour ma part, je reste à Vargas. La garnison est avec moi. Je vais envoyer le capitaine Manus à Coride pour informer le roi de ma « prise de pouvoir ». Je compte obtenir la neutralité du Nord : Charkhan est un chien fou que les alliés ont lâché dans les Terres Sauvages pour qu'il mène la guerre contre les montagnards, Coride n'avait pas prévu que son exécuteur de basses besognes deviendrait si entreprenant. À force d'intrigues et de cynisme, il possède à présent une redoutable armée et de solides soutiens parmi les riches seigneurs de Coridonie auxquels il a promis de mettre fin aux activités des pirates. Si Charkhan s'empare de Sarlin, il deviendra un danger pour ses maîtres. Ce n'est pas mon cas... Moi, je suis populaire, paisible et je me porte garant d'une cohabitation pacifique avec le peuple montagnard. Voilà pour le tableau. Maintenant pour que tout cela tienne debout, il faut éviter que Charkhan ne se replie sur Vargas : nous ne pourrions pas tenir face à une armée organisée... Il faut donc le coincer entre Sarlin et le Durgorn. Privé de ravitaillement et chahuté par ses vassaux, sa situation deviendrait bien moins confortable...

L'autre fragment de son cœur d'étoile... à Sarlin...
Oui, tout cela aurait un sens : la boucle serait bouclée...
Débyan était un bon disciple, doué, consciencieux,
courageux. Il y arriverait... et la terre plate serait
déarrassée du fléau. Enfin.

PARTIE VI

*Une armée en marche est comme
un nuage de sauterelles,
Condamnée à aller de l'avant ou mourir de faim...
Traité de l'art militaire selon Lozac'h : livre premier*

1^{er} jour du mois de Formical

— J'ai trouvé. Viens, je vais te montrer.

Le Coridonien entraîna son « disciple » à travers les rues sombres des bas-quartiers de Sarlin. En passant devant l'auberge de Téniel, les deux colosses croisèrent une bande de mages en goguette. En quelques jours les anciens pensionnaires de Bercigore étaient devenus les héros de la cité. Du statut de réfugiés inspirant un mélange de crainte et de dérision, ils étaient passés à celui de sauveurs providentiels, sujets des attentions les plus diverses.

L'ensemble de la congrégation avait serré les rangs autour de son « maître d'adoption » : Smillow la vénérable. Depuis leur enfance, les membres de la vénérable institution avaient été mentalement façonnés à obéir et ne craignaient rien plus que d'avoir à décider par eux-mêmes de leur sort. En dépit d'un certain relâchement consécutif à la disparition de Bolzoc, la vieille magicienne n'avait éprouvé aucune difficulté à leur imposer une discipline quasi-militaire. Ils partageaient à présent leur temps entre un entraînement quotidien et des missions de reconnaissance qui permettaient à l'état-major de Corbane de suivre avec précision les mouvements opérés par l'armée adverse. Comme ils contribuaient activement à la défense de la

ville, Smillow avait exigé que ses subordonnés fussent rémunérés au même titre que leurs collègues soldats, une mesure essentiellement symbolique, mais un véritable séisme pour une population habituée à l'austérité d'un microcosme depuis toujours replié sur lui-même.

De fait, les quelques mages qui se tortillaient maladroitement autour d'une demoiselle aux rondeurs affirmées participaient effectivement à une mission de reconnaissance, il s'agissait cependant d'une opération de renseignements sans caractère officiel, une initiative isolée, courageuse, mais d'un intérêt stratégique limité.

— Ce doit être terrifiant de survoler ainsi le camp du terrible Charkhan, minauda la jeune fille en accompagnant ses paroles de quelques battements de cils ravageurs.

— Euh... oui, mais on a nos planches maintenant, expliqua le plus intrépide de la bande en exhibant une espèce de bouclier ovale. Il y a des fixations pour les pieds, ajouta-t-il en désignant des courroies de cuir souple.

— C'est l'armurier du château qui les fabrique, renchérit un second qui avait déjà investi la majorité de sa solde dans un collier de coquillages et un énorme chapeau à grelots. Enfin c'est lui qui les taille, mais c'est à nous de les peindre car il ne veut pas s'en charger : il n'arrête pas de râler comme quoi son métier ça devient n'importe quoi, et tout ça...

— Pourtant c'est un sacré progrès, souligna un troisième qui se déplaçait avec des béquilles en bois. Moi j'ai participé à la première mission, eh bien j'ai pris une flèche dans le pied... Forcément, hein ! Comme l'ennemi se trouve en dessous, ce sont les pieds qui prennent...

— Oh, comme c'est impressionnant, s'extasia la demoiselle. Vous êtes tellement audacieux ! Quelle

bravoure ! Vous risquez votre vie pour nous protéger. Vous êtes les chevaliers du ciel !

— Eh ben, euh c'est un peu vrai, approuva le boiteux pendant que ses camarades pouffaient bêtement en se donnant des coups de coudes complices. On est des genres de mages-guerriers... Bien sûr, on n'a pas de chevaux, mais dans l'esprit on peut dire que c'est, euh... c'est... pas faux... enfin...

— Mon noble chevalier, trancha la ribaude, voudrais-tu que je refasse ton pansement à l'auberge ? Tu serais plus à l'aise pour me raconter tes exploits. Ici il fait si chaud que je sens ma robe qui me colle à la peau, finit-elle en agitant ses mains au-dessus de son ample décolleté.

Broncos, qui avait fait halte pour observer la scène, leva les yeux au ciel d'un air entendu.

— Encore un qui va se faire plumer comme un poulet, glissa-t-il à Bobzap avant de reprendre sa route. S'il ne se fait pas piquer ses béquilles, il pourra s'estimer heureux.

— Ça, c'est Suw, approuva le géant noir en emboîtant le pas à son camarade.

Ils atteignirent leur objectif un peu plus loin. L'endroit situé tout près des remparts était désert et bordé de maisons en ruines. Au centre d'une petite place parsemée de boulets de pierre trônait une catapulte en parfait état de marche.

— Voilà la bête, annonça Broncos en posant les mains sur ses hanches.

— ...

— Elle a été bombardée par les engins de Charkhan. Ils ont atteint la plate-forme qui permettait de la déplacer, mais le reste est intact.

— Qu'est-ce que tu veuw lancéw avec ça ?

— Moi...

— !?

— On est à peu près dans l'angle des fortifications. Il suffit de l'orienter vers l'océan et zou ! Adieu Sarlin, bonjour la liberté !

— Ça c'est pas suw... tempéra le géant noir en appuyant son avis d'une mimique plus que perplexe.

— Mais si c'est suw, s'énerva Broncos. Je sais que c'est faisable : j'ai entendu dire que Charkhan avait utilisé ses catapultes pour balancer des cadavres de pestiférés sur une place forte qui lui résistait un peu trop. Je suis un peu plus lourd qu'un macchabée de base, mais je n'ai pas besoin d'aller loin. Juste franchir les remparts et hop, j'atterris dans l'eau, enfin j'amerris si tu préfères... je nage jusqu'à la plage... Il fera nuit... Un jeu d'enfant !

— Les wochers, les wequins, les kwokwodiles...

— Ya pas de wequins si près de la côte et les kwokwodiles¹ ne vont pas dans l'eau de mer, quant aux wochers... eh bien, on n'a rien sans risque. J'ai attendu Débyan autant que j'ai pu et je vois mal comment il pourrait me rejoindre maintenant. Plus rien ne me retient ici. J'ai une femme et un gosse qui s'inquiètent sûrement pour moi, rien ne m'oblige à me laisser entraîner dans cette guerre idiote.

Après un long silence gêné, Bobzap prit enfin la parole.

— Il faut au moins dix hommes pouw actionner cet engin...

1 L'existence d'une espèce marine de crocodile est un sujet de polémique qui anime de façon récurrente les fins de soirées sarlinoises, il convient donc de mettre en garde le lecteur qui envisagerait de fréquenter les plages situées près de l'embouchure du Durgorn : quoi qu'en dise Broncos, il existe bel et bien des crocodiles d'estuaires capables d'évoluer dans les eaux peu salées de la région.

— À nous deux on vaut sûrement dix hommes. On reviendra ici à la prochaine lune noire. On n'aura qu'à l'orienter comme il faut, tendre le bras et puis prier...

— Pouw suw il faudwa que Chabana te pwotège...

— Non, Chabana préfère ceux qui se battent, il se moque qu'ils aient ou non une bonne raison... Je prierai plutôt Kachiraz... pour qu'elle évite de trancher par mégarde le fil de mon destin sur l'arête d'un rocher...

1^{er} jour du mois de Formical

Au sommet de la muraille borgne, Smillow et Manda, celle que les pirates de Goluth considéraient comme l'incarnation de Kachiraz, se tenaient assises face à face sous un abri rudimentaire qui les protégeait des ardeurs du soleil de midi et leur permettait de se soustraire aux regards indiscrets. Elles se tenaient toutes deux assises en tailleur de part et d'autre d'un vase empli d'eau.

— Ils ont repris leur offensive, déclara la magicienne en utilisant la télépathie de peur d'être entendue par d'improbables espions. Ils n'ont plus de catapultes, alors ils vont tenter un nouvel assaut. Ils vont ressortir les échelles, fabriquer des beffrois... Ils ont déjà commencé à combler les douves avec des fagots de bois et des détritrus collectés sur la plage.

De minuscules vaguelettes concentriques se formèrent au centre du vase en terre cuite.

— Leur première tentative a échoué, ils savent que nous contrôlons les airs... S'ils veulent en finir rapidement, il leur faudra ouvrir un nouveau front. Vous comprenez... Charkhan est pressé. S'il ne prend pas Sarlin avant la saison froide, alors son entreprise sera compromise et il devra faire le deuil de ses ambitions.

Les ondes circulaires rebondissaient sur les bords imparfaits du réceptacle, se mélangeant aux suivantes, traçant des motifs compliqués...

Manda hochait la tête. Elle avait parfaitement compris ce qu'annonçaient ces rides qui brouillaient la surface de l'eau : les travaux de sape avaient commencé.

L'entrée du souterrain se cachait quelque part derrière le mur de palissade que Charkhan avait fait monter au plus près de la muraille borgne. Les missions d'observation aériennes l'avaient confirmé. Une galerie courait à présent sous la construction ancestrale et chaque coup de pioche porté par les sapeurs se répercutait de pierre en pierre jusqu'à l'eau de ce pauvre récipient posé à ses pieds. Quand le moment serait venu, les assaillants combleraient le tunnel avec de la paille, du bois et de la graisse de porc puis ils y mettraient le feu. La chaleur ferait éclater le mortier, provoquant l'effondrement des remparts situés au-dessus.

— Cet endroit est pourtant sacré, objecta Manda.

— C'est juste, confirma Smilow. C'est pourquoi je viens solliciter votre aide. Vos compatriotes vous considèrent comme l'incarnation vivante de Kachiraz...

1^{er} jour du mois de Formical

Des nuages mauves s'effiloçaient sur l'orange pâlot du ciel crépusculaire. Les sentinelles du camp nordiste allaient et venaient nerveusement, guettant les moindres bruissements émanant de l'ombre insondable de la forêt maudite.

S'attaquer à la muraille borgne... blasphème des blasphèmes, sacrilège perpétré au mépris d'une tradition millénaire, profanation d'un édifice dressé par les ancêtres repentants, une cicatrice à la mesure des blessures infligées par le courroux des dieux ! En ce premier jour du mois consacré à Formical, aucun des envahisseurs massés à la lisière des bois maudits, depuis la plus impie des crapules engagées comme mercenaire jusqu'au général en chef des armées lui-même, nul ne pouvait contester le sentiment d'angoisse qui lui nouait les entrailles.

Une ambiance pesante enveloppait le campement comme une brume délétère. Soudain, le son puissant de centaines de cors s'éleva dans la nuit naissante depuis les remparts de Sarlin. Les gardes sentirent les poils de leurs avant-bras se dresser. Des soldats arrachés à leur premier sommeil sortirent un à un de leurs tentes, à demi vêtus, s'étirant, se frottant les yeux, cherchant vainement à comprendre... Aucune mélodie, juste des centaines d'ap-

pels évoquant les meuglements d'agonie d'un immense troupeau de buffles fantôme. Le bétail rassemblé dans les enclos se mit à piétiner fébrilement, soufflant par les naseaux, se cabrant, ruant dans les barrières. Les éléphants se mirent à barrir, les chiens de guerre à grogner. Quelques officiers éructèrent le branle-bas. Le cliquetis des armes qui s'entrechoquent et des cuirasses enfilées à la hâte ajouta ses éclats cristallins aux notes étouffées du brouhaha général.

Charkhan traversa la cohue et grimpa sur un chariot vide. Sgcozibryl le rejoint en silence.

Soudain le sommet de la muraille borgne s'embrasa. Le son des cors redoubla d'intensité. Une silhouette émergea lentement du rideau de flammes. D'où il se trouvait le général nordiste ne pouvait distinguer ses traits, mais les hommes retranchés derrière les palissades abritant l'entrée du tunnel des sapeurs lui rapportèrent plus tard qu'ils avaient nettement distingué une femme d'une extrême beauté au corps nu paré d'une incroyable quantité de bijoux scintillant dans la lumière du brasier. Ses longs cheveux d'un noir absolu dansaient dans le vent alors que la brise du soir s'était estompée depuis longtemps. De chacun de ses doigts semblait naître un long filament phosphorescent qui flottait à perte de vue comme une algue paresseuse agitée par le courant. Un soldat avait tenté d'abattre le mirage, la trajectoire de sa flèche s'était infléchie et le trait s'était perdu dans la nuit. Pris de folie, l'archer téméraire avait brusquement lâché son arme et s'était jeté sur le sol en poussant des cris de terreur. Personne d'autre n'avait plus osé tirer.

Les cors se turent. Un silence de mort remplaça leur plainte lancinante. Les pieds joints, les bras posés en croix sur sa poitrine dans une attitude de recueillement, l'étrange

apparition semblait attendre. Soudain elle déplaça les bras en poussant un long cri d'orfraie. Presque aussitôt des ombres furieuses se répandirent dans la plaine calcinée. Le bétail redoubla d'affolement. Avant que les soldats de Charkhan n'aient eu le temps de s'organiser les créatures jaillirent de la nuit et bondirent lestement par-dessus les fosses et les pieux pour semer la panique parmi les hommes et les bêtes.

Les lions !

Les lions censés protéger Sarlin des démons de la forêt maudite surgissaient du néant. Les flancs creux et les yeux fous, excités par les cris de terreur des animaux hystériques, les félins zigzaguèrent entre les tentes cherchant à emporter dans leur fuite une proie facile. Aussi brusquement qu'ils étaient apparus, ils se fondirent dans l'obscurité de la forêt, laissant derrière eux une foule atterrée.

— Une manœuvre, décréta Sgcozibryl.

Charkhan ne répondit pas. Il se retourna vers la muraille borgne. La silhouette avait disparu. Les flammes s'étaient éteintes. Le général nordiste secoua la tête. Une mise en scène destinée à impressionner ses hommes. Les lions avaient certainement été capturés avant l'incendie de la plaine, quant à cette femme que l'on entendait faire passer pour Kachiraz... Kachiraz ! Pourquoi Kachiraz ? N'était-ce pas Formical le protecteur de Sarlin ? Nul doute qu'il y avait derrière cette brillante comédie un nouveau stratagème de la vénéneuse Smillow : quand on possède dans ses rangs plus de deux cents mages confirmés on peut se permettre ce genre de fantaisies. Intéressante diversion... Sans doute les hommes étaient-ils à présent

déstabilisés... mais qu'en resterait-il demain ? Il marmona pour lui-même quelques vers de *Lozac'h*¹ :

*« Finesse et manigance
se parent d'élégance,
mais toujours la puissance
l'emporte sur la danse. »*

De nouveaux cris arrachèrent Charkhan à sa poétique réflexion. Il leva les yeux pour voir dans le lointain un nuage de lucioles jaillir de l'ombre des bois et se répandre dans les quartiers pouilleux des mercenaires...

1 Personnage historique connu pour son traité de stratégie militaire en cinq tomes, mais aussi comme « le poète de la guerre », curieuse association que seule la société nordiste pouvait produire.

1^{er} jour du mois de Formical

« Protéger les arbres ».

« Tuer la bête affamée ».

Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de Nordol et des membres de son clan. Il y avait aussi de la colère face aux saccages perpétrés par les hommes venus sur le dos du grand serpent d'eau, la peur de l'inconnu, la fierté de se montrer unis et déterminés à combattre l'inacceptable... des sentiments diffus que leurs descendants parviendraient peut-être un jour à exprimer.

La plupart des hommes-singes brandissaient ostensiblement des tisons enflammés. Ces torches imparfaites leur apportaient le courage et la confiance pour foncer au travers des maisons de peau. Ils n'avaient pas vraiment choisi l'endroit par lequel ils avaient fait irruption en territoire découvert. Il leur fallait atteindre la bête insatiable, mais tout en gardant leurs distances par rapport aux terribles longs nez mous et tout en contournant les trous puants dont l'odeur nauséabonde blessait l'odorat de n'importe quelle créature inhumaine.

Nordol et une petite centaine de ses compagnons parvinrent jusqu'à leur objectif en renversant au passage les abris rudimentaires des mercenaires, en bondissant par-dessus les barrières et les talus et semant la pagaille parmi

les cochons et les poules évadées de leurs enclos éventrés. Aucun mercenaire ne songea à s'opposer à eux. Ces derniers étaient mal armés, mal considérés, pourquoi auraient-ils risqué leurs vies pour intercepter une bande de gorilles hystériques ? Jetant autour d'eux des regards hallucinés, se frappant le torse d'une main tout en brandissant les torches qui dans leur esprit les rendaient invincibles, les hommes-singes se précipitèrent vers la scierie installée sur la berge sud du Durgorn. En quelques instants, le bijou de la technologie nordiste se trouva disloqué et ses débris poussés dans les eaux jaunes du fleuve. Nordol se saisit d'une longue lame métallique qu'il identifiait aux mâchoires de la bête et exhiba son trophée sous le nez de quelques menuisiers pris aux pièges qui hésitaient à se jeter à l'eau par peur des crocodiles. L'homme-singe leur lança un cri de défi qui les fit vieillir de dix ans puis rebroussa chemin en traînant sa prise derrière lui. Ses compagnons lui emboîtèrent le pas et tous disparurent, avalés par la forêt qui les avait vomis quelques instants auparavant...

L'intervention impromptue des primates forestiers avait semé le trouble de part et d'autre des fortifications de la ville borgne. Dans les rangs de l'assaillant on avait accueilli les premières lueurs de l'aube avec soulagement, bénissant Formical et Kachiraz, qui de façon tout à fait inédite avaient choisi de manifester leur courroux par des actions punitives concertées, hautement symboliques, mais malgré tout empreintes d'une retenue révélatrice de leur divine mansuétude. Plus indécis, les assiégés s'étaient réveillés aux prises avec un sentiment complexe, comparable au ravissement teinté de méfiance d'un pêcheur contemplant un délicieux poisson qui aurait bondi dans sa gamelle déjà écaillé, vidé, cuit, assaisonné et débarrassé de ses arêtes.

L'apparition de Kachiraz avait été savamment orchestrée par la supposée « vénéneuse » Smillow qui, pour l'occasion, avait su faire preuve d'un réel sens de la mise en scène. Pour présenter un spectacle de qualité au public nordiste réputé exigeant et susceptible de manifester sa déception par des moyens radicaux, la totalité des mages présents à Sarlin avait été mise à contribution. Pendant qu'une partie d'entre eux maintenait l'actrice principale en suspension loin au-dessus des

remparts, d'autres s'étaient chargés d'animer son ondulante chevelure ainsi que les fines cordes de soie phosphorescentes censées prolonger chacun de ses doigts. Quelques pirates dirigés par la Guêpe avaient assuré l'éclairage et les effets pyrotechniques. Enfin, un service d'ordre kinesthésique, aussi fourni que discret, s'était attaché à dévier les projectiles décochés par quelques rares agitateurs mécontents tandis que l'archimage de Coride en personne prenait soin d'éviter les récidives en amenant à la déraison ces rares trouble-fête.

Les dresseurs de fauves sarlinois avaient ajouté à l'ensemble une touche de tonicité, surprenant les spectateurs encore indécis par un audacieux lâcher de lions, des fauves recueillis deux mois auparavant que l'on avait soumis à un régime rigoureux afin de leur rendre l'élégance brutale du prédateur et d'allumer dans leurs yeux jaunes cette étincelle d'implacable cruauté propre à rappeler aux foules de bipèdes prétentieux la hiérarchie naturelle des espèces.

Un succès !

Un exemple de maîtrise et d'esprit esthétique qu'avait pourtant relégué au second plan la géniale improvisation de style plus primitif réalisée en marge de la représentation par une troupe indépendante dont la fulgurante démonstration avait achevé de conquérir les plus sceptiques. Comment interpréter ce supplément inopiné autrement que comme l'expression d'une divine mise en garde ? C'était bien là le principal sujet inscrit à l'ordre du jour de la cellule de crise convoquée autour de Charkhan dans le cadre luxueux de son pavillon personnel.

Le seigneur du Reshum était un garçon très grand de forme globalement ovoïde. Avec ses joues rondes et ses lèvres charnues qui lui donnaient une allure de bébé

boudeur, Gilgrall promenait son imposante stature tout en roulant autour de lui des yeux ronds qui hésitaient en permanence entre la curiosité et la panique. Plus motivé par la sieste et la bonne chère que par la chasse ou les affaires de son royaume, il revendiquait avec aplomb son peu de courage et arborait sereinement son embonpoint comme un témoignage de son ardeur à profiter des plaisirs de l'existence. Sa désinvolture naturelle se trouvait cependant régulièrement contrariée par un puissant instinct de conservation. Constatant les fréquentes contradictions entre ses actes et ses intentions, le précepteur chargé de lui fournir une éducation convenable aurait un jour déclaré au comble de la consternation : « Il est certes courageux dans sa lâcheté, mais il est si lâche dans son courage... ». Profitant de la mobilisation générale décrétée par Vargas, son père vieillissant avait décidé de lui confier le commandement de son armée. De l'avis général, le siège de Sarlin ne pouvait que se solder par une victoire expéditive des forces nordistes : offrir à son unique rejeton un succès, qui pour être facile n'en serait pas moins suivi d'un retour triomphal nimbé d'honneur et de gloire, constituait à ses yeux la dernière chance de muscler l'esprit mou de cet aristocrate réfractaire.

— Je... je parle au nom de vos vassaux, entama avec prudence le jouisseur débonnaire.

Comme s'ils avaient contemplé dans le regard noir de Charkhan un échantillon significatif des tortures infligées aux présomptueux qui osaient lui refuser obéissance, les seigneurs Mormul et Pikione réalisèrent la folie de leur entreprise. Ils baissèrent les yeux et reculèrent prudemment pour se fondre dans l'ombre des luxueuses tentures qui pendaient du plafond. Ensemble les vassaux de Charkhan représentaient une force considérable,

désunis ils redevenaient quantité négligeable... Constatant que ses compagnons semblaient avoir perdu l'essentiel de leur motivation, Gilgrall ravala son argumentaire, fouillant machinalement dans une dent creuse à la recherche d'un discours de rechange. N'ayant rien découvert de concluant, il déglutit péniblement, se racla la gorge puis lâcha un pitoyable :

— Vous avez là un fort joli tapis.

— Vous m'avez demandé audience pour m'entretenir de l'aménagement intérieur de mon pavillon ? ironisa Charkhan.

— Euh... non... Bien sûr... C'est autre chose... tergiversa le mandataire désavoué.

Le général des armées nordistes croisa les bras.

— Oui, reprit son corpulent vassal, en fait, heu... c'est au sujet d'hier soir... Les... les hommes sont inquiets...

— Je vous écoute.

— Beaucoup pensent que les dieux sont mécontents. C'est que la muraille borgne de Sarlin est sacrée et... Peut-être vaudrait-il mieux...

— Vous voulez abandonner le siège ? abrégea Charkhan.

Gilgrall se sentait aussi confiant qu'un homme qui traverse un fleuve en sautant de crocodile en crocodile. Il se tamponna le front du revers de la manche, risqua par-dessus son épaule un regard affolé vers ses deux compagnons qui finissaient de se liquéfier dans l'ombre.

— C'est à peu près cela... concéda-t-il finalement avec un fatalisme libérateur.

— Eh bien soit, je ne vous retiens pas.

Gilgrall haussa les sourcils. Il s'était attendu à un chapelet de menaces proférées sur un ton glacial, promesse d'impitoyables représailles...

Son interlocuteur tardant à réagir, Charkhan réitéra sa proposition avec une espèce de lassitude résignée :

— Vous pouvez quitter le siège et reconduire vos troupes où bon vous semblera.

Le seigneur du Reshum resta muet de stupéfaction. Il ne pouvait croire que ce fût si facile. Retrouvant brusquement la mémoire de leurs engagements, les seigneurs Mormul et Pikione dans un même élan se rapprochèrent de leur compagnon pour l'assurer, par leur présence à ses côtés, de leur soutien indéfectible et profiter par la même occasion des avantages négociés en leur nom.

— Vous me laisserez en dédommagement la totalité de votre bétail et de vos provisions de campagne, conclut le général nordiste.

— En dédommagement ?

Le négociateur décontenancé réfléchit à toute allure. Une fois sur l'autre rive du Durgorn les armées en retraite pourraient, à condition de se séparer, trouver auprès des populations locales de quoi assurer leur subsistance. Peut-être que le maître de Vargas privait-il ses vassaux de leurs ressources pour s'assurer qu'ils ne fussent tentés d'unir leurs forces contre lui. Il hocha la tête pour signifier son assentiment. Ses deux compagnons firent de même et sans plus de cérémonie le trio prit congé afin de se préparer à lever le camp dans les délais les plus brefs.

Charkhan soupira. Il venait de s'octroyer un sursis. Depuis plusieurs jours, le ravitaillement en provenance de Vargas ne parvenait plus jusqu'à Sarlin : sans doute un effet du blocus opéré par la vermine montagnarde... Quoi qu'il en fût les vivres ne tarderaient pas à manquer, en

congédiant ses principaux vassaux, il réduisait les risques de mutinerie tout en récupérant de quoi nourrir son armée assez longtemps pour achever ce siège sans recourir à l'ultime solution : un expédient qui lui assurerait une victoire certaine... Certaine, oui, sans l'ombre d'un doute, mais à quel prix !

Seuls quelques hommes de confiance avaient été informés de la rébellion montagnarde ; Sgcozibryl avait suggéré que le seigneur Mormul, loyal selon lui, soit placé dans la confidence et que l'on charge son détachement de se rendre sur place disperser les gueux qui prétendaient s'opposer à la puissance nordiste. Se trancher un pied pour en ôter une épine... Bel esprit tactique ! Nul doute que ce nobliau aurait profité de l'occasion pour tenter quelque manœuvre traîtresse afin de s'emparer de la ville à son profit. Charkhan se tourna vers le plus ombrageux de ses généraux.

— Le mystère des gorilles ayant été élucidé, dit-il, il ne nous reste qu'un problème à régler avant de reprendre les travaux de sape. Trouvez-moi un moyen d'éliminer cette usurpatrice qui se fait passer pour Kachiraz.

La fin de matinée fut marquée par un nouvel incident, alors que dans toute la ville assiégée l'on s'appliquait, chacun selon la robustesse de ses boyaux, à célébrer ce que l'on ne pouvait que considérer comme une victoire, les échos lointains d'une soudaine agitation parvinrent depuis le camp de Charkhan jusqu'aux oreilles des fêtards avachis au sommet de la muraille borgne. Une silhouette imprécise se dessina à l'horizon. Volant en rase-mottes dans un style chaotique que les quelques spécialistes qui s'étaient attardés sur les lieux de leurs exploits reconnurent immédiatement, Phybros tentait de rejoindre Sarlin en zigzaguant au-dessus de la plaine calcinée. L'effet de surprise lui avait permis de franchir le campement nordiste, aurait-il assez de lucidité pour contourner les palissades abritant l'entrée du tunnel des sapeurs ?

Les chiens de guerre aboyant à ses trousses le forcèrent à reprendre un peu d'altitude. Sans doute trop fatigué pour consentir à rallonger son trajet, il plongea droit vers le long talus hérissé de pavois qui servait de poste avancé aux troupes nordistes. Il y avait là de nombreux archers de métier certes fatigués par une nuit sans sommeil, mais pour qui le mage toxicomane repré-

sentait dans ces conditions une cible facile. Volontairement ou non, Phibro opéra un brusque crochet, emportés par leur élan la plupart des molosses basculèrent dans la tranchée, bousculant des soldats qui s'apprêtaient à tirer. Phibro infléchit le fil de sa trajectoire biscornue pour reprendre le cours irrationnel de son vol entrecoupé par des saccades imprévisibles révélatrices d'incessantes sautes de concentration.

En haut de la muraille borgne, la stupeur avait fait place à une indescriptible frénésie. Une partie des spectateurs s'était mise à hurler des encouragements tandis que, sans la moindre coordination, quelques pirates tentaient de troubler les archers nordistes en décochant des traits, qui compte tenu de leurs piètres qualités de tireurs, se révélaient aussi dangereux pour le fuyard qu'ils entendaient secourir que pour les assiégeants auxquels ils étaient destinés.

Miraculeusement épargné par les flèches de ses ennemis comme par celles de ses amis, le mage fugitif réussit dans un dernier coup de rein à se hisser au sommet de la muraille borgne. Devait-il son salut à son style papillon ou à une nouvelle manifestation de la divine providence ?, toujours était-il que pour être sauf, personne n'aurait songé à le qualifier de sain. Il resta longtemps, allongé sur le dos, peinant à reprendre sa respiration. Tête nue, sa robe déchirée, ses bagages perdus, il était sale, mal rasé et les pieds couverts d'une croûte de terre et de sang séché, ce qui pour un mage spécialiste de la lévitation trahissait une inquiétante « fuite de dons¹ ».

1 La fuite de don consiste en une déliquescence des pouvoirs du mage, désordre imputable à une grande négligence dans l'entraînement quotidien ou aux effets pervers d'une vie dissolue.

Après que les meilleurs guérisseurs de la ville se soient penchés à son chevet pour lui prodiguer tous les soins possibles, Phybros fut reçu par Corbane et Smillow. Il leur narra sa rencontre avec les petits hommes des bois et leur expliqua comment, son escorte l'ayant abandonné, il avait été raccompagné jusqu'à la lisière de la grande forêt par une véritable armée d'hommes-singes. D'après ce qu'il avait pu glaner durant son court séjour au village Waskidi, les imposants primates auxquels on devait la foudroyante charge de la nuit écoulée, s'étaient récemment émancipés de la tutelle des petits hommes verts en acquérant la maîtrise du feu. Fort d'une assurance que leur conférait cette arme pour eux absolue, ils avaient entrepris de massacrer la scierie de Charkhan qu'ils considéraient apparemment comme un être vivant auquel les étrangers aux grands nez entendaient offrir la forêt en pâture. Vino, le mage clairvoyant attaché au service de Corbane, confirma la sincérité du mage prodigue, soulignant cependant que vu l'état de délabrement de ses forces vitales, il régnait dans l'esprit du sujet une confusion nuisible à une expertise correcte.

La nuit était sombre. Presque aussi sombre que la précédente¹, un minuscule quartier de lune unissait ses efforts au scintillement des étoiles pour offrir aux rôdeurs nocturnes un éclairage diffus. Broncos avait initialement programmé le grand plongeon pour la veille, mais l'« opération colère divine » avait contrarié ses plans : pour rien au monde Bobzap n'aurait abandonné, dans de telles circonstances, la femme à laquelle il consacrait sa vie. Finalement ce n'était peut-être pas plus mal : au moins, ils verraient où ils mettaient les pieds ! Mouais... enfin, tout juste... Heureusement, tout était prêt. Ils s'étaient rendus sur l'aire de lancement à l'heure de la sieste : quelle épopée ! Ce pleutre de Bobzap se sentait épié... Angoissé le disciple, fragile nerveusement... Après moult tours et détours, ils étaient tout de même parvenus sur place. Avec l'aide du monumental froussard, il avait orienté la catapulte et armé son bras en actionnant les leviers qui permettaient de tendre simultanément un faisceau de nerfs de bœuf et un arc composite fait de bois et de corne. Par Chabana, ils n'avaient pas ménagé leur peine ! Il ne restait plus au passager qu'à se caler dans la grande cuillère en position citron et... bonjour les mouettes !

1 Le calendrier nordiste étant basé sur le cycle lunaire, la lune noire correspond au premier jour de chaque mois.

Dix glissait sans bruit dans les eaux troubles du Durgorn. Il se sentait dans son élément. Un général au nom imprononçable lui avait proposé un contrat : pénétrer dans Sarlin pour y abattre la femme qui se faisait passer pour Kachiraz. Investir une forteresse, éliminer la cible, s'esquiver avant le jour : classique. Une mission simple qui lui permettrait de gagner la confiance de cet officier haut placé et ainsi de se rapprocher un peu plus de Charkhan. Sa vue s'étant accoutumée à l'obscurité, il repéra facilement la corde qui pendait du haut des fortifications jusqu'à la surface lisse du fleuve. Il entama l'ascension.

Broncos et Bobzap traînaient au sommet de la muraille borgne, seul endroit où on ne s'étonnerait pas de leur présence à cette heure avancée. La nuit était douce. De loin en loin, quelques guetteurs accroupis agrippés au manche de leurs lances luttèrent avec une énergie décroissante contre les traîtres assauts du sommeil. Bientôt, il faudrait y aller... Bobzap tendit l'oreille.

— J'ai entendwu quewque chwose, chuchota-t-il à l'oreille de son compagnon.

Ce dernier leva les yeux au ciel. Et voilà, ça recommençait !

— Ça vient de là, poursuivit le supposé froussard en entraînant son camarade sceptique à sa suite.

Arrivés à l'aplomb d'un des énormes contreforts qui soutenaient la muraille borgne, Bobzap se plaça en embuscade. Broncos l'imita en soupirant. Quelques frottements sur la pierre, des sons à peine audibles, mais bien réels le forcèrent à réviser son jugement. Quel genre d'animal pouvait bien s'amuser à escalader les murailles au milieu de la nuit ? Les deux colosses n'eurent pas à patienter bien longtemps : une main humaine se posa sur le parapet de pierre. Avec une belle coordination les deux

géants se saisirent du grimpeur nocturne et le hissèrent sans ménagement sur le chemin de ronde. En guise de bienvenue Broncos assomma l'intrus d'un direct au menton sans lui laisser le loisir d'exposer ses motivations. Les deux compères se félicitèrent mutuellement puis entreprirent de fouiller leur prisonnier à la recherche d'armes éventuelles. Une rapide palpation les informa sur la nature des défenses naturelles de ce visiteur de minuit. Une femme ! Ils décidèrent de descendre l'unique escalier qui menait aux quartiers situés en contrebas. Ils pénétrèrent dans une habitation reconvertie en poste de garde où quelques pirates aux paupières lourdes s'apprêtaient, sans enthousiasme, à monter relever leurs camarades en haut des remparts. Broncos approcha une torche du visage de la jeune fille que Bobzap tenait dans ses bras. Il resta muet de stupéfaction. L'intrépide créature qui avait escaladé à mains nues l'imposante muraille de Sarlin avait enduit de charbon son front et la peau de ses joues, mais il la reconnut immédiatement : Lula ! Heureusement, pensa-t-il, le menton ça ne laisse pas de traces...

Arrivé au faite de la muraille, Dix appuya son torse nu contre la pierre froide, retenant son souffle pour mieux entendre le chant de la nuit. Nul bruit de pas, nul crépitement de torche. Il se hissa entre deux créneaux. Son contact l'attendait à l'endroit convenu. Sans un mot, ce dernier l'invita à le suivre. Après avoir pénétré dans une tour, descendu quelques escaliers, emprunté plusieurs couloirs déserts, ils débouchèrent à l'air libre et déambulèrent un long moment à travers un dédale de rues étroites. La respiration de son guide était bruyante et entrecoupée de fréquents toussotements. Ils pénétrèrent dans une zone lourdement éprouvée par les

bombardements. Bientôt, ils s'arrêtèrent devant l'entrée d'une maison bourgeoise qui, d'après le peu que l'on pouvait en distinguer, semblait avoir été globalement épargnée par les boulets nordistes. L'informateur fit un mouvement de tête pour signifier que la cible se trouvait à l'intérieur. Dix décrocha une outre en peau de bouc qu'il transportait à sa ceinture, puis se ravisa. Au moment où il s'apprêtait à réclamer un supplément d'information, la porte s'ouvrit sur une pièce éclairée.

— Déjà ! s'exclama la Guêpe en devinant dans l'ombre une silhouette aux contours indistincts. C'est tout ce que tu ramènes, ajouta-t-il en arrachant le récipient des mains de Dix. Ouah ! s'exclama-t-il après s'être adjugé une bonne rasade, c'est plus fort que du feu goluthien ta mixture : par Kachiraz, ça déchire la tripaille ! Bon, c'est pas tout, je connais un bon coin pas très loin, que je sois transformé en gigot de sardine si je ne déniche quelques babioles par là-bas. Par Kiki, par Chichi, par Kachiraz je tiens une de ces formes moi ! Excusez-moi madame, conclut-il en écartant Phyro qui d'un geste vif en profita pour récupérer sa gourde.

L'Ombre rengaina sa dague en regardant le pirate de poche se fondre d'une démarche sautillante dans les ruines obscures. Dix avait déjà croisé cet individu au temple de Goluth, un pressentiment lui noua l'estomac.

Phyro renifla son butin et s'éloigna à son tour en maugréant contre la perte irréparable de quelques gorgées de son élixir de bonheur.

Dix pénétra avec prudence dans le repaire des pirates. La lumière des bougies éclairait une sorte de vestibule sur lequel s'ouvraient trois pièces dépourvues de porte : contrairement aux dortoirs situés sur les côtés, d'où parvenait un concert de ronflements, celle du fond était

silencieuse. Il empoigna le chandelier et se dirigea vers cette dernière. La chambre était petite et uniquement meublée d'un grand lit à baldaquin. Le reste de l'espace était encombré par un bric-à-brac d'objets plus ou moins précieux sûrement dérobés dans les décombres par ces pirates sans vergogne recrutés par Corbane pour défendre la muraille sacrée. Une femme était étendue sur le lit. La cible. Il posa le chandelier sur le sol et s'assit près de Manda. D'un geste précis, il lui posa une main ferme sur la bouche. La jeune femme se réveilla en sursaut. Elle comprit ce qui l'attendait. Elle ne chercha pas à se débattre, mais le reflet des flammes dansait sur les larmes qui s'accumulaient dans ses grands yeux effrayés. L'assassin posa son couteau sur sa gorge délicate. Il appuya. Une goutte de sang perla sur la lame.

Jamais auparavant Dix n'avait eu à exécuter une femme. Il hésita. Lentement, il retira sa dague. Une grosse larme roula sur la joue de la cible et tomba sur le drap blanc avec un petit bruit mat. Cette femme, il la connaissait. Cette femme, il ne pouvait l'ignorer, l'avait soigné alors qu'il était vulnérable. Sans le juger, elle lui avait prodigué ses soins, sans jugement, il s'apprêtait à l'exécuter. Il approcha à nouveau sa lame de ce doux visage déformé par la peur. Au lieu de trancher la gorge de Manda, il se contenta de prélever une de ses longues boucles brunes. Il lui fit signe de se taire puis retira sa main. Elle se redressa en tremblant et sans le quitter des yeux se recroquevilla contre le bois du lit. Dix décrocha la broche épinglée à la ceinture de son pantalon et y entortilla la mèche. D'un revers de main, il essuya les joues humides de la jeune femme puis, sans un mot, s'esquiva à pas de loup, souple et silencieux.

Écrasé par les silhouettes massives des hautes maisons à colombages, Phibro filait d'un pas pressé à travers la ville endormie. Le tueur envoyé par Charkhan avait dû accomplir sa besogne à présent. Dès que le corps de la femme serait découvert, on chercherait un coupable, les soupçons se porteraient forcément sur lui et ce Vino n'éprouverait aucun mal à le confondre. Il ne pourrait qu'avouer.

Avouer que, la veille au soir, il avait pénétré dans le camp nordiste le plus naturellement du monde, saluant pareillement les soldats débraillés encore sous le choc d'une suite d'évènements improbables et les bovins traumatisés qui, depuis leur enclos, le suivaient nerveusement de leurs grands yeux mélancoliques. Ce tabac Waskiidi présentait des propriétés euphorisantes remarquables qui l'avaient amené à surestimer largement les effets contagieux d'une attitude ouvertement fraternelle. Heureusement, il avait réussi à décliner son identité et Charkhan avait ordonné qu'on le mette au frais en attendant qu'il soit en état d'être questionné. Le matin même, un certain euh... enfin quelqu'un d'important était venu lui proposer un marché : la vie et une large ration

d'un élixir extraordinairement puissant¹ contre sa participation dans une mission d'infiltration nordiste. Il n'avait pas hésité. Après avoir miraculeusement échappé aux traits des archers de Vargas, qui cherchaient à le manquer, et à ceux de Sarlin, qui cherchaient à ne pas l'atteindre, il avait pénétré dans la ville assiégée. Smillow et Corbane l'avaient immédiatement convoqué : se bornant à répondre aux questions, il n'avait pas eu à mentir... La suite de la journée, il l'avait consacrée à filer le géant noir, de notoriété publique proche de la femme dont il devait découvrir le repaire. Il n'avait pas perdu son temps : il avait trouvé, non seulement ce qu'il cherchait, mais en prime un moyen de prendre le large en échappant aux sbires de Corbane comme à ceux de Charkhan. Pour le reste, tout s'était déroulé conformément au plan : il avait conduit le tueur jusqu'à sa victime, le tueur lui avait remis la potion.

Phybro s'arrêta pour souffler et huma avec délice les effluves musqués du breuvage contenu dans sa gourde. Certes, il devait rester lucide, mais quelques gouttes innocentes ne pourraient pas lui faire de mal... Il préleva une généreuse gorgée de liquide pâteux.

— Aaaaaaaaahhhhhhhhhhhhh !

Quel bonheur ! Il se sentait déjà mieux. La nuit lui semblait moins opaque, ces grandes maisons vides moins sinistres. La température était agréable malgré l'épaisse couche de neige tiède qui tapissait le sol sous ses pieds nus. Il poursuivit son chemin en esquissant de temps à autre quelques pas d'une danse improvisée tout en prenant bien garde de ne pas glisser sur une flaque gelée. Un

1 En voici l'exacte formule : une gousse d'ail pilé, deux tranches de citron, trois brins de ciboulette, un verre d'alcool de riz, du miel à volonté (pour le goût) et trois gouttes de Gibolin de Nérolis.

espace dégagé s'ouvrit devant lui. Et voilà ! La neige avait viré au mauve et tout autour les constructions biscornues, dont les angles s'étaient arrondis avec l'arrivée du printemps nocturne, arboraient des teintes changeantes variant du bleu lagon au vert émeraude. Le mage noctambule savait parfaitement qu'il ne pouvait léviter au-dessus de l'eau : le Chiwah vient de la terre... Il allait donc profiter de cette merveilleuse machine qui trônait dans cet univers végétal comme une rose dans un bouquet, il survolerait le rempart et s'alanguirait un peu plus loin dans l'onde joyeuse synonyme de liberté et de félicité suprême. Il devrait peut-être alors nager, à moins que des requins bienveillants ne décident de le porter vers la berge, mais là-dessus on ne pouvait nourrir aucune certitude... Il prit place dans la grande cuiller, serrant contre lui son précieux élixir.

— Prêt pour le lancement ? s'interrogea Phybros à voix haute.

— On ne peut plus prêt, se répondit Phybros avec une belle assurance.

— Eh bien, allons-y ! conclut Phybros en se retournant pour ôter le crochet qui retenait le bras de la catapulte.

Tchac !

Phybro affichait un sourire béat, son évasion l'avait conduit plus loin qu'il ne l'avait envisagé. Tel un énorme escargot profitant de l'humidité matinale, il s'était décollé du haut de la paroi, laissant le long de son parcours rectiligne une épaisse traînée écarlate. Amené par la force des choses à libérer lui-même le crochet de la catapulte, il s'était retrouvé projeté dos en avant, ce qui avait très provisoirement ménagé ses vertèbres cervicales pour mieux les ruiner ensuite et surtout avait permis de procéder aisément à son identification. Incontestablement, il était mort heureux.

— C'est un métier, observa un artificier sarlinois en secouant la tête d'un air consterné. Hausse mal réglée, bras trop tendu... Je me demande quand même comment il a pu armer la bête : il a dû se faire aider.

Broncos passa une main sur sa nuque, il était sûrement le plus mal à l'aise des membres du petit groupe rassemblé devant la dépouille désarticulée du voltigeur clandestin. Malgré les circonstances, il ne pouvait s'empêcher de se sentir sincèrement désolé pour ce pauvre fou qui involontairement lui avait sauvé la vie.

— Si je résume, déclara Corbane en laissant poindre un léger agacement, un tueur s'est introduit dans Sarlin

avec la complicité de cette crapule écrasée, il a traversé la moitié de la ville pour s'emparer d'une mèche de cheveux puis s'est éclipsé avec son fabuleux butin. Dans le même temps, cette jeune montagnarde, dit-il en désignant Lula, escaladait la muraille sacrée pour venir m'informer que son peuple – qu'au demeurant je respecte infiniment –, avec à sa tête un dragon qui prétend être Alimar – rien que cela – et un jeune mage qui à l'instar du défunt Mytrion – puisse-t-il se fondre en Silla – se trouve sous l'emprise d'un talisman aux pouvoirs infinis, marche sur notre belle cité pour venir me réclamer la pierre qui depuis Fort Kaloum retient prisonnières les âmes de ses ancêtres.

Le maître de Sarlin soupira bruyamment puis reprit :

— Qu'on me nettoie ce mur et que l'on double toutes les patrouilles. Dame Smillow, tout ceci relève de votre compétence plutôt que de la mienne. Faites au mieux, je retourne me coucher.

Smillow regarda le vieux châtelain s'éloigner puis attira Broncos et Lula à l'écart tandis que le reste de l'assemblée commentait le travail des trois soldats qui, grimaçant de dégoût, s'employaient à rassembler l'anatomie éparse de Phyro. La vieille magicienne ne savait que penser des nouvelles apportées par Lula, le retour d'Alimar paraissait tellement incroyable. Maîtrisant à grand-peine sa propre émotion elle s'adressa au colosse avec gravité :

— Je perçois un grand trouble en vous, mon ami...

Broncos consulta Lula du regard. La jeune rebelle baissa les yeux.

— Mouais, lâcha à regret le Coridonien, on va dire ça comme ça : c'est moi qui aurais dû m'éparpiller sur ce mur. J'avais armé la catapulte hier midi, je devais partir cette nuit, mais j'ai été retardé... Je voulais juste rentrer

chez moi : cette guerre n'est pas la mienne, pas plus qu'aucune autre d'ailleurs.

— Il est inutile de vous justifier, Broncos, répondit Smillow d'une voix douce, moi aussi je préférerais vous savoir loin d'ici...

— Je vois... Bon, il y a aussi des petites choses qu'il faut que l'on vous précise : quand les montagnards ont entrepris leur longue marche, ils se dirigeaient bien vers Sarlin, mais d'après Lula, des rumeurs qui circulent dans le camp nordiste prétendent qu'ils auraient bifurqué et installé le siège de Vargas !

— C'est plutôt une bonne nouvelle, observa Smillow. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à Corbane ?

— Nous avons confiance en vous. Corbane par contre... Entre lui et Charkhan, il y a l'épaisseur d'une aile de mouche.

La magicienne hocha la tête.

— Vous avez d'autres informations ?

— Nous savons qui est le tueur de cette nuit. Sa victime l'a reconnu, il s'agit du dernier membre de la Guilde des Ombres : le seul qui ait échappé au massacre dans les souterrains de Solinas.

La respiration de Smillow s'emballa sous le coup de l'émotion. Dix ! Selon toute logique, l'homme le plus susceptible de détenir la pierre de Solinas. La magicienne ferma les yeux, il y avait encore dans tout cela beaucoup d'incertitude, mais vu l'immensité des enjeux elle commençait à craindre le pire...

Sgcozibryl traversa le quartier des officiers d'un pas pressé. Un soldat très perturbé était venu l'alerter d'un problème apparemment insoluble, tellement insoluble que le pauvre garçon n'était même pas parvenu à l'exprimer clairement. Parlant à demi-mot, s'empêtrant dans d'absconses métaphores, il avait fini par l'inviter à se rendre au pavillon qui tenait lieu de prison afin de découvrir par lui-même l'objet de son trouble. Le général nordiste rabattit brutalement le pan de toile qui servait de porte et pénétra nerveusement dans la tente presque vide. L'assassin avait réussi à regagner son point de départ malgré la vigilance des sentinelles. Immobile, en apparence plongé dans une sorte de méditation, il était là, installé en tailleur sur l'épais tapis qui recouvrait le sol noirci. D'un geste agacé, Sgcozibryl congédia le garde qui l'avait alerté. Du regard, il balaya l'espace austère. Il n'y trouva pas ce qu'il cherchait.

— Je n'ai pas ramené la tête, déclara Dix d'une voix monocorde, le sang aurait attiré les crocodiles du fleuve.

Sans même daigner ouvrir les yeux, le tueur posa devant lui une mèche d'un noir corbeau. Le général nordiste se pencha pour se saisir du trophée. Une telle teinte de cheveux n'était pas si courante, il aurait tout de

même préféré... Son attention se reporta sur un objet qu'il n'avait pas remarqué jusque-là : posé à côté de la boucle brune, il remarqua une broche en métal. L'attitude du garde lui apparut immédiatement plus compréhensible : le tueur était une Ombre et, à moins de lui proposer affaire, chacun était censé feindre d'ignorer sa présence.

— J'ai fait la preuve de ma loyauté, reprit le membre de la Guilde, je dois, à présent, rencontrer le général Charkhan afin de clôturer l'autre contrat qui nous lie.

— Vous détenez la pierre ! souffla Sgcozibryl en écarquillant les yeux.

— Je sais où la trouver..., répondit l'Ombre, à moins que les démons du dessous ne l'aient déjà emportée.

3^{ème} jour du mois de Formical

— Nous verrons cela plus tard...

Sgcozibryl était abasourdi : « Plus tard ! », mais que pouvait-il y avoir de plus urgent ?

— Que l'on termine les travaux de sape, reprit Charkhan, je réglerai cette histoire de pierre ultérieurement. En attendant, qu'on lui remette les fers.

— Mais ? ! Mais c'est une Ombre : la règle...

— Il n'y a qu'une règle : celle que dicte ma volonté !

Sgcozibryl resta un moment muet tandis qu'il portait sur son supérieur un regard chargé d'incompréhension. Finalement, il le salua avec raideur et tourna les talons.

Quelques instants plus tard l'Ombre se trouvait pied set poings enchaînés, toujours aussi imperturbable, comme imperméable à la gravité de sa situation.

— Vous avez rempli vos obligations à mon égard, déclara le taciturne général en épinglant la broche apanage de la Guilde sur la poitrine de Dix, vos autres contrats ne concernent ni moi... ni mes hommes.

Dix avait quitté la prison sans être inquiété. Sitôt posées ses chaînes, ce général, qu'il avait décidé d'appeler Sgo tant son nom était imprononçable, lui avait rendu la broche qui l'assurait de la bienveillante indifférence des soldats nordistes. Une façon pour son geôlier d'obéir aux ordres de son supérieur tout en les rendant inefficaces. Quoi qu'il en fût, il était clair que Charkhan préférait éviter de le recevoir, dans l'immédiat du moins. Fâcheux. De son côté, il ne pouvait se permettre d'attendre : dès le crépuscule, il était fort possible que cette Kachiraz qu'il avait eu la faiblesse d'épargner se fende d'une nouvelle apparition... et dans ce cas le général Sgo lui-même risquerait de changer d'attitude à son égard. Décidément la pitié était un luxe, la vie était bien plus simple du temps où il savait se montrer impitoyable.

Cling ! Cling ! Le bracelet de fer qui enserrait son poignet céda enfin. Il se massa pour rétablir la circulation sanguine puis s'attaqua aux chaînes qui entravaient ses pieds.

Au nom du droit de représailles, il aurait pu tenter d'assassiner Charkhan... mais son refus de le recevoir ne signifiait pas forcément qu'il était coupable, de plus le maître de Vargas jouissait en permanence de la protection

de sa garde personnelle composée d'éléments de valeur dévoués corps et âme. Mieux valait temporiser : se réfugier dans la forêt et observer à distance l'évolution de la situation.

Clong ! Clang ! Ça y est, il était libre !

Assis sur une souche, faisant mine de siroter sa bière, le forgeron l'observait timidement du coin de l'œil. Le soir commençait à tomber. Un cavalier traversa le camp à toute allure, sa monture écumait. Dix le suivit des yeux un moment.

Le messager sauta de son cheval. Sans même prendre la peine d'attacher sa longe, il laissa la pauvre bête exténuée déambuler jusqu'à l'abreuvoir où se désaltérait déjà une paire de bœufs au destin incertain. Après quelques brefs échanges, un des gardes accepta de le conduire à son capitaine qui séance tenante le mena au pavillon de Sgcozibryl qui à son tour le dirigea vers celui de Charkhan.

— Mon maître est le seigneur Mormul, déclara d'une voix forte l'homme qui de toute évidence n'avait pas ménagé sa peine pour délivrer son message dans les plus brefs délais. Il m'a chargé de vous prévenir que Vargas était tombé aux mains des montagnards. Leur armée marche sur vous par la route du Nord, elle dispose d'une importante cavalerie qui progresse rapidement en terrain découvert. Ils ne sont pas à plus d'une journée de Sarlin, mais ont dû installer un campement provisoire pour attendre leur colonne de ravitaillement.

Charkhan resta muet de stupéfaction.

— Ce n'est pas tout, poursuivit le messager. Le traître Gilgrall s'est joint à l'armée des montagnards. Le seigneur Mormul, mon maître, ne disposant ni de cavalerie ni de forces suffisantes n'a pu que refluer vers son fief. Le

seigneur Pikione, quant à lui, avait pris une autre route, il n'a donc pas rencontré les rebelles.

— Gilgrall... répéta haineusement le général en chef des armées nordistes en serrant le poing à s'en faire craquer les articulations. Je lui ferai...

— Pardonnez-moi, mais il reste encore une chose...

Charkhan posa sur l'homme un regard anxieux, que pouvait-il encore lui annoncer de pire ?

— Il semblerait que ce soit la légende... Je veux dire ce serait Grobelard qui aurait pris Vargas avec l'appui des montagnards, la garnison s'est ralliée à lui...

Comme si quelque chose subitement venait de basculer en lui, Charkhan se mit bizarrement à rire. Doucement tout d'abord, puis de plus en plus fort. Pas un rire de dément, non : un rire franc et libérateur, un rire à la fois volontaire et désabusé, le rire d'un homme qui récapitulant la liste de ses déconvenues réalise soudain qu'il n'a plus rien à perdre.

— Il faut mobiliser immédiatement toutes nos troupes et les envoyer à la rencontre des montagnards, asséna Sgcozibryl avec inquiétude.

Le rire de Charkhan redoubla d'intensité.

— Seigneur, insista le général taciturne. Je vous en prie il faut faire vite.

— Oui... Très vite, approuva Charkhan entre deux hoquets. Que l'on fasse venir les mages éclaireurs, pour une fois qu'ils peuvent me servir à quelque chose ceux-là. Sgcozibryl trouvez de quoi écrire, nous allons envoyer un message au pont de Chabana.

PARTIE VII

*On ne construit pas les murs
de sa nouvelle maison
avec les cendres de l'ancienne...*

*Manda, ancienne courtisane considérée par certains comme
l'incarnation de Kachiraz, déesse nordiste du destin.*

— Ils comblent les sapes !

Le message résonnait dans tout Sarlin. Il ne pouvait signifier qu'une chose : les nordistes, devant les manifestations spectaculaires de la colère divine, préféraient renoncer au siège de la ville. Une foule dissipée se rassembla sur la muraille borgne pour noyer de quolibets le groupe d'ouvriers sapeurs qui s'employait, en d'incessants va-et-vient, à reboucher la galerie qu'il avait mis tant de cœur à creuser.

Durant toute la nuit, les rues de la ville accueillirent la foule des soldats en liesse. Corbane et son état-major se montrèrent plus prudents : les patrouilles furent maintenues et la garde renforcée. Fallait-il craindre une manœuvre ? Que Charkhan ordonne de faire combler les sapes signifiait certainement qu'il cherchait à rassurer ses hommes, pas obligatoirement qu'il entendait renoncer à ses ambitions.

Au petit jour, les sapeurs détruisirent l'entrée du souterrain et les archers nordistes se replièrent dans leur campement. Smillow envoya quelques mages en mission de reconnaissance. Ils rapportèrent que les nordistes avaient entrepris de trier leur bétail, peut-être en prévision

d'un départ prochain, il semblait également qu'il régnât une certaine activité dans la partie du camp située à l'abri des frondaisons...

Réfugié face à l'auberge de Téniel, goûtant confortablement le soleil sur les vestiges de la meule de foin où il avait noué connaissance avec Débyan, Broncos laissait vagabonder son esprit à défaut de pouvoir vagabonder lui-même.

— Tu te rends compte : et si tu avais entrepris ce voyage et affronté tous ces dangers pour me retrouver aplati sur un mur comme une mouche sur le cul d'une vache...

Lula se tenait assise près du colosse, les bras noués autour de ses genoux. Elle leva les yeux au ciel.

— C'était quand même risqué d'escalader la muraille borgne, poursuivit songeusement le colosse, surtout dans ces conditions...

— Je pensais que cet endroit était sacré pour vous autres, rétorqua la rebelle montagnarde. On m'avait dit qu'elle n'était pas défendue... Je constate qu'on ne peut jamais faire confiance aux gros nez.

— Mouais... pas défendue... pas défendue... en pleine nuit et à mains nues, reconnais qu'il fallait oser quand même !

— Eh ! J'ai fait comme j'ai pu... Est-ce que je te demande moi si c'est par timidité ou par vice que tu assommes systématiquement toutes les jeunes filles qui se présentent à l'improviste ?

— Argh ! s'exclama le Coridonien en croisant ses mains derrière sa nuque. Je te témoigne mon admiration, et toi, tout de suite tu te sens agressée. Respire, détends-toi... Je maintiens que ta grimpette nocturne avait une

touche d'inconscience suicidaire, mais en même temps... quel panache !

Lula observa un long silence puis reprit d'une voix plus douce.

— Broncos...

— Oui.

— Au sujet de Débyan...

— Quoi Débyan ?

— Eh bien, durant la dernière nuit que nous avons passée ensemble, il a parlé pendant son sommeil. Enfin, c'était plutôt comme si une autre personne parlait par sa bouche... En fait, cela ressemblait au délire d'un mourant. « *J'ai tenu ma promesse... j'ai protégé mon ami Débyan... Débyan doit savoir.* » murmurait la voix. À son réveil, Débyan a prétendu que le talisman lui avait permis de chasser de son esprit un mage mauvais nommé Bolzoc...

— Et alors ?

— Je veux bien admettre que deux personnalités aient pu cohabiter de cette façon, mais les mots que j'ai entendus paraissaient tellement sincères...

— Tu penses que Bolzoc n'aurait pas prononcé les paroles que tu as entendues cette nuit-là, suggéra le colosse.

— Oui. Mais ce n'est pas tout, la voix a dit également : « *Broncos le barbare sait.* »

— Le barbare ! On ne pourrait pas dire « Broncos le paisible » ou « Broncos le joyeux compagnon » une fois de temps en temps. Enfin... peu importe. Tu as raison. Moi aussi j'ai du mal à admettre qu'un autre esprit ait pu s'introduire sous le crâne de Débyan, mais c'est un fait dont je suis convaincu car j'étais présent le jour où Débyan a affronté Bolzoc. Cependant, ce dont je suis sûr également c'est que Bolzoc est bien mort, l'esprit que la

pierre maudite a renvoyé à Silla n'était pas celui de Bolzoc, mais l'esprit d'un vieux fou qui s'est présenté sous le nom de Falamar, et qui prétendait, par son sacrifice, protéger Débyan autant que se racheter de ses crimes passés. Il a semble-t-il tenu parole...

— Mais pourquoi Débyan ignorait-il tout de cela ? Pourquoi ne lui en as-tu rien dit ?

— J'ai préféré lui laisser croire qu'il avait vaincu Bolzoc. J'imaginai qu'il aurait du mal à supporter l'idée d'avoir un voisin de cervelle, même amical... Avec le recul, je dois reconnaître que c'était peut-être une erreur.

— Hmm... Peut-être pas... parfois il n'y a pas de solution, lâcha Lula d'une voix à peine audible qui témoignait du niveau de son moral et de sa difficulté naturelle à prodiguer des paroles de réconfort.

— Merci, répondit le colosse à la fois surpris et conscient de l'effort consenti. À présent il faudrait s'interroger sur la façon dont on va tirer Débyan de là, et pour commencer sur la façon dont on va nous-mêmes se tirer d'ici : même s'il a renoncé aux sapes, j'imagine mal un type comme Charkhan lever le siège aussi facilement.

6^{ème} jour du mois de Formical
« Le sable se mélangera à l'eau
et le sang à la poussière. »

Le capitaine chargé du commandement de la maigre compagnie basée au Temple de Chabana lut et relut le parchemin que lui avait remis le mage éclairé envoyé par Charkhan. Le sceau de Vargas imprimé dans la cire authentifiait le document de façon incontestable. Il renvoya le messager et son molosse qui bavait abondamment sur son tapis, puis il s'assit sur une chaise et se servit un gobelet d'eau-de-vie. Il lui fallait au moins cela ! Il parcourut une fois encore les deux vers empruntés à la prose du très controversé Lozac'h, supposé « poète » de la guerre et, en l'occurrence, annonciateur avéré de catastrophes. Ce code seulement connu de quelques initiés, il avait craint de le recevoir du temps où Corbane cherchait à obtenir le soutien de Coride : en nommant Charkhan à la tête des armées basées dans les Terres Sauvages, les alliés avaient annoncé sans ambiguïté leur volonté de soumettre les populations locales par la force, mais ils savaient également, qu'à terme, le fougueux général ourdirait fatalement le projet de conquérir Sarlin.

Sans lâcher le fil de sa réflexion, l'officier trempa ses lèvres dans le liquide doré. Un soutien bien hypothétique

tout de même... Quand on met le feu aux friches, prend-t-on la peine de préserver le mûrier ? En réalité, nul n'aurait pu prédire quelle serait la stratégie de l'alliance : céder aux pressions des milieux d'affaires accusant Corbane de connivence avec les pirates du golfe ou secourir la cité franche pour museler Charkhan ? Dans ce dernier cas, le renforcement de la garnison sarlinoise par des machines de guerre puissantes et un contingent de troupes aguerries venu par la mer depuis le vieux continent¹, aurait rendu l'attaque de la ville borgne plus que délicate, tant sur le plan diplomatique que sur le plan militaire. Le problème était ancien et en apparence insoluble : pour s'emparer de Sarlin, il aurait fallu prendre Coride de vitesse, c'est-à-dire conquérir la ville en quelques jours seulement : un tour de force improbable dans la configuration normale des défenses de la cité... Heureusement, l'indifférence affichée des alliés du Nord avait évité jusque-là l'usage de l'ultime subterfuge préparé patiemment depuis près de cinq ans. L'officier avala d'un trait son tord-boyaux et se leva d'un air résolu. La donne avait changé. Pourquoi ? Mystère... Il fallait néanmoins agir, agir conformément aux ordres, agir sans délais.

On acheva l'évacuation du canyon peu avant la fin du jour, et sans attendre les sapeurs entrèrent en action. Le temple de Chabana était un monument disgracieux péniblement édifié dans le seul but d'être un jour détruit. Personne ne le regretterait. Une vague fumée blanche s'insinua bientôt par les rares ouvertures pratiquées dans les murs de la colossale construction. Quelques craquements sourds se firent entendre. Un long filet de sable

1 Les terres sauvages sont parfois désignées par l'expression : « nouveau continent » et par conséquent les terres du Nord par l'expression : « vieux continent ».

traça depuis la base du pont une ligne verticale qui pénétra dans les eaux du Durgorn avec un sifflement à peine audible depuis les bords du Canyon où la garnison s'était massée pour assister au spectacle. La terre trembla. Dans un long gémissement de bête agonisante le pont se fendit en plusieurs endroits. Quelques blocs de pierre se détachèrent de l'ensemble et frappèrent la surface frémissante du fleuve en soulevant d'énormes jets d'écume qui retombèrent dans un bruit d'averse. Il y eut une secousse. La statue de Charkhan ploya sous le poids de sa charge, la base du temple s'incurva puis se rompit, s'écroulant sur elle-même avec la lenteur d'un bateau qui sombre. Un nuage de poussière et de brume mêlées s'éleva lentement comme pour envelopper la scène d'un voile pudique. Un morceau de la paroi arraché s'effondra vers le brouillard dans un grondement d'avalanche. Il ne resta plus bientôt de l'ouvrage abominable que l'effigie décapitée du dieu de la guerre émergeant de façon incongrue du barrage de pierre et de sable qui à présent retenant les eaux furieuses du Durgorn dans la plate vallée prolongeant le canyon.

— Le sable se mélangera à l'eau, marmonna d'un air sinistre le capitaine de la garnison, et le sang à la poussière...

La nuit était encore bien sombre quand une des sentinelles qui arpentaient le rempart ouest fut assaillie par un sentiment étrange et obsédant. Bien sûr le bruit régulier de la houle se déchirant sur les écueils proches se mélangeait encore à celui de ses pas, mais il manquait une note à la mélodie habituelle, celle plus aiguë du clapotis des vagues sur l'épaisse muraille de la cité. Poussé par un pressentiment absurde, il dénicha un caillou et le jeta au hasard dans l'océan. Il espérait un « Plouf ! », il obtint un « Ploc ! ». Par acquit de conscience il répéta l'opération dans une autre direction. Toujours « Ploc ! ». Il se pencha au-dessus des créneaux et chercha à distinguer le reflet de sa torche à la surface de l'eau. Rien ! Il décida de donner l'alarme.

Avec une lenteur exaspérante, l'aube finit par dévoiler aux guetteurs incrédules l'impensable vérité : le Durgorn avait perdu les neuf dixièmes de son débit, il se réduisait à présent à un ruban sale aux bords irréguliers louvoyant dans un marais boueux jonché de poissons morts livrés en pâture à la voracité des crocodiles et des oiseaux marins. Privé de l'afflux continu des eaux du fleuve jaune, l'océan lui-même avait reculé de quelques

centaines de pas, vidant par la même occasion les douves du front sud. Corbane fit déclencher l'alerte générale.

Les cors de guerre poussèrent leur meuglement sinistre.

De l'autre côté de la plaine les troupes de Charkhan se mirent en mouvement.

Dix avait quitté le luxueux quartier des pavillons pour se réfugier dans celui moins cossu des mercenaires. L'intensité des préparatifs ne laissait planer aucun doute : une opération de grande envergure était imminente. Pour préserver son anonymat, il avait décidé de se fondre dans la masse des manants. Un très léger aperçu de ses qualités lui avait permis de s'intégrer dans une bande de vauriens qui patientait de mauvaise grâce en attendant le sac de la cité. On l'avait appris dans la nuit, les « volontaires indépendants », terme générique désignant l'ensemble des aventuriers attirés sur les lieux du siège par la perspective réjouissante d'un pillage sans précédent, seraient placés sous la bannière du général chargé de mener l'offensive de la muraille borgne. Compte tenu de la hauteur à laquelle culminait l'antique construction, les pertes promettaient d'être énormes : Charkhan préférait sans nul doute exposer des mercenaires sans importance que de solliciter ses propres soldats, une attitude parfaitement acceptée, voire saluée par une population composée en majorité de crapules impies. Avant que la charge ne soit lancée, il fallait encore attendre que les troupes régulières se soient déployées à l'Ouest et au Nord. Dix disposait donc d'un délai suffisant pour s'acquitter des derniers préparatifs

destinés à optimiser ses chances de survivre à l'assaut, sa science du combat, si parfaite fût-elle, ne pèserait en effet pas bien lourd face à la pluie de projectiles qui s'abattraient bientôt sans discernement sur les crânes des gueux comme sur ceux des fines lames.

S'il pouvait envisager de quitter ce monde avant l'âge, Dix n'aurait su se résoudre à emporter dans la mort le fardeau de ses interrogations. Il reconnut l'endroit et commença à creuser de ses mains nues dans le sol meuble du sous-bois, rapidement ses doigts rencontrèrent une surface plane et visqueuse. Il poursuivit son déblaiement en jetant de temps à autre des regards méfiants par-dessus son épaule : personne ne l'avait suivi, mais dans de telles circonstances il convenait de se montrer prudent. Après avoir retiré quelques planches boueuses posées bord à bord au-dessus du trou, il se redressa brièvement et retroussa sa manche. Tout en retenant sa respiration pour ne pas défaillir, il plongea son avant-bras dans le cloaque nauséabond du « passage » désaffecté. Avec méthode, il palpa la paroi gluante tout autour de la fosse. Voilà ! Il arracha le pieu et tira sur la chaîne, halant une masse informe qui émergea de la surface molle avec un bruit de succion. Dix frotta le tonnelet avec des mousses qui pour leur malheur se trouvaient à proximité. Il fit sauter le couvercle à l'aide de sa dague et récupéra le casque de Mytrion, le chapeau de Valok se trouvait encore à l'intérieur. Il l'empoigna de ses doigts crasseux et contempla la pierre... Les démons du dessous n'en avaient pas voulu. Dix sourit brièvement puis son visage se ferma à nouveau. Du pied, il repoussa le tonnelet dans le borbier, puis, après une brève hésitation, il se débarrassa également du casque et referma le passage.

Un peu plus profond dans les bois, il trouva un ruisseau. Tout en faisant ses ablutions, il chercha une fois encore à faire le point sur ses certitudes ébranlées... Depuis qu'il avait repris conscience au temple de Goluth, jamais il n'était vraiment parvenu à retrouver son équilibre. Depuis ce jour, il éprouvait l'étrange impression de marcher dans les empreintes laissées par un autre. Sans doute s'était-il montré trop clément avec Valok, Lula et cette femme aux cheveux si bruns... Il avait été éduqué à ignorer ses émotions et jamais cela ne lui avait posé de problème tant qu'il s'était contenté d'agir par procuration, exécuteur méthodique protégeant des institutions certes implacables, mais dont il ne doutait pas de l'utilité. Les hommes étaient des loups, avides de plaisir et de pouvoir : il fallait un dominant pour faire régner l'ordre au sein de la meute. Aux yeux de la Guilde, ce dominant ne pouvait être que le plus haut représentant des alliés du Nord : Charkhan, cet homme qu'il soupçonnait à présent de trahison... Il ne mourrait pas sans avoir découvert la vérité et, le cas échéant, exercé son droit de représailles. La branche pourrie serait tranchée, il en pousserait une nouvelle et les choses rentreraient dans l'ordre.

Il s'aspergea le visage et avala quelques gorgées d'eau fraîche, puis il enfila sa chemise et ramassa le chapeau de Valok. Il irait jusqu'au bout... dut-il y laisser la vie... dut-il y perdre son âme.

Avec précaution, il saisit la pierre de sa main malhabile et lentement il referma son poing.

Le fracas des combats emplissait chaque recoin de la cité marchande. Les troupes de Charkhan avaient attaqué simultanément sur tous les fronts, dressant leurs échelles au Nord sur la rive boueuse du fleuve, à l'Ouest sur la bande de sable humide bordant désormais l'océan, au Sud contre les remparts abîmés surplombant les douves asséchées et même à l'Est contre les pierres moussues de la muraille borgne. Disséminés sur tout le périmètre de la cité, les défenseurs se battaient avec rage. À l'image d'un ours bravant les chasseurs depuis l'entrée de sa tanière, la garnison s'était massée, jusque-là, sur la portion la moins vulnérable des fortifications. En abandonnant son lit, le Durgorn avait ouvert de nouveaux accès au repaire de l'animal traqué et, du haut de son donjon, le maître de Sarlin assistait, impuissant, au spectacle de son inéluctable défaite. Partout où portait son regard, les soldats nordistes s'agglutinaient aux abords du mur d'enceinte pour former un tapis vivant d'insectes nuisibles. Depuis les meurtrières ou retranchés au sommet des tours de guet, les archers décochaient leurs traits sans compter. Quelques défenseurs armés de longues perches tentaient, avec l'énergie du désespoir, de déséquilibrer les échelles sur lesquelles s'agrippaient, tant bien que mal, des grappes d'envahis-

seurs soumis au déluge d'une pluie de débris puisés dans les ruines et de pavés arrachés au revêtement des ruelles. Exhortés par les éructations de leurs officiers, les assaillants progressaient péniblement, empêtrés dans des rigoles de glu, tourmentés par des essaims d'abeilles affolées, aveuglés par des nuages de poivre, éclaboussés par des liquides enflammés, des mixtures urticantes à base de sève de cactus blanc¹ ou pire encore, par un brouet nauséabond composé d'excréments conservés dans leur jus depuis des semaines... Malgré tout, le déséquilibre des forces en présence laissait augurer une fin rapide que seul le contrôle des airs permettait de différer encore : longeant les remparts pour colmater les brèches, virevoltant sans cesse pour éviter les tirs d'arbalète, les mages de Smillow retardaient l'échéance en promenant au-dessus des têtes nordistes des outres percées emplies d'huile bouillante.

Sarlin résistait avec bravoure, mais à un contre trente...

Bobzap se trouvait déchiré entre la tentation de rallier ses compagnons sur le front est et sa répulsion à laisser Manda à l'arrière sans protection.

— Le front sud est enfoncé ! haleta Broncos en revenant au pas de course vers le quartier général des pirates. Les défenseurs du front ouest se replient vers le château... mais pour nous, la retraite est déjà coupée.

1 Cactus blanc : plante que l'on trouve en grand nombre dans le désert du Museau. Outre les propriétés urticantes dont il est fait mention, sa sève peut être utilisée (modérément) comme piment, mais aussi en pommade pour combattre les aphtes ou encore en décoction pour redonner de la vigueur aux vieillards. Méfiance cependant quant à cette dernière possibilité, il semble que la virilité ainsi retrouvée s'accompagne souvent d'une frénésie incontrôlable entraînant le sujet sur une pente certes séduisante, mais invariablement fatale. D'où l'expression désignant une personne exagérément portée sur les plaisirs de la chair : « Par Formical, il a mangé du cactus blanc ! »

— Il fauw se cawcher ! s'exclama Bobzap.

— Ils nous trouveraient... Je crois qu'il vaut mieux rejoindre les autres avant que l'escalier ne soit bloqué. Ils n'oseront peut-être pas nous massacrer là-haut : Chabana ! Il est quand même sacré, ce foutu monument...

— Pawtons alow...

— Vas-y toujours, j'attends Lula.

Bobzap hocha la tête, puis gratifia son compagnon d'une franche accolade exprimant ainsi de façon virilement tolérable ses doutes et son émotion.

— Je te wetwouve à l'escalier, lâcha-t-il en cédant la place à Manda qui, se hissant sur la pointe de ses orteils, enlaça le colosse dans une étreinte plus légère, mais tout aussi sincère.

— Et n'oublie pas de protéger tes pieds ! plaisanta Broncos à l'intention du géant noir.

Son « disciple » l'entendit à peine : son polochon de combat jeté sur l'épaule, il entraînait déjà sa protégée vers le havre incertain de la muraille consacrée au dieu de la nature. Depuis les rues désertes à travers lesquelles ils se hâtaient comme deux fantômes surpris par le jour, leur parvenaient les échos amoindris de clameurs lointaines, notes discordantes plaquées sur un bourdonnement étrange et continu.

De l'autre côté des fortifications des hordes de mercenaires sillonnaient la plaine pour lancer leurs échelles démesurées à l'assaut du présumé refuge. Poussé entre deux haies de boucliers par une paire d'éléphants caparaçonnés progressant au rythme lent des tambours, un colossal beffroi avançait inexorablement vers l'antique rempart. L'énorme machine de siège avait été construite à l'abri des frondaisons avec les dernières réserves de bois et quelques poutres noircies récupérées sur les restes de

catapultes endommagées. Des peaux sanguinolentes prélevées sur des bêtes fraîchement écorchées avaient été étendues sur la tour mobile pour éviter qu'elle ne fût incendiée. La lumière ne s'infiltrait à l'intérieur de la structure que par d'étroites meurtrières. Ces ouvertures dérisoires ne permettaient pas une ventilation suffisante pour atténuer la moiteur de l'air et l'odeur de la suie se mêlait aux effluves corporels pour faire suffoquer les passagers rongés par l'eau-de-vie et l'angoisse de la mort.

La charpente protestait à chaque cahot par d'assourdissants grincements. Profitant d'un moment de calme relatif, Dix prononça quelques mots à l'oreille de son voisin. Celui-ci réfléchit brièvement puis signifia son assentiment avant d'alerter les autres membres de sa bande. Il y eut un choc sourd et la tour s'arrêta brusquement, précipitant à terre la majorité de ses passagers. Il y eut un nouvel impact, puis une lumière crue envahit le beffroi. Les cris des défenseurs répondirent à ceux des assaillants. Tel un troupeau de bétail affolé qu'on mène à l'abattoir, les « volontaires indépendants » se précipitèrent dans l'escalier de bois qui occupait tout l'espace de la tour et déferlèrent sur la passerelle en piétinant les cadavres de leurs compagnons déjà trépassés. Le beffroi n'avait pas accosté au hasard. La muraille borgne se trouvait de notoriété publique desservie par un escalier unique et parfaitement localisé, le contrôle de ce dernier offrait à l'assaillant un avantage décisif. Quand Dix posa le pied sur le chemin de ronde, il emplit ses poumons d'air frais et se lança dans la mêlée comme un forcené. Épaulé par ses sbires, frappant au hasard sans se soucier des blessures, il se fraya un passage parmi les combattants engagés dans un furieux corps à corps. D'un vigoureux coup d'épaule, il précipita un ultime défenseur

par-dessus le parapet et s'engagea dans l'escalier de pierre. Trois de ses compagnons parvinrent à le suivre, les autres périrent et la brèche se referma derrière eux. Personne ne songea à les poursuivre. Tandis qu'indifférents au sort des autres assaillants, ils se précipitaient vers la ville, des cris de terreur s'élevèrent depuis l'intérieur du beffroi. À l'aide de grappins, les pirates tenant la muraille avaient pris pied sur la structure et déversé du feu goluthien par les étroites meurtrières. La tour s'était embrasée de l'intérieur comme une cheminée mal entretenue. Prisonniers de l'incendie, de pauvres bougres hurlaient de souffrance et d'effroi. Les éléphants affolés se mirent à barrir et se cabrèrent précipitant l'écroulement de l'engin auquel ils étaient attelés. Privés de renfort, les mercenaires qui se trouvaient bloqués sur le chemin de ronde perdirent l'avantage et furent précipités sans pitié dans le vide. Sgcozibryl soupira : avec désormais pour seuls équipements des échelles instables, la partie était mal engagée. Devrait-il se résoudre à admettre sa défaite et pénétrer dans Sarlin en profitant piteusement des exploits accomplis par ses pairs ? À regret, il ordonna le rappel de ses troupes.

En échange de leur soutien, Dix avait promis à ses camarades de les mener au trésor des pirates. Il longea le front est et retrouva non sans mal le chemin par lequel Phybros l'avait conduit jusqu'à sa cible quelques jours plus tôt. À la faveur d'un croisement, un des mercenaires de sa bande aperçut un géant noir qui fuyait par une rue parallèle dans la direction inverse de la sienne, l'apparition portait sur son épaule un étrange balluchon et semblait escorter une créature de rêve plus belle qu'une rivière d'eau-de-vie. Il choisit d'oublier cette vision absurde : en traversant les rangs ennemis, il avait pris quelques coups sur le casque et sitôt qu'il aurait prélevé sa part du butin, il

songerait à s'administrer une cuite salutaire afin de se remettre les idées à l'endroit.

Broncos ne vit pas les mercenaires surgir dans son dos. Le Coridonien attendait le retour de Lula, inquiet de son retard, mais soutenu par le maigre espoir qu'elle ramènerait des nouvelles encourageantes du front nord où elle s'était rendue en éclaireur. Pour sa part, il avait parcouru le front sud afin d'étudier la répartition des troupes nordistes, une conclusion s'imposait : Charkhan disposait de tant d'hommes que même une souris naine n'aurait pas pu se faufiler hors de Sarlin. Alerté par le bruit des bottes frappant le pavé, Broncos se retourna d'un bond tout en s'emparant de la hache pendue dans son dos. Par chance, il ne portait pas d'uniforme et les mercenaires le prirent pour l'un des leurs. Soucieux de préserver leur butin de la concurrence inattendue de ce conquérant égaré, les pillards se précipitèrent dans la maison indiquée par Dix et y trouvèrent effectivement une grande quantité d'objets précieux pour la plupart assez encombrants. Avec un savoir-faire consommé et une bonne humeur tapageuse, ils entreprirent de massacrer des œuvres remarquables pour y prélever des éléments plus transportables.

Un des mercenaires était resté à l'extérieur. Broncos plissa les yeux. À vingt pas de lui, seul au milieu de cette rue déserte bordée de ruines branlantes, solidement campé sur ses jambes légèrement écartées, se tenait un homme athlétique au regard tranchant comme l'acier, un regard à la fois fier et tranquille qu'il reconnut immédiatement. Chabana ! Pas de doute : cette fois-ci les dieux l'avaient vraiment choisi comme souffre-douleur ! Dix reconnut également le barbare avec lequel il avait combattu les semi-hommes dans les souterrains de Solinas. La supposée

traîtrise de Charkhan avait accaparé ses pensées et relégué au second plan de ses préoccupations le projet de reconquérir son rang, un destin généreux lui offrait la chance d'apaiser son esprit avant d'accomplir l'ultime épreuve de sa vie d'Ombre.

— Je t'engage pour me tuer, déclara Dix en jetant négligemment une piécette qui tinta sur le pavé aux pieds de Broncos.

Le colosse se mit en garde avec une moue désabusée. Dans un même élan les deux hommes se précipitèrent l'un vers l'autre. Ce premier assaut ne donna rien : les deux combattants parèrent le coup de l'adversaire et prolongèrent leur course avant de se jauger de nouveau à distance respectable. Broncos maniait avec habileté une redoutable hache double cependant plus adaptée à la confusion des batailles rangées qu'à la situation à laquelle il se trouvait confronté. Il disposait heureusement pour se protéger d'une rondache, petit bouclier équipé en son centre d'un renfort en acier. Dix semblait se contenter de sa seule épée, dédaignant même d'armer sa main libre de la dague qu'il portait pourtant en évidence à sa ceinture.

Le tueur de la Guilde chargea à nouveau, portant un coup de taille que Broncos para de justesse : la lame affûtée déchira l'air avant de fendre le bord de son bouclier avec un bruit mat. Tout en ripostant au hasard, le colosse se jeta en arrière pour arracher des mains de son adversaire l'arme prisonnière du bois de sa rondache. Incapable de dégager son épée, Dix céda pour esquiver un coup de hache qui lui aurait tranché l'avant-bras, il parvint cependant à se ruer sous la garde du Coridonien et le précipiter à terre. Les deux hommes s'empoignèrent, roulant sur le sol dans un furieux corps à corps. D'un geste réflexe, Dix tenta de saisir de sa main malhabile la

dague passée à sa ceinture. Quelque chose glissa de ses doigts et rebondit sur les pavés avant de se perdre dans un coin d'ombre. Instantanément, une entaille sanglante zébra le flanc du tueur. Celui-ci laissa échapper son poignard et se tordit sous l'effet de la douleur. Incrédule, Broncos sauta sur ses pieds, cherchant sans succès une explication au phénomène qui frappait son agresseur. Bien que spectaculaire la blessure spontanée restait toutefois superficielle et Dix se releva à son tour, profitant de la confusion du Coridonien pour lui asséner un coup de pied dans l'abdomen. Le colosse encaissa sans broncher, mais recula imperceptiblement. Dix semblait avoir retrouvé l'intégralité de ses moyens physiques et de son arrogance. D'un geste désinvolte, le tueur écarta le poignard qui gisait à ses pieds, signifiant ostensiblement à son rival qu'il entendait le défaire sans autre renfort que celui de ses poings. Broncos feignit l'indifférence, mais le souvenir de Goluth lui revint à l'esprit, sapant sa confiance, polluant sa concentration : ce jour-là, il avait pris une belle correction assortie d'une sévère leçon d'humilité...

Le combat reprit. Souple, rapide, impitoyable, tel un loup harcelant sa proie, l'assassin multipliait les attaques fulgurantes. Soucieux de ne pas reproduire ses erreurs passées, guettant l'ouverture, cherchant la faille, Broncos se contentait d'attendre son insaisissable adversaire en sautillant sur place pour amortir les chocs. Malgré tout, chaque impact lui arrachait un grognement qui exprimait autant la douleur que la frustration. Il essuya sa lèvre ouverte d'un revers de main, pas besoin d'être général¹ pour deviner la solution : il suffirait d'attirer cette crapule prétentieuse dans un corps à corps, la force primerait alors

1 Pas besoin d'être général... : expression typiquement nordiste basée sur le postulat bien naïf que la position hiérarchique confère l'intelligence.

sur la vivacité. Tactique évidente, mais pas faci... Un coup de pied à la tempe mit un terme à sa réflexion. Le colosse chancela, recula de trois pas et, comme pour avouer son impuissance, il posa un genou à terre tout en respirant bruyamment tête basse. Par méfiance ou par mépris, Dix ne chercha pas à profiter de son avantage. Après quelques instants de récupération, Broncos se remit sur ses pieds, lentement, péniblement, rechignant à reprendre le combat. Tout son corps semblait demander grâce... Dix se ramassa sur lui-même prêt à bondir, déterminé à en finir. Au dernier moment, il hésita. Quelque chose avait changé dans l'attitude du colosse. Son regard... Un regard inhabituel... différent... un regard oblique, non plus ce regard où derrière la dérision systématique on devinait une certaine détermination forcée, mais le regard d'un dément ou plutôt celui d'un... Pris d'un doute, Dix détourna les yeux.

Sans se soucier du mélange de salive et de sang qui coulait sur son menton, le colosse lâcha un petit ricanement :

— Je vais te vaincre, dit-il simplement en marchant lentement vers son adversaire indécis. Comme à Goluth, je vais te vaincre car je ne peux pas perdre...

Sans même prendre la peine de lever les poings, il avança vers Dix en plissant les yeux.

— Regarde-moi si tu l'oses, insista-t-il sur un ton lourd de menace.

Un mage-guerrier!? Impossible! pensa Dix en reculant pour garder ses distances. Et pourtant... La façon dont ce barbare avait réussi à lui prendre la broche demeurerait un mystère... Sa morale étrange... Son amitié peu banale avec un mage de Bercigore. Beaucoup de puissants avaient, de notoriété publique, tenté de former

des mages-guerriers, aucun n'était jamais parvenu à un résultat probant... Un était-il le premier d'une caste nouvelle ou simplement un opportuniste cherchant à le manœuvrer ? De toute façon, il ne pouvait se défilier alors autant affronter la vérité. Dix releva la tête et accepta de plonger son regard dans celui du colosse. Trop tard. Il avait trop reculé. Broncos accepta d'encaisser une attaque sévère, mais parvint à plaquer le tueur contre le mur en ruines auquel il se trouvait à présent adossé. Il le ceintura avec rage, libérant toute la rancœur accumulée depuis qu'il se trouvait piégé dans cette ville assiégée. Sans oser se l'avouer, il s'était senti perdu, effrayé et honteux de sa propre faiblesse, inconsciemment il transféra cette immense tension dans une étreinte mortelle. Dix lâcha un râle de douleur. Broncos le souleva de terre et serra l'étau de ses bras avec toute la force dont il était capable. Le sang poisseux suinta de la blessure de Dix à travers ses vêtements. Maladroitement, il repoussa le menton du colosse. Ce qu'il infligeait à sa victime, Broncos l'avait lui-même vécu dans les souterrains de Vargas... La cause était entendue, mais il continua à serrer, comme si cette dérisoire victoire pouvait le sortir de ce borbier et le ramener près des siens.

— Broncos ! hurla une voix suraiguë. Non, Broncos... tu vas le tuer !

Le visage de Lula était couvert de larmes. La jeune fille posa une main sur le bras tétanisé du Coridonien :

— J'ai déjà vu trop de morts aujourd'hui... murmura-t-elle d'un ton suppliant.

Comme émergeant d'un rêve éveillé, Broncos dévisagea la belle montagnarde avec hébétude, puis reporta son attention sur le tueur de la Guilde. Tel un

enfant pris en faute, il écarta les bras et le corps de Dix glissa sur le sol comme un escargot sans coquille.

— Il s'appelle Milan, c'est lui qui m'a conduit jusqu'à Sarlin, se justifia la jeune rebelle en aidant Dix à s'asseoir contre un bout de mur. Il m'a aussi sauvé la vie quand j'étais au camp des mercenaires...

Tout en cherchant à panser la plaie du tueur avec des lambeaux de sa propre chemise, elle essuya ses larmes avec sa manche et poursuivit d'une voix mal assurée :

— Le front nord est sur le point de céder. Corbane a donné ordre de détruire les catapultes et de combler le seul puits situé hors du château. On ne peut pas rester ici...

Broncos hocha la tête. Sans un mot, il récupéra ses armes. Il fouilla ensuite dans ses poches, y récupéra sa broche et la posa près de Dix.

— Je ne suis pas des vôtres, lâcha-t-il d'une voix rauque. Je ne suis pas non plus un mage... Au temple de Goluth, je t'ai provoqué par erreur. Tu as été assommé et saoulé, mais je n'y étais pour rien. Reprends ta breloque et laisse-moi tranquille à présent.

Le Coridonien fit mine de s'éloigner et invita Lula à le suivre. Après quelques pas, il se ravisa et revint vers sa victime encore trop secouée pour se révolter.

— Je ne suis pas un mage, je suis un... barbare ! ajouta-t-il d'un air soudain enjoué. Je suis Broncos le colosse ! Dis-le à tes semblables, poursuivit-il en improvisant quelques pas d'une danse poussive, Broncos, plus hargneux qu'un molosse ! Plus rusé que véloce ! Plus farceur qu'un albinos ! Plus poilu qu'un mérinos, Broncos plane comme l'albatros. Dis-leur : Broncos dans le ragoût c'est la sauce... ou alors, si tu préfères, dis-leur simplement que tu as trébuché...

Quelques instants après le départ du couple de fuyards, des soldats nordistes firent irruption dans la ruelle. Ils ne se soucièrent pas du sort de l'individu mal en point qui sans vraiment les voir les suivit du regard alors qu'ils se dirigeaient au pas de course vers le Nord de la ville, probablement pour gagner les quartiers les plus prometteurs avant leurs compagnons encore empêtrés dans des combats d'arrière-garde.

Dix ne put retenir un long soupir. Il ramassa la « breloque » que Broncos avait posée près de lui et la fit tourner entre ses doigts. Le barbare refusait d'assumer ses obligations, devrait-il le harceler sans fin ? Le pacte ne prévoyait pas une telle situation. Pas de loi... Dix se répéta ces trois mots plusieurs fois tout en hochant la tête comme s'il venait de faire une découverte capitale. Il tenait la clé... Le pacte des Ombres constituait son unique référence, hors du cadre strict de ses commandements : le néant. Or le néant avait commencé à se peupler de façon dramatique depuis sa mésaventure au temple de Goluth, plus précisément depuis ce jour où la femme brune l'avait soigné sans rien attendre en retour. Elle aurait pu l'ignorer... Pire ! Selon les règles du pacte elle aurait *dû* l'ignorer : « *Ombre sera réputée invisible aux yeux des initiés* ». Coupable d'avoir manqué à son devoir de réserve, elle aurait dû en payer le prix... L'occasion lui avait été offerte d'exercer son office, il l'avait déclinée. Cela faisait-il de lui un héros ou un traître ? Tant qu'il vivait solitaire, simplement motivé par l'obsession de conserver son rang en nourrissant à coups de défis ses illusions de gloire, le pacte avait pu régir les misérables péripéties de sa rudimentaire existence... Le hasard l'avait propulsé dans le monde des hommes. Un monde compliqué, contrasté, fluctuant. Un monde « hors du pacte ». Il se sentait à

présent comme un infirme privé de béquilles : pas de pacte, pas de loi... pas de loi, pas de béquilles... pas de béquilles, pas de béquilles...

Cette association d'idées le ramena aux affres de son inconfortable situation. Il tenta de se remettre sur ses pieds, mais l'étreinte du barbare avait élargi sa plaie, lui faisant perdre beaucoup de sang. Il se laissa retomber sur son séant et souleva le pansement improvisé par Lula pour inspecter cette vilaine blessure qu'il avait certainement contractée lors de la charge sur les remparts. Il était alors invulnérable... Il jeta autour de lui un regard circulaire et repéra son poignard sur les pavés. Il se traîna jusqu'à l'arme abandonnée, poursuivit laborieusement son chemin jusqu'aux ruines les plus proches et chercha à tâtons dans l'ombre des décombres. Sa main se posa sur une pierre en forme de demi-œuf. L'apaisement l'envahit. Il ferma les yeux tout en exhalant un soupir de soulagement.

Quand il pénétra dans l'ancien quartier-général pirate, ses compagnons interrompirent instantanément leur activité. Le silence succéda au vacarme. Sa chemise était poisseuse de sang de même que son visage et ses poings. Il se dirigea vers un petit tas de vêtements amassés dans un coin de la pièce piétinant sans y prendre garde un étrange tapis de sable gris qui crissa sous ses pas comme du verre pilé. Il ôta sa chemise et en préleva une autre dans la réserve. Il s'essuya avec soin, sa peau ne portait la marque d'aucune blessure. Le mercenaire le plus proche grimaça : il ne dédaignait pas à l'occasion de se distraire par quelques manifestations festives de violence gratuite, mais là... Pour se mettre dans cet état, ce monstre froid avait dû s'acharner sur sa victime au-delà de toute limite ! Dix posa ses broches sur une commode miraculeusement épargnée et enfila des vêtements propres. Les deux

insignes symbolisant sa fonction n'écharpèrent pas à l'œil exercé des mercenaires. Leurs pupilles se dilatèrent sous l'effet de la convoitise. Se sachant observé, Dix se tourna vers ses sbires interdits :

— J'ai trébuché... déclara-t-il simplement en guise d'explication.

Beaucoup de pirates avaient succombé en repoussant l'assaut des mercenaires et parmi les survivants aucun ne pouvait se vanter d'avoir traversé l'épreuve sans dommages. Quelques sentinelles persistaient à surveiller les mouvements de l'armée nordiste qui avec une prudence exagérée avait choisi de se réorganiser à une bonne distance de son objectif, les autres défenseurs de la muraille borgne se contentaient d'attendre dans un silence résigné une nouvelle attaque qui immanquablement mettrait un terme à leur héroïque résistance. Le moral était au plus bas et les nouvelles apportées par Broncos et Lula confirmèrent qu'il n'y avait plus rien à espérer. Bobzap s'était posté en haut de l'escalier constituant l'unique accès au chemin de ronde : précaution superflue car, loin de montrer une quelconque solidarité, les soldats de Charkhan préféraient se livrer au pillage de la ville plutôt que de venir prêter main-forte à leurs compagnons encore bloqués du mauvais côté des fortifications. Mal à l'aise dans son rôle d'idole muette, Manda parcourait les rangs discrètement, tentant d'apporter aux blessés et aux désespérés un peu de réconfort. Quelques hommes de principe protestèrent mollement contre sa présence sur le champ de bataille : une femme à bord ne risquait-elle pas

d'attirer de nouvelles catastrophes ! Sans contester la pertinence de leur observation, une majorité se dégagea néanmoins pour faire remarquer à ces marins des cimes que, le navire étant déjà en train de sombrer, l'incontestable phénomène de la « féminine poisse » perdait ici l'essentiel de son aspect critique. On autorisa donc Lula et Manda à demeurer en ce haut-lieu de la mythologie nordiste pour s'y faire exterminer en compagnie du reste de l'équipage. Malgré son gabarit, la Guêpe avait survécu aux combats. Dès le début de l'assaut, il avait été précipité par-dessus bord par une espèce de furieux qui s'était ensuite perdu dans la cité avec trois autres assaillants. Ce débarquement autoritaire aurait pu lui être fatal, mais par chance il avait miraculeusement échoué sur une des nombreuses gargouilles chargées d'évacuer les eaux de pluie. Il portait à présent un bras en écharpe et tuait le temps en fouillant les cadavres, un exercice familier qu'il accomplissait plus par un réflexe professionnel que mû par une quelconque cupidité résiduelle, une attitude volontaire qui dans ces circonstances tragiques lui permettait de conserver une certaine dignité.

Un guetteur signala l'approche d'un émissaire. Comme aucun des chefs n'avait survécu, tous les hommes encore valides se penchèrent par-dessus le parapet pour observer l'arrivée du personnage inattendu.

— Au nom du général Sgcozibryl, déclama le héraut nordiste, blason de sinople...

— Abrège, coupa un pirate. Qu'est-ce que tu nous veux ?

— Le seigneur que je représente me charge de vous donner lecture du message suivant : « Les défenseurs de cette muraille ont fait preuve d'une grande bravoure. Ce

sont des hommes de devoir et des soldats de qualité. De toute part, cependant, nos troupes investissent la cité. Votre combat n'a donc plus de sens. Je suis pour ma part un homme d'honneur, un homme de cœur et un homme pieux. L'homme d'honneur ne saurait profiter des exploits d'un autre pour pénétrer dans Sarlin, l'homme de cœur, toutefois, rechigne à sacrifier des vies inutilement, l'homme pieux enfin se plaît à penser que Formical, peiné par la profanation d'un lieu qui lui est consacré, accueillerait avec satisfaction un geste de clémence et d'apaisement. En conséquence moi, général Sgcozibryl, guerroyant sous la bannière du seigneur Charkhan pour la plus grande gloire de Coride et de ses alliés, offre la vie sauve aux défenseurs méritants de la muraille est de Sarlin, cette faveur est subordonnée à la condition unique et non négociable que les dits défenseurs acceptent d'abandonner leur position sur le champ. Je m'engage à respecter leur retraite, à ne pas les poursuivre et à ne les tourmenter par aucune tracasserie d'aucune sorte. ».

Dans une cacophonie indescriptible, les survivants se mirent immédiatement à commenter la nouvelle. Les uns pestant contre ce charabia indigeste, d'autres dénonçant un grotesque coup fourré, d'autres enfin soutenant qu'il n'y avait de toute façon plus rien à perdre et qu'il fallait saisir l'occasion.

— Quelles garanties avons-nous que vous tiendrez parole ? lâcha Broncos d'une voix forte qui domina le brouhaha général.

— En tant que héraut, je suis le garant des arrangements que je suis chargé de négocier. Si le général Sgcozibryl venait à manquer à sa parole, je me verrais dans l'obligation de le faire savoir !

Cette argumentation eut pour effet d'achever les moins littéraires, de faire ricaner les sceptiques et de conforter les tenants du tout pour le tout. Incapables de trouver un accord, les pirates s'en remirent naturellement à la seule personne qui malgré sa propension supposée à ruiner l'espérance de flottaison des bâtiments de tout poil, jouissait d'une notoriété suffisante pour rallier l'intégralité du présent équipage à sa décision. Manda comprit qu'elle ne pourrait se défilier. Comme la déesse qu'elle était supposée incarner, elle tenait dans sa main une poignée de fils, les fils ténus du destin de ses compagnons. Elle hocha la tête en signe d'accord. L'émissaire agita un mouchoir bleu en direction des troupes nordistes, au loin un soldat de Sgcozibryl s'avança de quelques pas et agita à son tour un tissu de la même étoffe. Aussitôt, les pirates entamèrent l'évacuation de la muraille borgne.

Malgré leur état les pirates glissèrent le long des cordes avec une remarquable agilité. Les moins abîmés transportaient les plus atteints. Sur une épaule un mourant et sur l'autre son fameux polochon de combat, Bobzap descendit avec moins de grâce que ses camarades, s'égratignant les genoux et les coudes contre la rugueuse paroi. Sitôt rassemblés au pied du rempart, les fuyards formèrent spontanément une petite colonne d'éclopés qui s'éloigna vers le Durgorn en remerciant Kachiraz à qui l'on devait sans aucun doute ce dénouement imprévu.

Sgcozibryl tint parole. Sans un regard pour la poignée de vaillants marins qui leur avait tenu tête, les « volontaires indépendants » se ruèrent vers Sarlin pour récolter enfin les miettes d'un pillage mérité.

PARTIE VIII

La vérité est dans l'œil du dragon.
(Précepte premier du livre des recommandations — Bercigore)

Quelques jours avant l'assaut des troupes nordistes, alors que le fleuve jaune coulait encore majestueusement, déversant ses eaux troubles dans les vagues translucides de l'océan afin d'offrir aux crocodiles d'estuaires un environnement favorable et aux habitants de Sarlin un inépuisable sujet de controverse, Gilgrall avait décidé de contourner le désert du Museau et de regagner son fief en longeant sans vaine précipitation la rive nord du Durgorn : un itinéraire pas vraiment direct, mais pourquoi se presser ? Le climat était agréable, les paysages superbes et ces régions encore inhabitées regorgeaient de gibier et de plantes comestibles. Tout en offrant à ses troupes un petit crochet touristique, il s'octroyait un répit bien mérité afin de préparer sereinement sa défense : de retour au pays, il lui faudrait bien convaincre son père qu'en décidant d'abandonner le siège de la ville borgne, il s'était montré plus courageux dans sa lâcheté que lâche dans son courage. Monté sur une robuste monture broutant à son gré l'herbe grasse des bas-côtés, il en était déjà à psalmodier son argumentaire aux oreilles virtuelles d'un procréateur imaginaire quand ses éclaireurs l'avaient prévenu d'un problème inattendu : une importante armée de montagnards avait établi son campement sur la rive

nord du fleuve à moins d'une journée de marche en amont de Sarlin. Depuis son départ, le vassal de Charkhan n'avait cessé de s'interroger sur l'attitude étrangement conciliante du maître de Vargas, peut-être cette rencontre inopinée lui apporterait-elle une réponse à cette question et surtout quelques éléments exploitables pour étoffer sa plaidoirie...

En investissant de façon ostentatoire l'ensemble des sites stratégiques de la région, les rebelles avaient exprimé sans ambiguïté leur intention de bloquer la route de Vargas, ils avaient néanmoins accepté avec une grande courtoisie de recevoir le plus imprévisible des vassaux de Charkhan. Leur camp principal avait été dressé dans un endroit ombragé où ils pouvaient laisser paître leur bétail et soigner leurs nombreux chevaux. En traversant avec sa délégation les alignements approximatifs d'abris de toutes natures, Gilgrall avait découvert une armée composée à l'évidence de paysans, mais, contrairement à ce qu'il avait imaginé, ces hommes qui avaient dû traverser dans le sens de la largeur la moitié du nouveau continent, paraissaient parfaitement reposés, mieux, ils arboraient pour la plupart des équipements impeccables, et, plus incroyable encore, cette armée de vagabonds disposait d'une innombrable cavalerie servie par une logistique parfaite. Par Cyriaque ! Les montagnes de l'est s'étaient-elles subitement mises à cracher des écus d'or ?

Le seigneur du Reshum avait été invité à s'exprimer devant un conseil présidé par un dénommé Nouarn sous le contrôle attentif d'un jeune mage aux cheveux blancs comme la neige et d'un immense dragon au regard pénétrant. Chaque parti distillant avec parcimonie des informations qu'il fallait ensuite traduire selon le cas en nordiste ou en montagnard, plusieurs rencontres avaient été nécessaires avant que la confiance et le respect

récioproques ne jettent les bases d'une collaboration mutuellement profitable. Gilgrall avait apporté sa connaissance de l'armée nordiste, de son organisation, de l'état de ses réserves ; Nouarn avait révélé la prise de Vargas, la réquisition de ses chevaux, le détournement de l'inépuisable ravitaillement initialement destiné à l'armée d'invasion nordiste ; Gilgrall avait insisté sur l'impopularité grandissante de Charkhan, soulignant son mépris de la religion qui pourrait bien un jour constituer le terreau d'une éventuelle rébellion ; Nouarn avait dévoilé le rôle de Débyan dans cette croisade destinée à libérer les âmes des braves tombés à Fort Kaloum ; Gilgrall avait précisé l'importance stratégique du mythe de la muraille borgne ; Nouarn avait enfin annoncé la prise de pouvoir de Grobelard...

— Grobelard ! avait murmuré le vassal stupéfait.

Grobelard, la légende... Voilà qui changeait bien des choses...

L'incroyable assèchement du Durgorn provoqua chez les rebelles une véritable panique : la fluctuation du débit d'un fleuve de cette importance constituait tout bonnement à leurs yeux une chose impossible. Confronté à l'inexplicable, la raison s'égarait, l'imagination s'emballait, la peur enflait et se répandait. Supposant que d'autres catastrophes succéderaient bientôt à cette évaporation massive, les hommes commencèrent par s'agiter en tous sens, puis, ne voyant rien venir, l'affolement céda la place à une sorte d'attentisme résigné et la plupart d'entre eux s'assirent sur le sol, se contentant de surveiller d'un œil craintif l'évolution des conditions météorologiques. Il fallut l'insistance du seigneur de Reshum et l'influence du respecté Nouarn pour faire admettre au conseil ce que tout esprit montagnard se refusait à concevoir : ce terrible ravage découlait probablement d'une manœuvre humaine en relation avec le déroulement des opérations militaires en cours. Un peu avant le coucher du soleil, les éclaireurs établis aux avant-postes ramenèrent quelques dizaines de réfugiés mal-en-point et annoncèrent que, profitant sans état d'âme du recul des eaux, l'armée de Charkhan avait finalement pénétré dans Sarlin.

Broncos et Lula hésitaient entre le bonheur de retrouver Débyan et l'angoisse qu'il fût déjà trop tard. Sans attendre, Lula se précipita dans le campement montagnard à la recherche du jeune mage. Alors que Broncos s'apprêtait à la suivre, Bobzap lui posa une main sur le bras et l'attira à l'écart en lui faisant signe de garder le silence. Il posa son polochon de combat sur le sol et prit la parole à voix basse :

— Où wa-tu aller maintenant ? dit-il.

— D'abord je m'occupe de Débyan et après je retourne chez les miens...

— Il fauw que je te downne ta paw...

— Tapaw ?

Sans un mot, le géant noir s'accroupit près de son indestructible polochon et entreprit de défaire les lacets qui maintenaient à l'intérieur la limaille de fer. D'un geste du menton il invita Broncos à jeter un coup d'œil. Le colosse écarquilla les yeux puis regarda son compagnon sans comprendre.

— Quand jew me suis twouvé tout seul au quawtier généwal, expliqua le géant noir, j'ai pensé que c'était bête d'abandowner toutes ces wichesses... Alow j'ai vidé la limaille et je l'ai wemplacée paw tout ce qui pouvait wentrer dans le polochon : l'ow, les bijoux...

Broncos ne put s'empêcher de sourire.

— Pour le moment il n'y a que twa, mwa et Mandwa à savoïw...

— Ton doigt ?

— Tu sais bien, Kachiwaz n'est pas vwaiment une déesse... En vwai, elle s'appelle Mandwa. On va laisser une pawtie du butin aux autwes et on va pawtiw tous les deux tenter notwe chance dans le Nowd.

— Dans ce cas, déclara le colosse en piochant un collier et quelques bracelets dans le fabuleux trésor, je prends ça pour Lula. Garde le reste de ma part, dans la forêt je n'en aurai pas besoin... Quoique...

Se ravisant le colosse préleva quelques breloques supplémentaires :

— Il vaut mieux que je ramène quelques cadeaux à la maison, se justifia-t-il. Comme je vais être très en retard...

Pour la seconde fois de la journée, Bobzap serra le colosse dans ses bras en guise d'adieu.

— Faut qu'on arrête ces embrassades, observa Broncos, les gens vont commencer à se poser des questions...

Lula arriva à point nommé pour mettre un terme à ces viriles effusions.

— Je sais où il est ! s'écria-t-elle, essoufflée. Suis-moi vite.

Lula entra la première. Malgré ses longs cheveux blancs, elle reconnut Débyan et se jeta dans ses bras. Suivi par Nouarn, Broncos pénétra à son tour dans le vaste pavillon qui abritait le mage et le dragon. Le colosse affichait une mine grave, ses mâchoires étaient crispées et son large front barré par une ride qui trahissait une profonde inquiétude. L'attitude du jeune mage ne contribua pas à le rassurer : alors que Lula, le visage enfoui dans le creux de son cou, sanglotait du bonheur de le retrouver en vie, Débyan semblait plus embarrassé que joyeux. Au lieu de saisir sa compagne par la taille et l'embrasser avec passion comme l'aurait fait tout homme normalement constitué, il tenait ses mains suspendues dans le vide comme s'il craignait de les salir. Broncos ne se sentait pas le cœur d'intervenir, il leva les yeux au ciel tout en s'appliquant à maîtriser sa propre émotion.

Alertée par l'inertie du jeune mage, Lula se redressa un peu. Elle essuya son visage d'un revers de manche et chercha à plonger son regard dans celui de son compagnon. Celui-ci fronça les sourcils et commença à osciller d'avant en arrière comme aux prises avec un effort mental pénible. Brusquement la jeune rebelle se jeta en arrière et bondit vers Nouarn :

— C'est de ta faute, hurla-t-elle en en frappant de ses poings la poitrine du montagnard. Tu aurais dû empêcher ça !

— Je n'avais pas le droit, plaida celui-ci sans chercher à éviter les coups. Il a choisi cette épreuve librement... s'il le désire, il peut encore renoncer...

En observant la scène, Débyan pencha la tête sur le côté à la façon d'un chiot étonné.

Une volonté farouche dissipa l'accablement résigné qui s'était emparé de Broncos, comme gagné par la colère de Lula, il s'avança vers Débyan en affichant une détermination brutale.

La queue du dragon se mit à balayer la poussière, un grognement continu pareil au ronronnement d'un chat s'échappa de sa gorge.

— Donne-moi ce caillou de malheur, lâcha le colosse d'une voix glacée.

Avant même que Débyan n'ait eu le loisir de répondre, le dragon s'interposa entre Broncos et le mage désorienté. Il allongea son cou puissant et approcha son museau presque à toucher le visage grimaçant du barbare. Son haleine était fétide, son regard insondable. Sans réfléchir et avec une rage destructrice, le colosse asséna sur la pommette saillante du monstre, un crochet d'une telle violence qu'il aurait pu assommer un buffle. Sous l'effet de la surprise, le dragon battit en retraite, secouant la tête en produisant de petits étternuements qui en d'autres circonstances auraient pu paraître comiques. Sous les yeux de Nouarn stupéfait, Broncos dégaina sa hache, défiant la créature énorme pourvue de mâchoires plus spectaculaires que celles d'un requin¹ de haute mer. Le monstre

1 Afin « d'étrangler dans l'œuf » une polémique qui ne demande qu'à éclore, il convient de préciser qu'il n'existe pas d'espèce de requin

contourna Débyan avec une souplesse féline, puis se ramassa sur lui-même, animé par l'intention évidente de bondir sur son dérisoire adversaire. Ce dernier fit front.

La bête se détendit.

L'arme du colosse décrivit un arc silencieux.

— Broncos ! hurla Lula.

La lame déchira le vide.

Les dents du dragon claquèrent avec un bruit sinistre.

Le colosse effectua un incroyable saut en arrière et se réceptionna tant bien que mal en affichant une mine déconcertée. La bête tenta de poursuivre son insaisissable proie, mais ses griffes labourèrent vainement le sol sans qu'elle pût avancer d'un pas. Débyan jeta un regard surpris vers la créature hébergeant l'âme d'Alimar, puis se plaça entre les deux protagonistes qui continuaient de se toiser malgré son intervention. Sans effort apparent, il se contenta de les maintenir à distance l'un de l'autre par la simple force de son esprit conjugué au pouvoir de la pierre de sang.

— Broncos... répéta-t-il avec l'expression réjouie d'un disciple fournissant la réponse d'une énigme complexe. « La terre plate n'est pas si grande, on finira bien par se retrouver un jour ! » récita-t-il en exhibant les tatouages dessinés sur son bras.

Le colosse intrigué plissa les yeux et reconnut le seul mot qu'il était capable de déchiffrer : son nom.

Après avoir consulté fébrilement son pense-bête cutané, le jeune mage se tourna vers Lula. Il était transfiguré. Sa respiration se fit plus rapide. Il déglutit :

— Je suis toujours ton poulet préféré ? lâcha-t-il, incertain.

spécifique aux d'estuaires.

— ?!

La jeune femme ne comprit pas immédiatement l'allusion, elle fixa le mage sans savoir s'il fallait rire ou pleurer. Poulet ?... Potar, bien sûr ! Elle se précipita pour la seconde fois dans ses bras de son amant et déversa sur son épaule le reste de son réservoir lacrymal¹. Cette fois-ci Débyan sut faire bon usage de ses mains et serra sa bien-aimée contre son cœur avec l'énergie d'un naufragé qui s'agrippe à sa planche de salut. En relevant la tête, son regard croisa celui de Broncos :

— Tu nous reconnais maintenant, lâcha ce dernier en massant ses phalanges douloureuses.

— Oui, confirma Débyan en prenant une profonde inspiration pour contenir ses larmes. Je vous reconnais, mais c'est tellement dur...

Le colosse hocha la tête. Lula resserra son étreinte.

Le jeune mage essaya d'une voix encore hésitante de préciser la nature de ses maux :

— Ma mémoire me trahit, dit-il. Je dois la forcer... l'obliger à m'obéir. Certains souvenirs s'effacent, d'autres persistent... Pour conserver la mémoire des êtres qui me sont chers, je dois entretenir leur image, un peu comme on arrose des fleurs pour les empêcher de faner... je m'évertue à raviver certains souvenirs à partir des mots tatoués sur mon bras. Ensuite ça revient... les visages... les événements... Un nom c'est comme... c'est comme le bout d'un fil : quand j'en tiens un, je peux ramener le reste de la pelote... Mais, c'est dur... de plus en plus dur...

— C'est ce caillou qui dévore ton esprit, observa Broncos. Tu en es conscient ?

¹ Les femmes disposent d'un réservoir bien plus conséquent que celui leurs camarades du sexe opposé, elles peuvent donc y puiser abondamment sans craindre de se laisser déborder par l'actualité.

— Je le sais, mais je ne peux pas fuir mon devoir. Ma mission me dépasse...

— Ta mission... Mouais... Tu penses toujours que Silla t'a accordé des dons exceptionnels...

— Oui.

— Qu'il a guidé tes pas...

— Il m'a envoyé Alimar...

— Alimar... répéta Broncos avec un coup d'œil méfiant pour le dragon. Eh bien, sache que tes dons ne t'ont pas permis de vaincre Bolzoc. Quand tu l'as affronté au vieux temple perdu du territoire des War'sons, c'est ton copain Falamar qui l'a empêché de prendre possession de ton corps : il a pris sa place pour te sauver. J'aurais dû te le dire, mais j'ai voulu te protéger... j'ai eu tort. Quoi qu'il en soit, c'est l'âme faiblissante de Falamar que le dragon t'a incité à chasser de ton esprit. Réveille-toi, Débyan : tes dons ne sont pas uniques et ce n'est pas Silla qui t'a conduit jusqu'ici...

Le jeune mage se mit à dodeliner de la tête, puis reprit d'une voix triste :

— Ça ne change rien... Broncos, c'est peut-être le hasard qui m'a amené où je suis, mais je suis là et j'ai une chance de sauver les âmes prisonnières...

— Cette pierre maudite brouille ton jugement et fait de toi l'esclave du dragon. Sais-tu au moins ce qui arriverait si tu mettais en contact les pierres que tu tiens et celle que tu recherches ?

— Alimar m'a dit...

— Alimar te manipule, coupa le colosse. Crois-moi : si tu mettais les deux pierres maudites en contact, tu pourrais bien provoquer la pire des catastrophes que ce monde ait connue. Heureusement, cela n'arrivera pas car la pierre n'est pas à Sarlin. Si c'était le cas l'un des deux

camps l'aurait déjà utilisée pour faire céder l'autre. Alors je veux bien attendre encore quelques jours pour que tu ailles au bout de ta démarche. Oui, cette fois je vais te laisser suivre ton chemin... Je vais veiller sur toi, mais quand tu seras arrivé au fond de l'impasse, si malgré tout tu t'obstines, alors j'arracherai moi-même la pierre de ta paume et, ajouta-t-il en désignant le dragon d'un doigt accusateur, si cette créature du dessous tente de m'en empêcher, par Chabana ! Je la tuerai ! j'en fais le serment...

Dès le lendemain de l'attaque de Sarlin, la vallée inondée avait commencé à déborder. Les eaux retenues dans le canyon avaient constitué de multiples rigoles qui, tout en se déversant dans le lit du fleuve outragé pour lui rendre peu à peu sa majesté perdue, avaient rongé le sommet du barrage pour le remodeler patiemment en une colline écumante hérissée de blocs aux arêtes saillantes que l'érosion finirait un jour par transformer en d'aimables rochers aux rondeurs débonnaires.

Constatant que le fleuve entendait retrouver sans délai son débit initial, les montagnards avaient décidé d'entreprendre sa traversée avant que l'opération ne devienne trop problématique. Placé devant ses responsabilités par l'enchaînement des événements, Gilgrall s'était vu dans l'obligation de choisir son camp : il avait décidé de joindre ses troupes à celles des rebelles et dépêché un émissaire auprès de Grobelard pour l'assurer de son soutien. Après tout, le Reshum avait prêté allégeance à Vargas et non à Charkhan, une nuance qui lui permettait de ne pas se parjurer, mais une pirouette qui ne lui serait pas d'un grand secours en cas de défaite : non seulement son père refuserait de verser le montant de sa rançon, mais nul doute qu'il enverrait ses propres

bourreaux prêter main-forte à ceux de Charkhan afin de s'assurer de la qualité des tortures qui lui seraient infligées.

Les cavaliers montagnards alliés aux archers du Reshum avaient donc franchi le Durgorn encore misérable avec le bétail et une partie de l'intendance. Le reste de la colonne avait suivi sur la rive nord et traversé plus tard à l'aide des barges abandonnées par l'envahisseur nordiste. En voyant s'approcher une troupe si puissante, les hommes de Charkhan avaient préféré se réfugier dans la cité conquise. Du haut de la muraille borgne, les officiers nordistes avaient assisté au défilé des nouveaux assiégeants, paradant comme ils l'avaient fait eux-mêmes un mois auparavant, jour pour jour. Ils comprirent alors, avec une colère encore contenue, que si Charkhan avait ordonné de combler les sapes, ce n'était pas sous l'effet d'une soudaine pitié, mais bel et bien parce qu'il se préparait lui-même à soutenir un siège face à des forces dont il n'avait pas daigné leur révéler l'existence.

Après avoir trop vite savouré le miel d'une victoire pourtant inachevée, les glorieux conquérants nordistes goûtaient à présent au brouet indigeste d'une amère réalité : cette cité était devenue leur prison, une prison surpeuplée que, par leurs saccages, ils avaient eux-mêmes rendue invivable. Quelle solution leur restait-il alors pour tenter de limiter les dégâts ? Envoyer les fantassins à la rencontre de la cavalerie montagnarde ? Sur un terrain aussi dégagé que cette plaine brûlée, c'eût été suicidaire ! Attendre que l'hiver pousse le nouvel assiégeant à desserrer son étau ? Pourquoi pas... Mais dans ce cas, il faudrait avant tout s'emparer des immenses réserves entreposées dans la citadelle où Corbane avait trouvé refuge en compagnie des survivants de son armée. Oui... Oui, bien sûr... peut-être alors le nombre redeviendrait-il

un avantage et pourrait-on sereinement préparer une sortie... Oui... Oui, mais comment ? Comment, sans catapultes ni bélier, faire céder cet ultime bastion ? Comment entamer ce bloc hérissé de défenses intactes et aux murs si élevés qu'aucune échelle n'aurait permis d'y donner l'assaut ? Il aurait fallu, encore une fois, s'en remettre au travail des sapeurs. Les ouvriers s'étaient d'ailleurs mis promptement à l'ouvrage, mais eux aussi avaient dû renoncer, vaincus par un ennemi implacable : la soif.

Pendant les premiers jours de pillage, on s'était surtout abreuvé de bière et d'eau-de-vie, le calme revenant, on avait réalisé que la ville de Sarlin ne disposait plus d'un seul puits en état. Or, s'il est possible de mener au combat des hommes fatigués ou mal nourris, chacun sait qu'un homme qui n'a rien bu depuis plusieurs jours devient incontrôlable. Incontrôlable au point de s'entre-tuer pour un fruit égaré ou quelques gouttes de rosée. Incontrôlable au point de consommer l'eau puante puisée dans l'estuaire, une eau salée charriant les cadavres en putréfaction dédaignés par des crocodiles, ces nettoyeurs zélés, mais dépassés par l'ampleur de la tâche.

Charkhan avait dû se résoudre à négocier de peur que la maladie et le désespoir ne poussent son armée à se retourner contre lui. Sgcozibryl pénétra dans la grande pièce richement meublée où l'ancien maître de Vargas l'attendait en compagnie de sa garde rapprochée.

— Vous l'avez retrouvé ? s'inquiéta Charkhan.

— C'est plutôt l'inverse, répondit le général taciturne en s'effaçant pour céder le passage à un individu qui, bien que n'appartenant pas au cercle restreint des privilégiés profitant sans vergogne des dernières réserves de bière, ne semblait nullement avoir souffert des privations.

Le héraut de Charkhan et celui aimablement mis à disposition des montagnards par Gilgrall maintenaient leurs barques côte à côte à quelques centaines de brasses des remparts de Sarlin. L'envoyé de Corbane parvint enfin à les rejoindre. Le pauvre homme semblait épuisé. Il respirait bruyamment. Ses vêtements détrempés par l'effet conjugué des éclaboussures et de la transpiration lui collaient à la peau, soulignant ses formes révélatrices d'un régime pauvre en fruits et légumes. Il avait été treuillé pour la septième fois de la journée entre les créneaux du donjon et la surface de l'océan à bord d'une bassine en cuivre spacieuse et d'une flottabilité irréprochable, mais qui accusait une fâcheuse tendance à tourner sur elle-même. Le messenger autopropulsé pagayait en se servant de ses deux mains tout en jetant autour de lui des coups d'œil inquiets. Dans un ultime coup de rein, il accéléra la cadence pour rejoindre ses homologues impatients. Son objet flottant à manœuvrabilité réduite heurta avec un « bong ! » mélodieux le bastingage des canots plus classiques que berçaient mollement les faibles ondoiements de l'onde translucide.

Il s'adjudgea quelques instants de récupération puis lâcha sur un ton peu protocolaire :

— Je vous préviens, cette fois-ci il faut qu'on arrive à un accord car c'est la dernière fois que je fais la navette !

Les deux autres marins occasionnels firent mine de ne pas avoir entendu.

— Au nom de Gilgrall, entonna le premier, blason de Sable au Sautoir d'Or cantonné aux quatre Hures d'Argent, seigneur du Reshum ; au nom de son allié le seigneur Nouarn des montagnes de l'est ; je vous salue.

— On s'est déjà salué six fois ! s'indigna l'émissaire de Corbane. Je vous signale que pendant que vous faites les malins avec votre petite chanson, les requins¹ salivent en attendant que je chavire...

— Au nom du seigneur Charkhan, enchaîna le second héraut, blason de Gueules au Serpent d'Or lové sur deux Épées de Sable accolées en Fasce, général en chef des armées de l'alliance du Nord rassemblées en ces Terres Sauvages, je vous salue.

— Très bien, acquiesça le héraut sarlinois en portant ostensiblement à ses lèvres une outre bien remplie, si mon cher collègue nordiste éprouve la nécessité de se dessécher la glotte en récitant ses salades, c'est certainement qu'il n'a que faire de cette outre gonflée de bon vin que j'avais transporté gentiment à son attention...

Le collègue en question déglutit péniblement.

— Si c'est ça qui vous amuse, poursuivit l'émissaire de Corbane, allons-y donc pour un petit couplet : au nom de ce vieux singe de Corbane qui nous a mis dans un beau merdier ; blason bleu comme la mer qui s'en va et s'en revient sans qu'on sache pourquoi ; joliment bordé d'un liseré rouge comme le sang des pauvres bougres qui ont

1 En l'occurrence, ce brave homme devrait plutôt s'inquiéter de la présence de crocodiles d'estuaire, mais ce sujet ayant déjà été abordé, je me garderai donc d'insister.

rejoint Silla prématurément ; le tout agrémenté d'un petit bateau jaune qu'il faudrait selon moi songer à remplacer par une bassine dorée ; pour quelque temps encore seigneur d'un petit bout de Sarlin... Je vous salue ! Alors que pensez-vous, chers collègues de la qualité de mon exercice ?

— Parfait, approuva le héraut de Charkhan.

— Votre style est très personnel, tempéra celui de Gilgrall qu'aucune carence alimentaire n'incitait à une indulgence exagérée. Voici nos conditions, poursuivit-il. L'entrevue aura lieu demain à midi en zone neutre sur le rocher dit de « la dent cassée » ; le seigneur Nouarn y recevra les seigneurs Corbane et Charkhan ; chaque seigneur pourra se faire accompagner d'un mage capable de clairvoyance afin de s'assurer de la sincérité de ses interlocuteurs.

— Nous acceptons vos conditions, acquiesça le héraut de Charkhan, mais nous nous opposons à la présence de la magicienne Smillow que nous jugeons dangereuse et non fiable.

— Parfait ! s'exclama le héraut sarlinois. Ne faites pas cette tête-là, poursuivit-il en faisant circuler l'outre emplie de vin de Nérolois, ce vieux crabe de Corbane m'a donné comme consigne d'accepter à peu près n'importe quelles conditions... Depuis que je lui ai rapporté que ce Débyan qui a conduit les montagnards jusqu'ici prétendait détenir la pierre d'Alimar, il est prêt à tout pour participer aux négociations...

Décidément la soif n'avait épargné personne. Charkhan se tapota songeusement le menton. Ne pas avoir offert à son héraut l'accès aux réserves de boissons avait sans doute constitué une erreur. Au retour de son dernier entretien, celui-ci avait tenu des propos empreints d'une grande confusion et surtout, il avait, dans son égarement, échangé l'unique barque dénichée dans la ville conquise contre une bassine en étain incompatible avec le rang des personnages qu'elle serait appelée à transporter. Fort heureusement, la promesse de quelques gorgées de bière avait su motiver deux menuisiers épargnés par les dérangements intestinaux à bricoler autour de cet ustensile, malgré tout très stable, un habillage en bois et un système de propulsion destinés à lui conférer une allure plus en rapport avec les exigences du protocole.

La surprenante embarcation se dirigeait à présent vers le site retenu pour l'entrevue en traçant dans son sillage une longue cicatrice d'écume.

— Votre mission sera délicate, souligna Charkhan qui avait préféré attendre de se retrouver en tête-à-tête avec son « clairvoyant » pour lui exposer le détail de son contrat. Le mage Débyan tiendra une de ses mains close,

vous devrez tout d'abord parvenir à trancher cette main, ensuite vous me « nettoierez » ce rocher...

Un cessa de godiller et repoussa un peu le capuchon de son déguisement de mage pour planter son regard dans celui du général nordiste. Après une longue pause, il se décida à parler :

— Quand vous avez envoyé les Ombres de la Guilde prendre la pierre de Mytrion, avez-vous omis de les informer de certains dangers dont vous aviez connaissance ?

Charkhan à son tour garda le silence.

— Vous avez pertinemment sous-estimé l'opposition que nous allions rencontrer dans ces souterrains... Vous saviez également ce que l'on risquait à transporter la pierre sans précautions... En fait, vous avez cherché à anéantir la Guilde.

Charkhan grimaça. Depuis le sommet du donjon où Smillow patientait impuissante, depuis le rempart ouest où Sgcozibryl évaluait mentalement les conséquences d'une mutinerie, depuis la plage encombrée de déchets où se morfondait Lula et trépignait Broncos, depuis le rocher pompeusement baptisé « île de la dent cassée » où s'observaient déjà Nouarn, Débyan, Corbane et Vino, depuis le ciel d'azur où tournoyait Alimar le dragon, tous s'étonnèrent de l'étrange attitude des deux représentants nordistes.

— Oui, lâcha finalement Charkhan, ces accusations sont tout à fait justifiées, et puisqu'on en est à saluer mes mérites, j'ajouterai que j'ai également tenté de me débarrasser de quelques mages de l'alliance qui auraient pu à terme devenir une menace... Il fallait que je fasse place nette avant de relancer mon ambitieuse politique de conquêtes...

— Vous vous doutiez que je vous réclamerais des comptes, poursuivit Un.

— Je m’y attendais effectivement...

— Pourquoi dans ce cas avoir pris le risque de vous retrouver seul à seul avec moi ?

— Me restait-il vraiment le choix ? Les montagnards prétendent que Débyan détient la pierre de Solinas, ce qui est fort possible car il se trouvait dans les souterrains de Vargas... Quel que soit à présent son état mental, force est de constater qu’il contrôle l’armée montagnarde ainsi que cet immense dragon qui plane au-dessus de nos têtes comme un vautour. Tant que la main qui tient la pierre restera accrochée au reste de son corps, il sera invincible et doté d’incommensurables pouvoirs... Pour le vaincre, il faudra se montrer habile, rapide, impitoyable... et vous êtes le meilleur...

Un esquissa un léger sourire. Voilà qu’on l’employait pour prendre à un autre l’objet qu’il tenait lui-même entre ses doigts...

Charkhan interpréta la réaction du tueur comme un signe favorable.

— Pouvez-vous me fournir une seule raison pour que je renonce à exercer mon droit de représailles ? reprit Un avec une froideur retrouvée.

Charkhan accusa le coup. Après un léger soupir, il exposa d’un ton un peu trop docte des arguments soigneusement préparés :

— Le monde change : le pouvoir des mages s’estompe, celui des armes reprend ses droits... Je connais ces montagnards, ce ne sont pas des soldats, mais de vulgaires paysans ! Quand nous aurons tué leurs chefs et repris la pierre, ils se disperseront comme poussière au vent. Je pourrais alors reprendre ma marche en avant. Dès

que j'en aurais fini avec Sarlin plus rien ne m'empêchera de conquérir l'ensemble des Terres Sauvages.

— Et Coride... observa l'assassin.

— Juste ! s'exclama Charkhan devant l'apparent intérêt manifesté par son auditoire. Coride ne le tolérera pas, bien sûr ! Sauf... Sauf si je prends le contrôle de la Guilde des Ombres. Quelques contrats judiciaires... Quelques têtes qui tombent... Imparable... Légal... Je possède les huit broches collectées dans les souterrains de Vargas, si mes déductions sont exactes vous détenez les deux autres... Suivez-moi et je ferai de vous le maître des assassins ! Nous sommes tous deux taillés dans la même étoffe, nous savons que les forts dominent les faibles, c'est dans l'ordre des choses. Peu important les lois ou la morale stérile, ce qui est à portée de main nous le prenons et ceux qui se mettent en travers de notre route en subissent les conséquences. Et puis nous posséderons la pierre ! Songez à ce que cela signifie : comme Solinas, nous apprendrons à nous en servir à notre profit, nous serons alors vous et moi immortels ! Songez-y : éternels et omnipotents...

Le général avait prononcé ces derniers mots avec flamme, ses yeux écarquillés brillaient de convoitise et ses mains tendues tremblantes d'émotion semblaient offrir au tueur un présent invisible.

— Et le pacte, objecta mollement le tueur, l'équilibre de la société nordiste...

— Foutaises ! Vous le savez tout comme moi, la Guilde n'a jamais défendu d'autre but que celui de servir les intérêts des puissants tout en contournant les règles imposées aux vulgaires pour faciliter leur asservissement : ceux qui ont le pouvoir cherchent à le garder, ceux qui en ont la trempe cherchent à le conquérir et la masse des vils

se brûle les yeux au feu de la loi pour éviter d'assumer leur lâcheté. Ceux-là ont choisi d'être des moutons, eh bien, qu'ils bêlent ! Nous, nous sommes de la race des loups !

— Des loups... murmura Un en hochant la tête.

Comme si ce mot avait ouvert en lui une porte secrète, il replaça son capuchon et remit à godiller en silence.

L'île de la dent cassée n'était rien de plus qu'un gros rocher oblong extirpant sa silhouette massive au-dessus de la surface de l'océan. Sa forme alliée à sa teinte blanchâtre, que n'altérait aucune végétation, lui conférait depuis la côte l'allure d'une majestueuse prémolaire. Brisant, dans son obstination aveugle, les lignes par ailleurs parfaites du monolithe, le ressac avait grignoté un petit bout de la dent, offrant ainsi aux rares visiteurs un site pour accoster et un passage pour gagner le sommet.

Chakhan prit pied sur l'aire minérale chauffée par le soleil de midi. L'endroit était relativement plat et légèrement incliné ce qui permettait aux nombreux spectateurs massés sur le rivage de suivre des yeux le déroulement des opérations. Instinctivement, le nouveau maître de Sarlin se plaça de façon à tenir les autres protagonistes dans son champ de vision. Un l'imita calmement. Vino haussa les sourcils. Il avait passé de nombreuses années au service de Vargas, nul besoin de distinguer les traits de ce « clairvoyant » athlétique pour savoir qu'ils lui étaient inconnus. Il se pencha vers Corbane et lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Traîtrise, fulmina aussitôt le vieux châtelain en dégainant son épée. Cet homme n'est pas un mage !

Charkhan et Nouarn à leur tour s'emparèrent de leurs armes.

Un ôta son capuchon et écarta les pans de son déguisement afin que chacun pût découvrir la broche emblème de sa fonction. Après une brève hésitation, la délégation sarlinoise décida d'évacuer les lieux. Le tueur de la Guilde s'avança vers Débyan qui, assis en tailleur sur une protubérance granitique, était resté immobile, comme indifférent à la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Au loin la foule commençait à s'agiter.

Nouarn s'interposa entre l'Ombre et sa proie. Semblant revenir à la réalité, Débyan se leva. Il repoussa doucement le montagnard pour permettre au tueur de la Guilde de s'approcher de lui. Nouarn obtempéra à contrecœur et reporta son attention sur Charkhan dont l'expression à la fois narquoise et exaltée ne laissait rien présager de bon.

En se concentrant sur l'aura de l'inconnu, Débyan y perçut une grande complexité, mais surtout un élément qu'il n'avait décelé jusque-là que chez une seule autre personne : lui-même !

Un constata que, comme le lui avait prédit son sulfureux client, le jeune mage tenait effectivement une main close. Il y aurait donc deux pierres... D'un geste sûr, il dégaina le poignard passé à sa ceinture. Nouarn fit à nouveau mine d'intervenir, mais encore une fois Débyan lui fit signe de laisser faire.

— Qui es tu ? demanda-t-il à Un.

— Je suis un loup fatigué, répondit celui-ci.

Débyan sourit.

— Et moi je suis un enfant perdu...

Sans quitter son interlocuteur du regard, il tendit vers lui une main tremblante. Avec lenteur, le front plissé par

l'effort, il desserra un à un ses doigts raides pour laisser apparaître la pierre d'Alimar. Celle-ci semblait incrustée dans sa paume maculée d'humeurs suintantes, comme si, dotée d'une volonté propre, elle cherchait à s'enraciner dans la chair de son hôte pour prendre possession de son âme affaiblie.

— Vois, déclara Débyan. Si tu la gardes trop longtemps tu seras prisonnier, comme moi. Comme moi, tu deviendras spectateur de ta propre déliquescence et pour ne pas te dissoudre dans le néant tu rassembleras les lambeaux de ta conscience éparpillée pour te composer ta propre folie. J'ai longtemps résisté... je n'irai pas plus loin.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix enrouée. Il mordit sa lèvre inférieure, luttant pour conserver sa dignité. Après avoir retrouvé son calme, il inspira une grande bouffée d'air :

— Je perçois en toi une grande force... reprit-il finalement comme assailli par une lassitude immense. Tu peux encore m'aider à libérer les âmes innocentes... tu peux *me* libérer... tu peux *te* libérer...

Bizarrement les mots prononcés par la femme de Goluth revinrent à l'esprit du tueur : « Je t'ai lavé de tes souillures, tu as à nouveau le choix ». Mû par une certitude aussi soudaine qu'inébranlable, aboutissement limpide d'une longue maturation entamée au sortir des souterrains de Vargas, il tendit sa main malhabile et desserra lui aussi ses doigts crispés.

Charkhan hésita. À quel jeu jouait l'Ombre ? Était-ce une ruse ?

Le visage de Débyan resta impassible, mais des larmes coulèrent sur les joues trop pâles.

Très lentement, Un glissa la lame de son poignard entre la paume de sa main et la pierre d'éternité. La

blessure de son flanc se remit à saigner. La douleur lui vrilla le côté. Des nausées lui nouèrent l'estomac. Le torrent de ses émotions trop longtemps refoulées déferla des méandres de son esprit : la peur... la honte... la haine... l'amour... la pitié... Sa respiration se fit haletante. Ses mains se mirent à trembler. L'acier entailla sa peau. Son corps se rebellait. Sa conscience affranchie ployait sous le fardeau de la culpabilité, mais sa volonté se montra la plus forte. Comme le loup de ses crocs ronge sa patte prise au piège du chasseur, il arracha la pierre écarlate et la présenta au jeune mage sur la lame ensanglantée de son couteau.

L'offrande s'envola, flotta en l'air un instant puis se posa dans la main vide de Débyan.

Un retrouva son nom. Alvyon Le Jeune tomba à genoux en proie à la souffrance et au manque.

Perdant tout contrôle sur lui-même, Débyan sentit son échine se tendre. Les reins cambrés, la nuque raide, les bras en croix, en équilibre sur la pointe de ses orteils, il n'était plus capable ni de bouger ni de diriger son regard. Les sons lui parvenaient distordus. Autour de lui la vie semblait couler au ralenti. Il voyait encore Nouarn et Charkhan, mais devinait à peine l'inconnu prostré à ses pieds. Des images et des sons se mirent à traverser son esprit à toute allure. Lula... Broncos... Vargas... La grande forêt... Bercigore... Son enfance volée... De ses mains ouvertes vers le ciel lui parvenait des palpitations régulières, évoquant tout à la fois la magie scolaire de Bercigore, les modulations des chants Waskiidi, le rythme des danses montagnardes, les battements de son propre cœur... tout cela n'était-il donc que les manifestations d'une même énergie... Silla ? De nouveaux sons, de nouvelles images assaillirent son esprit, des images et des

sons connus mais... décalés. Des souvenirs à la fois familiers et étrangers... étrangers ? Comme des bribes de sa propre vie perçue par les yeux d'un autre : Bolzoc... une célébration... Bercigore... Lui-même parlant avec... Falamar ! Débyan comprit qu'il était en train de s'approprier les souvenirs de son ami disparu. La résurgence de cette mémoire exhumée par le pouvoir des cœurs réunis le conduit encore plus loin dans le passé : de vieux parchemins mal éclairés par la lueur dansante d'une bougie... des dessins de plantes médicinales... l'histoire oubliée d'un monastère... les cent sages...

Alvyon frissonna de froid. Le vent s'était levé. Il jeta un regard autour de lui. Surgis de nulle part, de gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, il y a quelques instants, immaculé. Une mer émeraude parsemée de crêtes écumantes jetait à l'assaut du rocher des vagues furieuses qui s'y brisaient dans un bruit de tonnerre. Le jeune mage semblait en transes. Ses bras tendus décrivaient avec lenteur des trajectoires convergentes qui se rejoindraient bientôt au-dessus de sa chevelure blanche. Naissant de ses doigts, des éclairs grésillant formaient au-dessus de lui une arche mouvante aux mille filaments lumineux. Soudain, dans un concert de miaulements, des gerbes continues de flammèches orange s'échappèrent des fragments de la roche pourpre comme des lucioles ballottées par les bourrasques d'un vent tournoyant : les âmes innocentes, plus nombreuses que les flocons d'une tempête de neige !

Pris d'une soudaine intuition, Alvyon tourna la tête et constata que Charkhan approchait du jeune mage, arme à la main, le visage déformé par l'expression d'une détermination féroce. Trop absorbé par le spectacle des lumières, Nouarn avait lâché son épée et abandonné toute vigilance. Alvyon retrouva son poignard à tâtons et le saisit

ostensiblement par la lame. Charkhan se figea, conscient du danger. Il posa son arme sur le sol et écarta ses mains en signe de soumission. D'un geste du menton, Alvyon l'invita à reculer. Se mêlant au souffle du vent, un chuchotement plus ténu que les notes d'une chanson lointaine attira alors son attention. Il chercha autour de lui, mais la voix était dans sa tête. De la télépathie ? Aussi brusquement qu'elles avaient jailli, les lucioles refluèrent vers Débyan comme un banc de poissons rabattu par un prédateur affamé. Nouarn et Charkhan tombèrent aussitôt sur le sol et se recroquevillèrent en râlant de douleur. Alvyon lâcha son arme et porta ses mains à ses tempes. Des maux de tête lui vrillaient le crâne. Instinctivement, il se rapprocha du mage. La douleur décrut. Le message télépathique se fit plus clair :

— Séparer... pierre... arrêter...

Obéissant à un appel silencieux, un brouillard orange s'éleva de la terre et s'avança de toutes parts en effleurant la surface agitée de l'océan. Sarlin disparut, noyé dans cet éther mystérieux. Le donjon fut englouti à son tour. Les volutes épaisses enveloppèrent le rocher puis s'élevèrent en spirales pour former un gigantesque tourbillon.

La voix se tut.

Les pierres étaient sur le point de se toucher. Le rythme des palpitations s'accéléra. La lueur se fit incandescente. Le visage figé de Débyan n'exprimait aucune émotion, mais ses yeux semblaient brûler du feu de la panique. Alvyon se redressa difficilement et tituba jusqu'au jeune mage. Dès qu'il pénétra dans son champ de vision, une voix hurla dans sa tête :

— Je me suis trompé : il ne faut pas réunir les cœurs d'Alimar !

Alvyon nota une certaine convergence dans la teneur des messages qui, depuis quelques instants, se bousculaient sous la voûte de son crâne douloureux. Motivé par l'enchevêtrement inextricable des émotions de son humanité enfin consentie, il passa sa propre main entre les fragments éblouissants de la pierre pourpre juste un instant avant que ceux-ci ne fusionnent.

Tout s'arrêta. Le brouillard se retira emportant avec lui les lucioles, la tempête et les maux de tête. Débyan resta immobile, mais quelque chose tomba de ses mains et rebondit sur le sol avec un bruit cristallin. Charkhan fut le plus prompt. Il ramassa les cœurs jumeaux et les porta à ses yeux d'un air triomphant. Les deux fragments à nouveau réunis se trouvaient enveloppés dans une gangue de verre et séparés par... un doigt !

Obnubilé par son trophée, le général nordiste ne vit pas l'ombre qui fondait vers lui. Alimar happa l'homme et la pierre puis reprit de l'altitude en battant des ailes avec frénésie. Broyé par les terribles crocs du charognard, le pauvre homme rendit l'âme sans avoir pu mettre à profit le nouvel instrument de sa toute puissance. Sa main inerte lâcha les pierres jumelles qui se perdirent dans le gosier du dragon. Pour ne pas s'abîmer dans l'océan, ce dernier bifurqua vers les terres à la recherche d'un courant d'air chaud.

Alvyon palpa son côté. La blessure avait disparu. Il n'avait plus mal nulle part, juste une légère sensation de soif... Il regarda sa main habile : son pouce avait disparu. Pas de plaie, ni de cicatrice... Le contact intime de ces pierres étonnantes l'avait amputé d'un doigt et soigné de ses autres maux. Privé du pouce de sa main habile, il n'était plus une Ombre. Alvyon repoussa cette idée, il n'était plus une Ombre parce qu'il en avait décidé ainsi : ce

maudit pacte ne le concernait plus. Sans un mot, il quitta le rocher et embarqua dans la bassine à godille. Il était un homme et non un loup. Il prit la direction du rivage, sans doute la forêt saurait-elle, une fois encore, l'aider à retrouver son équilibre...

En suivant de loin la scène qui se déroulait sur l'île de la dent cassée, Smillow avait réalisé avec horreur l'ampleur du danger. Malheureusement le Chiwah se transmettant par la terre, il lui eût été impossible de traverser l'étendue d'eau qui la séparait du rocher. Du haut du donjon de Sarlin, elle avait tenté de donner l'alerte. Nouarn semblait subjugué et Charkhan trop préoccupé par ses propres ambitions pour se soucier de l'avenir de l'espèce humaine, elle n'avait eu d'autre choix que de se concentrer sur le clairvoyant nordiste qui, en tant que détenteur de la seconde pierre, ne pouvait être que le dernier tueur des souterrains. Jusqu'à ce que le brouillard orange ne mette un terme à ses tentatives de communication, elle avait cherché sans relâche à le prévenir de l'importance du danger, peine perdue... Sentant une attraction irrésistible s'exercer sur sa propre force vitale, elle en avait conclu que les cœurs jumeaux avaient été réunis. Elle avait alors envisagé de sacrifier sa vie pour sauver son âme, mais la douleur l'avait empêché de se donner la mort. Une chance ! Finalement, elle ne s'en tirait pas si mal, même si l'importance de l'effort mental qu'elle avait consenti faisait d'elle la dernière personne à devoir supporter encore cette affreuse migraine...

Sur l'île de la dent cassée, Nouarn se trouvait maintenant seul en compagnie de Débyan. Le montagnard éprouvait quelques difficultés à reprendre ses esprits : ses lèvres bougeaient sans qu'aucun son ne sorte de sa

bouche, son souffle restait court... Il trouva néanmoins suffisamment d'énergie pour se porter au secours de Débyan. Celui-ci n'avait pas bougé depuis qu'il avait laissé échapper le talisman. Le chef rebelle posa une main incertaine sur le bras du jeune mage. Semblant émerger d'un rêve, celui-ci posa des yeux étonnés sur son compagnon.

— Les âmes prisonnières... articula simplement Nouarn.

Débyan cligna des yeux.

— Les lucioles ? insista Nouarn.

Débyan hocha la tête, oui... sans doute... les lucioles : des âmes emportées par le brouillard pour se fondre en Silla. Oui... Certainement... Une légère douleur attira son attention, il regarda son poignet et y découvrit cinq petites traces bleues desquelles perlaient quelques gouttes de sang, des traces disposées en arc de cercle comme les marques d'une morsure. Il avait lâché la pierre donc ses plaies se remettaient à saigner, normal... Mais personne ne l'avait mordu... du moins pas depuis... depuis que Lula avait tenté de lui arracher la pierre alors qu'ils étaient encore à Fort Drill. Le jeune mage tourna son regard vers le rivage. Malgré la distance, il reconnut la belle montagnarde qui, de l'eau jusqu'à la taille, tentait d'attirer son attention en lui faisant de grands signes. Posté à ses côtés, Broncos semblait vouloir la convaincre de retourner sur la plage. Jamais d'accord ces deux-là... Débyan réalisa qu'il parvenait sans efforts à se souvenir du caractère de ses amis. Il essaya de se remémorer quelques détails plus lointains, Vargas, le village Waskiidi, Bercigore... Il posa ses mains sur ses cheveux toujours aussi blancs et se mit à rire et pleurer à la fois. Il avança vers Nouarn et le serra dans ses bras :

— C'est fini, lâcha-t-il avec l'air de ne pas y croire lui-même. Je me souviens de tout, je ne suis plus fatigué, je peux me concentrer... Je suis libre !

Sans réfléchir, il tourna les talons et s'élança de la dent cassée avec l'intention de léviter sans perdre un instant vers sa bien-aimée, mais comme chacun sait le Chiwah vient de la terre et les mages volent très mal au-dessus de l'eau. Débyan parcourut une partie de la distance en perdant rapidement de l'altitude puis il dut amerrir à quelques dizaines de brasse du rivage. Lula plongea à son tour pour rejoindre son amant à la nage tandis que Boncos continuait à manifester sa réprobation : « Et les requins alors¹ ! »

1 Broncos s'inquiète pour rien, dernier rappel : crocodiles d'estuaires oui ; requins d'estuaires non !

Si la plupart des spectateurs n'avaient pas tout compris à la scène qui s'était déroulée sur l'île de la dent cassée, tous éprouvaient néanmoins la désagréable sensation d'avoir échappé de peu à un sort plus funeste que la mort. En frôlant le néant, nombre d'entre eux avaient mesuré la chance inouïe que constituait le don de la vie. Les plus vifs avaient réévalué leur situation à l'éclairage des derniers événements et commencé à considérer leurs voisins non plus comme des abstractions vaguement agressives, mais comme d'autres veinards eux aussi doués d'une conscience et de sentiments aux leurs comparables. Frappé par l'absurdité d'un conflit auquel ils participaient sans autre motivation que celle d'assurer leur pitance, quelques dizaines de soldats nordistes avaient décidé, dans les instants qui avaient suivi la dispersion du brouillard orange, d'abandonner le rempart sud pour se porter, sans armes ni intentions belliqueuses, au-devant des montagnards encore massés sur le rivage... Ils avaient été accueillis sans effusions particulières, mais avec l'hospitalité accordée par principe aux voyageurs de passage. Spontanément, les manifestations de solidarité et d'échange s'étaient multipliées entre assiégés et assiégeants de tous bords. Saisissant les rênes de leur existence, les

masses dociles semblaient prêtes à s'émanciper de l'autorité d'une hiérarchie devenue suspecte.

Prenant la mesure du phénomène, Sgcozibryl avait compris qu'il valait mieux l'accompagner que de tenter de s'y opposer. Avec Smillow et le vieux Corbane, il avait constitué une délégation commune qui s'était présentée sans délai devant le conseil montagnard. Les négociations s'étaient déroulées dans une ambiance conviviale et conclues par un armistice d'autant plus simple à définir que chacun aspirait à un retour paisible sur ses bases d'origine. En échange d'une partie du ravitaillement en provenance de Vargas, Sgcozibryl s'était engagé à retirer ses troupes et prêter allégeance à Grobelard. Nouarn et Gilgrall avaient décidé de regagner leurs patries respectives, le premier pour y porter la bonne nouvelle du repos enfin accordé aux esprits captifs des braves tombés à Fort Kaloum, le second dans la perspective d'un triomphe mérité et surtout de copieuses réjouissances. En sa qualité d'archimage de Coride, Smillow s'était portée garante, au nom des alliés du Nord, des décisions prises en ce lieu et s'était engagée à se rendre en personne auprès du roi afin de se faire l'ambassadeur du nouveau pouvoir en place à Vargas.

Après avoir serré Débyan dans ses bras et offert à Lula quelques breloques prélevées à son intention dans le trésor de Bobzap, Broncos avait décidé de partir sur le champ : il s'était déjà bien trop attardé et n'entendait pas prolonger plus longtemps son séjour sarlinois.

— Il vaut mieux que je parte pendant que tout va bien, avait-il déclaré. Qui sait si de nouvelles catastrophes ne vont pas nous tomber dessus avant la nuit !

Le jeune mage avait promis de se tenir tranquille : dons ou pas dons, il avait fait sa part et la terre plate

devrait désormais se débrouiller sans lui... Après avoir regardé son compagnon s'enfoncer dans l'ombre de la grande forêt, il décida avec Lula de prendre la route lui aussi.

Le jeune couple disposait pour ainsi dire d'aucun bagage aussi se joignit-il sans attendre aux premiers groupes de montagnards qui, déjà, traversaient le fleuve pour retourner dans les montagnes de l'Est. Main dans la main, ils s'éloignèrent de la ville borgne en s'employant à résoudre l'épineux problème qui menaçait d'empoisonner la suite de leur vie commune. Débyan avait, Silla en soit remercié, retrouvé l'intégralité de ses moyens physiques et intellectuels, il avait néanmoins conservé de ses mésaventures une séquelle évidente : l'épaisse crinière blanche qui lui tombait jusqu'à mi-cuisse. Le jeune mage entendait raccourcir au plus vite cette parure encombrante qui lui tenait chaud et lui rappelait une période pénible de son existence, Lula en revanche ne cessait de s'extasier devant cette tignasse magnifique qui non seulement donnait à son amant un style mystérieux, mais de plus s'harmonisait parfaitement avec le noir bleuté de sa propre chevelure.

La nature des soucis avait changé, leur importance demeurait capitale...

Après avoir survolé la plaine brûlée, Alimar avait bifurqué vers la grande forêt pour se mettre hors de portée d'éventuels arbalétriers encore postés sur les remparts de la ville borgne. Il avait déjà parcouru une distance importante. De ses yeux perçants, il chercha à repérer une clairière où il pourrait atterrir sans dégâts et examiner le cadavre disloqué qu'il tenait encore dans sa gueule : il pensait bien avoir avalé le cœur d'étoile, mais tant qu'il n'en aurait pas confirmation, il devrait supporter la charge de ce corps qui l'empêchait de prendre de l'altitude et finirait bientôt par l'épuiser.

Même si son entreprise n'avait pu être menée à son terme, son plan demeurerait malgré tout un succès : d'une façon ou d'une autre, les pierres de sang se trouvaient en sa possession. Pour en déchaîner le pouvoir destructeur et achever ainsi la mission qu'il s'était fixée, il lui faudrait simplement découvrir un autre mage, comme Débyan, assez naïf pour tomber sous son emprise et malgré tout assez puissant pour re-souder les deux morceaux d'étoile. Cette quête lui prendrait peut-être encore des années, voire des siècles, mais avec l'éternité devant soi on peut se montrer patient... Un jour ou l'autre, les deux fragments du cœur d'étoile se trouveraient réunis et toute vie

humaine cesserait de hanter la terre plate. Anéantie cette espèce maudite, parasite d'un monde dont elle n'avait de cesse de détruire les merveilles ! Annihilée cette vile engeance uniquement motivée par son insatiable appétit de pouvoir, plus intéressée par la possession que la jouissance, par l'apparence que la vérité ! Oubliés ces seigneurs dérisoires drapés dans l'étoffe trompeuse de leur prétendue intelligence, cette espèce ingrate qui au lieu d'accueillir les bienfaits de sa découverte en avait fait l'outil de sa propre destruction. Alimar grogna de rage. Il avait voulu croire dans la sagesse des hommes... Ces êtres veules avaient perverti le trésor le plus sacré... Le plus innocent... Son trésor... Sa raison de vivre... Ils avaient tué Alouette... Ils avaient perpétré le plus abject des crimes, causé le plus douloureux des malheurs. La peine submergea le dragon. Il lâcha le cadavre désarticulé de Charkhan qui, telle une poupée de chiffon jetée par un enfant coléreux, poursuivit un moment sa course en tournoyant dans le vide, puis s'abîma dans les frondaisons et disparut à jamais. Comme la mer se retire sous l'effet de la marée, l'esprit d'Alimar reflua sous l'effet des pierres réunies. Le chagrin balaya la culpabilité et la haine. Son Alouette si douce, si gaie... Son Alouette qui voulait contempler le firmament. Libéré du poids de son fardeau, Mitral reprit de l'altitude. Au creux de ses ailes démesurées tendues comme les voiles d'un bateau, il capta un puissant courant d'air chaud. Son Alouette l'attendait. Il monta aussi haut qu'il le pouvait, mais l'air se refroidit et il retomba vers la forêt. Obstinement, il chercha un nouveau courant, puis un autre, un autre encore. Enfin peu avant la tombée du jour, un courant puissant l'amena jusqu'à la couche des nuages les plus élevés. Au-delà de l'épuisement, il battit des ailes pour s'extraire du brouillard

et durant un éternel instant, il contempla les étoiles accrochées au manteau de la nuit. Celle de sa bien-aimée brilla plus fort... pour lui. Il ferma ses doubles paupières pour capturer à jamais son infime scintillement, puis, enfin apaisé, il replia ses ailes et se laissa tomber.

Près du vieux temple perdu dans le territoire des War'son, une énorme chauve-souris borgne assista depuis son rocher à la chute d'un animal volant d'une envergure spectaculaire. Il ne lui échappa point que la créature présentait avec ceux de sa propre espèce une certaine ressemblance. Cependant, sans se laisser attendrir par l'hypothèse d'une probable parenté, le guetteur insensible poussa un cri strident, invitant joyeusement ses voraces congénères à profiter sans remords de ce festin offert par le ciel.

Retrouver sur le site des *Éditions du Barbu*

www.editiondubarbu.com

les différents ouvrages dans les collections :

« SUSPENSE et ROMANS NOIRS »

« POLICIERS »

« ROMANS HISTORIQUES »

« HÉROIC-FANTASY »

Composition effectuée par :
Les Éditions du Barbu.

Les Éditions du Barbu
323 route du Rocher de l'Impératrice
29470 Plougastel-Daoulas
E-mail : cblanchard29@orange.fr
Site Internet : editiondubarbu.com

Dépôt légal octobre 2007.

ISBN : 978-2-9526843-8-5

Imprimé en France

